This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LES
LIVRES
SONT
NOS
MEILLEURS
AMIS
RATHIER

FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

ESSAIS

DE MICHEL

MONTAIGNE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

DE MONTAIGNE

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SIXIÈME.

DE MONTAIGNE

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE X.

De mesnager sa volonté.

ɔ prix du commun des hommes, peu de
ıses me touchent, ou, pour mieulx dire,
tiennent; car c'est raison qu'elles tou-
ıt, pourvu qu'elles ne nous possedent.
grand soing d'augmen-

tant et soubstiendrois volontiers mon affection, qu'elle ne s'y plonge trop entiere, puisque c'est un subiect que ie possede à la mercy d'aultruy, et sur lequel la fortune a plus de droict que ie n'ay : de maniere que, iusques à la santé, que i'estime tant, il me seroit besoing de ne la pas desirer et m'y addonner si furieusement, que i'en treuve les maladies insupportables. On se doibt moderer entre la haine de la douleur et l'amour de la volupté ; et ordonne Platon une moyenne route de vie entre les deux. Mais aux affections qui me distrayent de moy, et attachent ailleurs, à celles là certes m'oppose ie de toute ma force. Mon opinion est Qu'il se fault prester à aultruy, et ne se donner qu'à soy mesme. Si ma volonté se trouvoit aysee à s'hypothequer et à s'appliquer, ie n'y durerois pas ; ie suis trop tendre, et par nature et par usage :

Pourquoi l combat elles qui 'attachent à autre chose qu'à lui.

Fugax rerum, securaque in otia natus (1).

Les debats contestez et opiniastrez qui donneroient enfin advantage à mon adversaire, l'yssue qui rendroit honteuse ma chaulde poursuitte, me rongeroit, à l'adventure, bien cruellement : si ie mordois à mesme, comme font les aultres, mon ame n'auroit iamais la force de porter les alarmes et esmotions qui suyvent ceulx qui embrassent tant ; elle seroit

(1) *Ennemi des affaires, et né pour la tranquillité et le repos.* Ovid. *Trist.* l. 3, eleg. 2, v. 9.

, de m'en soigner, ouy; de m'
passionner, nullement : i'y regarde, mais
ne les couve point. I'ay assez à faire à di
poser et renger la presse domestique que i'
dans mes entrailles et dans mes veines, sa
y loger et me fouler d'une presse estrangiere
et suis assez interessé de mes affaires essen
tiels, propres et naturels, sans en convie
l'aultres forains (*a*). Ceulx qui sçavent com-
bien ils se doibvent, et de combien d'offices
s sont obligez à eulx, treuvent que nature
ur a donné cette commission pleine assez,
nullement oysifve : « Tu as bien largement
faire chez toy, ne t'esloingne pas ». Les
mmes se donnent à louage : leurs facultez
sont pas pour eulx, elles sont pour ceulx
ui ils s'asservissent : leurs locataires sont
z eulx, ce ne sont pas

petites choses comme aux grandes, à ce qui ne les touche point, comme à ce qui les touche : ils s'ingerent indifferemment où il y a de la besongne et de l'obligation ; et sont sans vie, quand ils sont sans agitation tumultuaire : *in negotiis sunt, negotii causâ* (1) : ils ne cherchent la besongne, que pour embesongnement. Ce n'est pas qu'ils veuillent aller, tant comme c'est qu'ils ne se peuvent tenir : ne plus ne moins qu'une pierre esbranslee en sa cheute, qui ne s'arreste iusqu'à tant qu'elle se couche. L'occupation est, à certaine maniere de gents, marque de suffisance et de dignité : leur esprit cherche son repos au bransle, comme les enfants au berceau : ils se peuvent dire autant serviables à leurs amis, comme importuns à eulx mesmes. Personne ne distribue son argent à aultruy, chascun y distribue son temps et sa vie : il n'est rien de quoy nous soyons si prodigues, que de ces choses là, desquelles seules l'avarice nous seroit utile et louable. Ie prends une complexion toute diverse : ie me tiens sur moy, et communement desire mollement ce que ie desire ; et desire peu ; m'occupe et embesougne de mesme rarement et tranquillement. Tout ce qu'ils veulent et conduisent, ils le font de toute leur volonté et vehemence. Il y a tant de mauvais pas, que, pour le

(1) Senec. epist. 22. Montaigne traduit ces mots *après les avoir cités.*

... en sa profondeur

Incedis per ignes
Suppositos cineri doloso (1).

Messieurs de Bordeaux m'esleurent m
e leur ville, estant esloingné de France
t encores plus esloingné d'un tel pensem
e m'en excusai : mais on m'apprint que i'a
ort, le commandement du roy s'y inter
ant aussi. C'est une charge qui doibt se
ler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loy
y gaing, aultre que l'honneur de son exec
on. Elle dure deux ans : mais elle peult est
ntinuee par seconde eslection ; ce qui a
ent tresrarement : elle le feut à moy ; et i
voit esté que deux fois auparavant, que
es annees y avoit, à monsieur de Lanssac
freschement à monsieur de Biron, mares
al de France, en la place duquel ie succe
; et laissai la mienne à monsieur de M
ion, aussi mareschal de F—

Uterque bonus pacis bellique minister (1).

La fortune voulut part à ma promotion, par cette particuliere circonstance qu'elle y meit du sien, non vaine du tout : car Alexandre desdaigna les ambassadeurs corinthiens qui luy offroyent la bourgeoisie de leur ville ; mais quand ils veinrent à luy deduire comme Bacchus et Hercules estoyent aussi en ce registre, il les en remercia gracieusement.

Portrait il fit de i, à mes- urs de rdeaux.

A mon arrivee, ie me deschiffray fidelement et consciencieusement tout tel que ie me sens estre ; sans memoire, sans vigilance, sans experience et sans vigueur ; sans haine aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence : à ce qu'ils feussent informez et instruicts de ce qu'ils avoient à attendre de mon service ; et parce que la cognoissance de feu mon pere les avoit seule incitez à cela, et l'honneur de sa memoire, ie leur adioustai bien clairement que ie serois tresmarry que chose quelconque feist autant d'impression en ma volonté, comme avoient faict aultrefois en la sienne leurs affaires, et leur ville, pendant qu'il l'avoit en gouvernement, en ce lieu mesme auquel ils m'avoyent appellé. Il me souvenoit de l'avoir veu vieil, en mon enfance, l'ame cruellement agitee de cette tracasserie publicque, oubliant le doulx air de sa maison

(1) Tous deux habiles politiques et braves guerriers. VIRG. *Énéide*, l. 11, v. 658.

mais ame plus charitable et populaire.
train , que ie loue en aultruy , ie n'aime p
à le suyvre ; et ne suis pas sans excuse
avoit ouï dire qu'il se falloit oublier pou
prochain ; que le particulier ne venoit en
cune consideration au prix du general.
pluspart des regles et preceptes du mo
prennent ce train , de nous poulser hor
nous , et chasser en la place , à l'usage d
societé publicque : ils ont pensé faire un
effect de nous destourner et distraire de no
presupposants que nous n'y teinssions
trop et d'une attache trop naturelle ; et n
espargné rien à dire pour cette fin , car il r
pas nouveau aux sages de prescher les ch
comme elles servent , non comme elles s
La verité a ses empeschements , incom
ditez et incompatibilitez avecques nous

avant nous, trois, quatre et cinquante degrez de choses, ils representent l'art des archers qui, pour arriver au poinct, vont prenant leur visee grande espace au dessus de la bute : pour dresser un bois courbe, on le recourbe au rebours.

Le vrai sage, connoissant exactement ce qu'il se doibt à lui-même, trouve par là ce qu'il doibt aux autres.

I'estime qu'au temple de Pallas, comme nous voyons en toutes aultres religions, il y avoit des mysteres apparents, pour estre montrez au peuple ; et d'aultres mysteres plus secrets et plus haults, pour estre montrez seulement à ceulx qui en estoient profez : il est vraysemblable qu'en ceulx cy se treuve le vray poinct de l'amitié que chascun se doibt ; non une amitié faulse qui nous faict embrasser la gloire, la science, la richesse, et telles choses, d'une affection principale et immoderee, comme membres de nostre estre ; ny une amitié molle et indiscrette, en laquelle il advient ce qui se veoid au lierre, qu'il corrompt et ruyne la paroy qu'il accole ; mais une amitié salutaire et reglee, egalement utile et plaisante. Qui en sçait les debvoirs et les exerce, il est vraiement du cabinet des muses, il a attainct le sommet de la sagesse humaine et de nostre bonheur : cettuy cy, sçachant exactement ce qu'il se doibt, treuve dans son roolle, qu'il doibt appliquer à soy l'usage des

---

berté de juger, il faut souvent les tromper, pour *les empêcher de* se tromper. Quintil. Instit. Orat. *l.* 2. cap.

— principale charge que nou
yons, c'est à chascun sa conduicte ; et en
e pour quoy nous sommes icy. Comme qu
ublieroit de bien et sainctement vivre ; e
enseroit estre quite de son debvoir, en y
cheminant et dressant les aultres, ce seroit
n sot : tout de mesme, qui abbandonne, en
on propre, le sainement et gayement vivre,
our en servir aultruy, prend à mon gré un
auvais et desnaturé party.

Ie ne veulx pas qu'on refuse, aux charges
'on prend, l'attention, les pas, les paroles,
la sueur, et le sang au besoing :

> Non ipse pro caris amicis,
> Aut patriâ, timidus perire (2):

c'est par emprunt, et accidentalement ;
rit se tenant tousiours en repos
non pas sans

qu'on luy met sus, iustement selon qu'elles sont ; l'esprit les estend et les appesantit souvent à ses despens, leur donnant la mesure que bon lui semble. On faict pareilles choses, avecques divers efforts et differente contention de volonté ; l'un va bien sans l'aultre : car combien de gents se hazardent touts les iours aux guerres, de quoy il ne leur chault ; et se pressent aux dangiers des battailles, desquelles la perte ne leur troublera pas le voisin sommeil ? tel en sa maison, hors de ce dangier qu'il n'oseroit avoir regardé, est plus passionné de l'yssue de cette guerre, et en a l'ame plus travaillee, que n'a le soldat qui y employe son sang et sa vie. I'ay peu me mesler des charges publicques, sans me despartir de moy, de la largeur d'une ongle ; et me donner à aultruy, sans m'oster à moy. Cette aspreté et violence de desirs empesche plus qu'elle ne sert à la conduicte de ce qu'on entreprend ; nous remplit d'impatience envers les evenements ou contraires ou tardifs, et d'aigreur et de souspeçon envers ceulx avecques qui nous negocions. Nous ne conduisons iamais bien la chose de la quelle nous sommes possedez et conduicts :

Malè cuncta ministrat
Impetus (1).

Celuy qui n'y employe que son iugement et

(1) La passion n'est jamais un bon guide. Stat. *Thebaid.* l. 10, v. 704.

...reprinse ;
... toujours la bride à la main. En celu
est enyvré de cette intention violente
nique, on veoid, par necessité, beau
d'imprudence et d'iniustice : l'impe
ité de son desir l'emporte ; ce sont mou
ents temeraires, et, si fortune n'y preste
coup, de peu de fruict. La philosophie
t qu'au chastiement des offenses receues,
en distrayons la cholere ; non à fin que
ngeance en soit moindre, ains, au re-
, à fin qu'elle en soit d'autant mieulx
e et plus poisante, à quoy il luy semble
ette impetuosité porte empeschement.
eulement la cholere trouble ; mais, de
le lasse aussi les bras de ceulx qui chas-
ce feu estourdit et consomme leur
comme en la precipitation, *festinatio*
st (1), la hastiveté se donne elle mesme
e, s'entrave et s'arreste, *ipsa se velo-*
plicat (2). Pour exem-

que i'en veois par usage ordinaire, l'avarice n'a point de plus grand destourbier que soy mesme : plus elle est tendue et vigoreuse, moins elle en est fertile ; communement elle attrappe plus promptement les richesses, masquee d'une image de liberalité.

Excellent caractère d'un prince du temps de Montaigne, qui etoit supérieur aux accidents de sa fortune.

Un gentilhomme, treshomme de bien et mon amy, cuida brouiller la santé de sa teste, par une trop passionnee attention et affection aux affaires d'un prince, son maistre : lequel maistre s'est ainsi peinct soy mesme à moy, « Qu'il veoid le poids des accidents, comme un aultre ; mais qu'à ceux qui n'ont point de remede, il se resoult soubdain à la souffrance ; aux aultres, aprez y avoir ordonné les provisions necessaires, ce qu'il peult faire promptement par la vivacité de son esprit, il attend en repos ce qui s'en peult ensuyvre ». De vray, ie l'ay veu à mesme, maintenant une grande nonchalance et liberté d'actions et de visage au travers de bien grands affaires et bien espineux : ie le treuve plus grand et plus capable en une mauvaise, qu'en une bonne fortune ; ses pertes luy sont plus glorieuses que ses victoires, et son dueil que son triumphe.

Dans le jeu, il est avantageux de se modérer dans le gain et dans la perte.

Considerez qu'aux actions mesmes qui sont vaines et frivoles, au ieu des eschecs, de la paulme, et semblables, cet engagement aspre et ardent d'un desir impetueux iecte incontinent l'esprit et les membres à l'indiscretion et au desordre ; on s'esblouït, on s'embarrasse

...pescnons, au demourant, la prin
la serre de l'ame, à luy donner tant de chose
saisir : les unes, il les luy fault seulemen
esenter, les aultres attacher, les aultre
corporer : elle peult veoir et sentir toute
oses, mais elle ne se doibt paistre que de
y ; et doibt estre instruicte de ce qui la
uche proprement, et qui proprement est
son avoir et de sa substance. Les loix de
ure nous apprennent ce que iustement il
is fault : Aprez que les sages nous ont dict
, selon elle, personne n'est indigent, et
chascun l'est selon l'opinion, ils distin-
it ainsi subtilement les desirs qui vien-
d'elle, de ceulx qui viennent du desre-
ent de nostre fantasie : ceulx des quels
oid le bout sont siens ; ceulx qui fuvent
it nous, et des quels

Socrates, voyant porter en pompe par sa ville grande quantité de richesses, ioyaux et meubles de prix : « Combien de choses, dict il (*a*), ie ne desire point ? » Metrodorus vivoit du poids de douze onces par iour ; Epicurus, à moins : Metrocles dormoit, en hyver, avecques les moutons ; en esté, aux cloistres des eglises : *Sufficit ad id natura, quod poscit* (1). Cleanthes (*b*) vivoit de ses mains, et se vantoit que Cleanthes, s'il vouloit, nourriroit encores un aultre Cleanthes.

Pourquoi l'on peut étendre ses besoins un peu au-delà de ce que la nature exige nécessairement.

Si ce que nature exactement et originellement nous demande pour la conservation de nostre estre, est trop peu (comme de vray combien ce l'est ; et combien, à bon compte, nostre vie se peult maintenir, il ne se doibt exprimer mieulx que par cette consideration, Que c'est si peu, qu'il eschappe la prince et le choc de la fortune par sa petitesse), dispensons nous de quelque chose plus oultre ; appellons encores nature, l'usage et condition de chascun de nous ; taxons nous, traictons

---

suffit, il seroit assez riche; mais, comme il n'en est rien, comment croirois-je pouvoir me satisfaire avec les plus grandes richesses? Lucil. l. 5, *apud Nonium Marcellum*, c. 5, §. 98.

(*a*) *Quàm multa non desidero.* Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 32. C.

(1) La nature pourvoit elle-même à ce qu'elle *exige.* Senec. epist. 90.

(*b*) *C'est* Zénon qui disoit cela de Cléanthe. *Voy.* Diogène Laerce, *Vie de Cléanthe*, l. 7, segm. 169. C.

, ie tiens qu'il me manque ;
ierois presque egualement qu'on m'osta
e, que si on me l'essimoit (*a*) et retrei
t bien loing de l'estat auquel ie l'ay vesci
ng temps. Ie ne suis plus en termes d'u
d changement, ny de me iecter à un nou
ı train et inusité, non pas mesme ver.
;mentation. Il n'est plus temps de devenii
'e : et comme ie plaindrois quelque grande
nture qui me tumbast à cette heure entre
s, de ce qu'elle ne seroit venue en temps
'en peusse iouïr ;

mihi fortunas, si non conceditur uti ? (1)

plaindrois de mesme de quelque acquest
e. Il vault quasi mieulx iamais, que si
devenir honneste homme et bien en-
vivre, lorsqu'on n'a plus de vie. Mo
n vois, resig

veur de fortune, de nous offrir des presents qui nous remplissent d'un iuste despit de nous avoir failly en leur saison : ne me guidez plus, ie ne puis plus aller : de tant de membres qu'a la suffisance, la patience nous suffit : donnez la capacité d'un excellent dessus au chantre qui a les poulmons pourris, et d'eloquence à l'heremite relegué aux deserts d'Arabie. Il ne fault point d'art à la cheute : la fin se treuve, de soy, au bout de chasque besongne. Mon monde est failly, ma forme expiree : ie suis tout du passé, et suis tenu de l'auctoriser et d'y conformer mon yssue Ie veulx dire cecy par maniere d'exemple : Que l'eclipsement nouveau des dix iours du pape (a), m'ont prins si bas, que ie ne m'en puis bonnement accoustrer : ie suis des annees ausquelles nous comptions aultrement. Un si ancien et long usage me vendique et rappelle à soy ; ie suis contrainct d'estre un peu heretique par là : incapable de nouvelleté, mesme correctifve. Mon imagination, en despit de mes dents, se iecte tousiours dix iours plus avant ou plus arriere, et grommelle à mes aureilles : « Cette regle touche ceulx qui ont à estre ». Si la santé mesme, si sucree, vient à me retrouver par boutades, c'est pour me donner regret, plustost que possession, de soy : ie n'ay plus où la retirer. Le temps me laisse : sans luy rien ne se pos-

(a) *Voyez* ma note, p. 46. E. J.

... exercera ;
... combien peu longuement on les exercera ;
l'entree on vise à l'yssue. Somme, me v
aprez à achever cet homme : non à en ref
un aultre. Par long usage, cette forme m
passee en substance, et fortune en nature.
dis doncques que chascun d'entre nous
blets, est excusable d'estimer sien ce qui
comprins soubs cette mesure ; mais aussi,
delà de ces limites, ce n'est plus que confi
sion : c'est la plus large estendue que no
puissions octroyer à nos droicts. Plus no
mplifions nostre besoing et possession, d'a
ant plus nous engageons nous aux coups d
a fortune et des adversitez. La carriere de no
esirs doibt estre circonscripte et restreinct
un court limite des commoditez les plu
roches et contiguës, et doibt, en oultre
ur course se manier, non en ligne droict
ii face bout ailleurs, mais en rond duque
deux poinctes se tiennent et ...

honnête
mme
st point
é par
nplol
il exer-

La pluspart de nos vacations sont farces-ques ; *Mundus universus exercet histrionam* (1). Il fault iouer deuement nostre roolle, mais comme roolle d'un personnage emprunté : du masque et de l'apparence, il n'en fault pas faire une essence reelle ; ny de l'estrangier, le propre : nous ne sçavons pas distinguer la peau, de la chemise ; c'est assez de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poictrine. I'en veois qui se transforment et se transubstancient en autant de nouvelles figures et de nouveaux estres, qu'ils entreprennent de charges ; et qui se prelatent iusques au foye et aux intestins, et entraisnent leur office iusques en leur garderobbe : ie ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades qui les regardent, de celles qui regardent leur commission, ou leur suitte, ou leur mule ; *tantùm se fortunæ permittunt, etiam ut naturam dediscant* (2) : ils enflent et grossissent leur ame et leur discours naturel, selon la haulteur de leur siege magistral. Le maire, et Montaigne, ont tousiours esté deux, d'une separation bien claire. Pour estre advocat ou

(1) Tout le monde joue la comédie. — C'est un passage tiré d'un fragment *de Petrone, apud Saris-beriens*, l. 3, c. 8, où on lit, *totus mundus exercet histrionem*, ou *histrioniam*. C.

(2) Ils s'abandonnent tellement à leur fortune, *qu'ils en* oublient leur propre naturel. Quint. *Curt.* l. 3, c. 2, n° 18.

pour
exercice ; c'est l'usage de son
il y a du proufit : il fault vivre du mo
s'en prevaloir, tel qu'on le treuve. Ma
gement d'un empereur doibt estre au de
son empire, et le veoir et considerer com
cident estrangier : et lui doibt sçavoir io
soy à part, et se communiquer com
cques et Pierre, au moins à soy mesme.
sçais pas m'engager si profondement et
tier : quand ma volonté me donne à
ty, ce n'est pas d'une si violente oblig
, que mon entendement s'en infecte. Au
sents brouillis de cet estat, mon intere
m'a faict mescognoistre ny les qualite
ibles en nos adversaires, ny celles qu
reprochables en ceulx que i'ay suyvis
dorent tout ce qui est de leur costé : mo
'excuse pas seulement la pluspart de
es que ie veois au mien : un bon ouvrag
erd pas ses graces, pour plaid—

contraire : *utatur motu animi, qui uti ratione non potest* (1). Ceulx qui allongent leur cholere et leur haine au delà des affaires, comme faict la pluspart, montrent qu'elle leur part d'ailleurs, et de cause particuliere : tout ainsi comme, à qui estant guari de son ulcere la fiebvre demeure encores, montre qu'elle avoit un aultre principe plus caché. C'est qu'ils n'en veulent point à la cause, en commun, et entant qu'elle blece l'interest de touts et de l'estat ; mais luy en veulent seulement en ce qu'elle leur touche en privé : voilà pourquoy ils s'en picquent de passion particuliere, et au delà de la iustice et de la raison publicque, *non tam omnia universi, quàm ea, quæ ad quemque pertinent, singuli carpebant* (2). Ie veulx que l'advantage soit pour nous ; mais ie ne forcene (*a*) point, s'il ne l'est. Ie me prends fermement au plus sain des partis ; mais ie n'affecte pas qu'on me remarque specialement ennemi des aultres, et oultre la raison generale. I'accuse merveilleusement cette vicieuse forme d'opiner : « Il est de la ligue ; car il admire la grace de monsieur

(1) Que celui qui ne peut suivre la raison, s'abandonne à sa passion. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 25.

(2) Ils ne s'accordoient pas tous à blâmer toutes choses, mais chacun d'eux censuroit ce qui les intéressoit personnellement. Tite-Live, l. 34, c. 36.

(a) Je ne suis point hors de sens. E. J.

... logé entre les meil
oëtes de ce siecle un heretique. N'ose
ous dire d'un voleur, qu'il a belle greve
'aut-il, si elle est putain, qu'elle soit
unaise? Aux siecles plus sages, revoqu
superbe tiltre de Capitolinus, qu'on a
uparavant donné à Marcus Manlius, con
onservateur de la religion et liberté pub
ue? estouffa on la memoire de sa libera
de ses faicts d'armes, et recompenses m
ires octroyees à sa vertu, parce qu'il affe
puis la royauté, au preiudice des loix
pays? S'ils ont prins en haine un adv
, l'endemain il leur devient ineloquen
touché ailleurs le zele qui poulse d
ts de bien à semblables faultes. Pour mo
çais bien dire, « Il faict meschammer
; et vertueusemeut cecy ». De mesme
prognosticques ou evenements sinistr
ffaires, ils veulent que chascun. en s
soit aveugl

desfie un peu tendrement des choses que ie souhaitte.

Indiscrète facilité des peuples à se laisser mener par les chefs de parti.

I'ay veu, de mon temps, merveilles en l'indiscrette et prodigieuse facilité des peuples à se laisser mener et manier la creance et l'esperance, où il a pleu et servi à leurs chefs, par dessus cent mescomptes les uns sur les aultres, par dessus les phantosmes et les songes. Ie ne m'estonne plus de ceulx que les singeries d'Apollonius et de Mahumet embufflerent (*a*). Leur sens et entendement est entierement estouffé en leur passion : leur discretion n'a plus d'aultre chois, que ce qui leur rit et qui conforte leur cause. I'avois remarqué souverainement cela au premier de nos partis fiebvreux ; cet aultre, qui est nay depuis, en l'imitant, le surmonte : par où ie m'advise que c'est une qualité inseparable des erreurs populaires ; aprez la premiere qui part, les opinions s'entrepoulsent, suyvant le vent, comme les flots ; on n'est pas du corps, si on s'en peult desdire, si on ne vague le train commun. Mais, certes, on faict tort aux partis iustes, quand on les veult secourir de fourbes ; i'y ay tousiours contredict : ce moyen ne porte qu'envers les testes malades ; envers les saines, il y a des voyes plus seures, et non seulement plus honnestes, à maintenir les courages et excuser les accidents contraires.

Mlle rence

Le ciel n'a point veu un si poisant desac-

(*a*) *Et de Mahomet séduisirent, trompèrent.* E. J.

ne les emporta pas à h
furieuse et indiscrette, sans malignité et
detraction : en leurs plus aigres exploicts
descouvre quelque demourant de respec
de bienvueillance ; et iuge ainsi, que, s'il l
eust esté possible, chascun d'eulx eust des
de faire son affaire sans la ruyne de son co
paignon, plustost qu'avecques sa ruyne. Co
bien aultrement il en va de Marius et de Syll
Prenez y garde. Il ne fault pas se precipit
i esperduement aprez nos affections et inte
ests. Comme estant ieune, ie m'opposois a
rogrez de l'amour que ie sentois trop advan
:r sur moy, et m'estudiois qu'il ne me feus
ıs si agreable qu'il veinst à me forcer enfin
captiver du tout à sa mercy : i'en use de
:sme à toutes aultres occasions, où ma vo-
ıté se prend avecques trop d'appetit ; ie
penche à l'opposite de son inclination,
ıme ie la veois se plonger, et en
vir : ie fu

mesprise pas du tout; mais pourtant ce n'est pas raison de la nommer sagesse, ce que nous faisons souvent. Et de cette maniere se mocqua quelqu'un anciennement de Diogenes, qui alloit embrassant en plein hyver, tout nud, une image de neige pour l'essay de sa patience : celuy là le rencontrant en cette desmarche : « As tu grand froid à cette heure? » luy dict il : « Du tout point », respond Diogenes. « Or, suyvit l'aultre, que penses tu donc faire de difficile et d'exemplaire à te tenir là? » Pour mesurer la constance, il fault necessairement sçavoir la souffrance. Mais les ames qui auront à veoir les evenements contraires et les iniures de la fortune en leur profondeur et aspreté, qui auront à les poiser et gouster selon leur aigreur naturelle et leur charge, qu'elles employent leur art à se garder d'en enfiler les causes, et en destournent les advenues : que feit le roy Cotys : Il paya liberalement la belle et riche vaisselle qu'on luy avoit presentee; mais parce qu'elle estoit singulierement fragile, il la cassa incontinent luy mesme, pour s'oster de bonne heure une si aysee matiere de courroux contre ses serviteurs. Pareillement, i'ay volontiers evité de n'avoir mes affaires confus, et n'ay cherché que mes biens fussent contigus à mes proches et ceulx à qui i'ay à me ioindre d'une estroicte amitié; d'où naissent ordinairement matieres d'alienation et dissociation. I'aimois *aultresfois les* ieux hazardeux des chartes et

Comment Montaigne choit de prévenir les accidents chez eux, mais la conduite de ses affaires et de ses propres actions.

... une offense iusques au cœur, q
t pour prendre une mauvaise excuse
ement et consolation de sa perte, qu
e le progrez des affaires doubteux et d
rcations contentieuses. Ie fuys les com
ions tristes et les hommes hargneux
me les empestez ; et aux propos que ie n
traicter sans interest et sans esmotion,
e m'y mesle, si le debvoir ne m'y force :
ùs non incipient, quàm desinent (1). La
seure façon est doncques, Se preparer
t les occasions. Ie sçais bien qu'aulcuns
ont prins aultre voye, et n'ont pas
t de se harper et engager iusques au vif
ieurs obiects : ces gents là s'asseurent
r force, soubs laquelle ils se mettent à
rt en toute sorte de succez ennemis,
luicter les maulx par la vigueur de la
ce :

lut rupes, vastum ...

N'attaquons pas ces exemples (*a*) ; nous n'y arriverions point. Ils s'obstinent à veoir resoluement, et sans se troubler, la ruyne de leur païs, qui possedoit et commandoit toute leur volonté : pour nos ames communes, il y a trop d'effort et trop de rudesse à cela. Caton en abandonna la plus noble vie qui feut oncques : à nous aultres petits, il fault fuyr l'orage de plus loing ; il fault pourveoir au sentiment, non à la patience ; et eschever (*b*) aux coups que nous ne sçaurions parer. Zenon, voyant approcher Chremonidez, ieune homme qu'il aimoit, pour se seoir auprez de luy, se leva soubdain : et Cleanthes luy en demandant la raison : « l'entends, dict il, que les medecins ordonnent le repos principalement, et deffendent l'esmotion à toutes tumeurs ». Socrates ne dict poinct : « Ne vous rendez pas aux attraicts de la beauté ; soustenez la, efforcez vous au contraire ». « Fuyez la, faict il, courez hors de sa veue et de son rencontre, comme d'une poison puissante (*c*), qui s'eslance et frappe de loing ». Et son bon dis-

exposé à la furie des vents et des flots, et, bravant les menaces et les fureurs du ciel et de la mer conjurés, demeure lui-même inébranlable. VIRGILE, *Énéide*, l. 10, v. 693.

(*a*) *Ne nous attachons point à ces exemples, n'entreprenons pas de les imiter.* C.

(*b*) *Esquiver les coups.* E. J.

(*c*) *De sa rencontre, comme d'un poison puissant.* E. J.

...stre Panthee, sa
ve, et en commettant la visite et garc
aultre qui eust moins de liberté que luy
le sainct Esprit, de mesme, *ne nos cas in tentationem* (1) : nous ne prions
e nostre raison ne soit combattue et s
ntee par la concupiscence ; mais qu'e
n soit pas seulement essayee (*b*) : que no
soyons conduicts en estat où nous ayo
lement à souffrir les approches, solicit
as, et tentations du peché ; et supplio
tre Seigneur de maintenir nostre con
nce tranquille, plainement et parfaicte
t delivree du commerce du mal.
eulx qui disent avoir raison de leur pas-
vindicatifve, ou de quelqu'aultre espece
assion penible, disent souvent vray com-
es choses sont, mais non pas comme
feurent ; ils parlent à nous, lors que les

Oui, se trouvant

causes de leur erreur sont nourries et advancees par eulx mesmes : mais reculez plus arriere, rappellez ces causes à leur principe ; là, vous les prendrez sans vert (*a*). Veulent ils que leur faulte soit moindre, pour estre plus vieille ; et que d'un iniuste commencement la suite soit iuste ? Qui desirera du bien à son païs comme moy, sans s'en ulcerer ou maigrir, il sera desplaisant, mais non pas transi, de le veoir menaceant ou sa ruyne, ou une duree non moins ruyneuse : pauvre vaisseau : que les flots, les vents, et le pilote, tirassent à si contraires desseings ;

> In tam diversa, magister,
> Ventus, et unda, trahunt (1).

Qui ne bee (*b*) point aprez la faveur des princes, comme aprez chose de quoy il ne se sçauroit passer, ne se picque pas beaucoup de la froideur de leur recueil (*c*) et de leur visage, ny de l'inconstance de leur volonté, qui ne couve point ses enfants, ou ses honneurs, d'une propension esclave, ne laisse

---

(*a*) C'est-à-dire, *au dépourvu*. E. J.

(1) Montaigne a traduit ces mots latins avant que de les citer. Je ne sais d'où il les a pris. Dans une des dernières éditions des *Essais*, on les donne à Buchanan, mais sans renvoyer à aucun ouvrage de ce poète écossois. C.

(*b*) *Soupire.* E. J.

(*c*) *Accueil.* E. J.

-- de patience p
voit a tels inconvenients. Ie me treuve l
de cette recepte ; me rachetant des comm
cements, au meilleur compte que ie puis
me sens avoir eschappé par son moyen be
coup de travail et de difficultez. Avecq
bien peu d'effort, i'arreste ce premier bran
le mes esmotions, et abandonne le subie
qui me commence à poiser, et avant qu
n'emporte. Qui n'arreste le partir, n'a garc
l'arrester la course : qui ne sçait leur ferme
a porte, ne les chassera pas, entrees : qu
e peult venir à bout du commencement, n
endra pas à bout de la fin ; ny n'en soubs
endra la cheute, qui n'en a pu soubstenir
sbranslement : *etenim ipsæ se impellunt, ubi*
nel a ratione discessum est ; ipsaque sibi
becillitas indulget, in altumque provehitur
rudens, nec reperit locum consistendi (1).
sens à temps les petits vents qui me vien-
t taster et bruire au dedans

reurs de la tempeste : *animus, multò antequam opprimatur, quatitur* (1) :

Ceu flamina prima
Cùm depressa fremunt sylvis, et cæca volutant
Murmura, venturos nautis prodentia ventos (2):

Avec quel soin il fuyoit les procès.

à combien de fois me suis ie faict une bien evidente iniustice, pour fuyr le hazard de la recevoir encores pire des iuges aprez un siecle d'ennuys, et d'ordes (*a*) et viles practiques, plus ennemies de mon naturel que n'est la gehenne et le feu? *convenit à litibus quantùm licet, et nescio an paulò plus etiam quàm licet, abhorrentem esse : est enim non modò liberale, paululùm nonnunquam de suo iure decedere, sed interdùm etiam fructuosum* (3). Si nous estions bien sages, nous nous deb-

(1) L'esprit est ébranlé long-temps avant que d'être abattu. — J'ignore la source de ce passage, qu'on ne trouve point dans l'édition de 1595, et qui, si j'en juge par le style et la pensée, pourroit bien être de Sénèque. N.

(2) Ainsi, lorsque foible encore, le vent captif dans les forêts cherche à s'échapper, il frémit, et, par son murmure, annonce aux nautonniers la tempête prochaine. Virg. *Enéide*, l. 10, v. 97.

(*a*) *De sales.* E. J.

(3) On doit abhorrer les procès, et faire, pour les éviter, tout ce qui est raisonnablement possible; et je ne sais même s'il ne faut point aller un peu au-delà; car il est non-seulement honnête mais souvent même utile de relâcher quelque chose de ses droits. Cic. de Offic. l. 2, c. 18.

...ou aultre chose d'importune g
Les faveurs mesmes que la fortune poi
m'avoir donné, parentez et accointances
vers ceulx qui ont souveraine auctorité
ces choses là, i'ay beaucoup faict, selon
conscience, de fuyr instamment de les e
ployer au preiudice d'aultruy, et de ne m
ter, par dessus leur droicte valeur, n
droicts. Enfin, i'ay tant faict par mes iou
nees, à la bonne heure le puis ie dire, q
me voicy encores vierge de procez, qui n'oi
pas laissé de se convier plusieurs fois à mo
ervice, par bien iuste tiltre, s'il m'eust ple
'y entendre; et vierge de querelles : i'ay
ns offense de poids, passifve ou actifve
coulé tantost une longue vie, et sans avoi
ï pis que mon nom : Rare grace du ciel!
Nos plus grandes agitati...

horrible croulement (*a*) que cette machine aye oncques souffert? car Pompeius et Cesar ce ne sont que les reiectons et la suitte des deux aultres : et i'ay veu de mon temps les plus sages testes de ce royaume, assemblees avecques grande cerimonie et publicque despense, pour des traictez et accords desquels la vraye decision despendoit cependant en toute souveraineté des devis du cabinet des dames, et inclination de quelque femmelette. Les poëtes ont bien entendu cela, qui ont mis, pour une pomme, la Grece et l'Asie à feu et à sang. Regardez pour quoy celuy là s'en va courre fortune de son honneur et de sa vie à tout (*b*) son espee et son poignard; qu'il vous die d'où vient la source de ce debat; il ne le peult faire sans rougir : tant l'occasion en est vaine et frivole!

Il faut que la délibération précède nos engagements dans les affaires, et surtout dans des querelles.

A l'enfourner (*c*), il n'y va que d'un peu d'advisement : mais depuis que vous estes embarqué, toutes les chordes tirent; il y faict besoing de grandes provisions bien plus difficiles et importantes. De combien il est plus aysé de n'y entrer pas, que d'en sortir! Or, il fault proceder au rebours du roseau, qui produict une longue tige et droicte, de la pre-

(*a*) *De la guerre civile entre Marius et Sylla.* Voy. PLUTARQUE, dans la *Vie de Marius*, de la version d'Amyot. C.

(*b*) *Avec son épée.* E. J.

(*c*) *Au commencement*, au *début*. E. J.

...ment et froidement; et g
er son haleine et ses vigoreux eslans au f
perfection de la besongne. Nous guido
s affaires, en leurs commencements, et l
nons à nostre mercy; mais, par aprez
and ils sont esbranslez, ce sont eulx q
ous guident et emportent, et avons à le
yvre. Pourtant n'est ce pas à dire que c
nseil m'ayt deschargé de toute difficulté,
que ie n'aye eu de la peine souvent à gour-
r et brider mes passions : elles ne se gou-
nent pas tousiours selon la mesure des
asions, et ont leurs entrees mesmes sou-
t aspres et violentes. Tant y a, qu'il s'en
une belle espargne, et du fruict; sauf
r ceulx qui, au bien faire, ne se conten-
de nul fruict si la reputation en est à
: car, à la verité, un tel effect n'est en
ote qu'à chascun en soy; vous en estes
content, mais non plus estimé. vous
t reformé avant

dereement et furieusement en lice, et s'alentissent en la course. Comme Plutarque dict que ceulx qui, par le vice de la mauvaise honte, sont mols et faciles à accorder quoy qu'on leur demande, sont faciles aprez à faillir de parole et à se desdire : pareillement qui entre legierement en querelle, est subiect d'en sortir aussi legierement. Cette mesme difficulté qui me garde de l'entamer, m'inciteroit d'y tenir ferme, quand ie serois esbranslé et eschauffé. C'est une mauvaise façon : depuis qu'on y est, il fault aller, ou crever. « Entreprenez froidement, disoit Bias, mais poursuivez chauldement ». De faulte de prudence, on retumbe en faulte de cœur, qui est encores moins supportable.

La plupart des réconciliations qui suivent nos querelles, sont honteuses.

La pluspart des accords de nos querelles du iour d'hui sont honteux et menteurs : nous ne cherchons qu'à sauver les apparences, et trahissons ce pendant et desadvouons nos vrayes intentions ; nous plastrons le faict. Nous sçavons comment nous l'avons dict et en quel sens, et les assistants le sçavent, et nos amis à qui nous avons voulu faire sentir nostre advantage : c'est aux despens de nostre franchise, et de l'honneur de nostre courage, que nous desadvouons nostre pensee, et cherchons des connillieres (*a*) en la faulseté, pour nous accorder ; nous nous desmentons nous mesmes, pour sauver un desmentir que nous

(*a*) *Des subterfuges ou échappatoires.* C.

...e conscience ; ce ne sont
ies à mettre en masque : laissons ces
noyens et ces expedients à la chicane du
ais. Les excuses et reparations que ie ve
aire touts les iours pour purger l'indisc
ion, me semblent plus laides que l'indisc
ion mesme. Il vauldroit mieulx l'offenser e
ores un coup, que de s'offenser soy mesm
n faisant telle amende à son adversaire. Vou
avez bravé, esmeu de cholere ; et vous l'alle
ppaiser et flatter, en vostre froid et meilleu
ns : ainsi vous vous soubmettez plus que
us ne vous estiez advancé. Ie ne treuve
lcun dire si vicieux à un gentilhomme,
nme le desdire me semble luy estre hon-
x, quand c'est un desdire qu'on luy arra-
par auctorité ; d'autant que l'opiniastreté
est plus excusable que la pusillanimité.
passions me sont autant aysees à eviter,
me elles me sont difficiles à *mod-*
induntur facil-

noble impassibilité stoïque, qu'il se sauve au giron de cette mienne stupidité populaire : ce que ceulx là faisoyent par vertu, ie me duis à le faire par complexion. La moyenne region loge les tempestes : les deux extremes, des hommes philosophes, et des hommes ruraux, concurrent en tranquillité et en bonheur :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subiecit pedibus : strepitumque Acherontis avari !
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores ! (1)

De toutes choses les naissances sont foibles et tendres : pourtant fault il avoir les yeulx ouverts aux commencements ; car comme lors, en sa petitesse, on n'en descouvre pas le dangier ; quand il est accreu, on n'en descouvre plus le remede. I'eusse rencontré un million de traverses touts les iours plus malaysees à digerer, au cours de l'ambition, qu'il ne m'a esté malaysé d'arrester l'inclination naturelle qui m'y portoit :

(1) Heureux le sage instruit des lois de l'univers,
Dont l'âme inébranlable affronte les revers,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare !
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois,
Et du dieu des forêts et des nymphes des bois !

VIRG. *Géorg.* l. 2, v. 490.

occupation de ville (*a*), (
suis content d'en parler un mot, non qu
le vaille, mais pour servir de montre de
mœurs en telles choses), que ie m'y
porté en homme qui s'esmeut trop lasc
ment, et d'une affection languissante : et
ne sont pas du tout esloingnez d'apparen
l'essaye à tenir mon ame et mes pensees
repos, *cùm semper naturâ, tùm etiam æta
am quietus* (2); et si elles se desbauche
arfois à quelque impression rude et peu
ante, c'est, à la verité, sans mon conseil
e cette langueur naturelle, on ne doib
ourtant tirer aulcune preuve d'impuissance
r faulte de soing, et faulte de sens, ce son
ux choses ; et moins, de mescognoissanc
d'ingratitude envers ce peuple, qui em-
ya touts les plus extremes

eust en ses mains à me gratifier, et avan
m'avoir cogneu, et aprez ; et feit bien plu
pour moy, en me redonnant ma charge
qu'en me la donnant premierement. Ie lu
veulx tout le bien qui se peult ; et certes, s
l'occasion y eust esté, il n'est rien que i'euss
espargné pour son service. Ie me suis esbransl
pour luy, comme ie fois pour moy. C'est u
bon peuple, guerrier et genereux, capabl
pourtant d'obeïssance et discipline, et d
servir à quelque bon usage, s'il y est bie
guidé. Ils disent aussi cette mienne vaca
tion (*a*) s'estre passee sans marque et san
trace. Il est bon ! on accuse ma cessation (*l*
en un temps où quasi tout le monde estoi
convaincu de trop faire. I'ay un agir trepi
gnant (*c*), où la volonté me charrie ; mai
cette poincte est ennemie de perseverance
Qui se vouldra servir de moy, selon moy

(*a*) *Ils disent aussi que ma mairie.* E. J.

(*b*) *Mon repos.* E. J.

(*c*) Dans l'édition *in*-4°. de 1588, Montaign
avoit mis, *I'ay un air esmeu et empressé où l
Volonté me porte, mais cette pointe, etc.* ; c'est-à
dire, *partout où la volonté m'entraîne, je paro
tout plein d'ardeur, mais, etc.* Comme la premiè
circonstance est beaucoup plus importante que l
dernière, Montaigne a trouvé bon de la caractéris
plus distinctement par ces mots : *I'ay un agir tr
pignant où la Volonté me charrie :* sans compt
que le mot *air* rendoit la pensée un peu trop équ
voque. C.

...ges importantes ne s
as difficiles : i'estois preparé à m'embes
ner plus rudement un peu, s'il en eust
rand besoing ; car il est en mon pouvoir
aire quelque chose plus que ie ne fois,
ue ie n'aime à faire. Ie ne laissay, que
cache, aulcun mouvement que le debv
equist en bon escient de moy. I'ay facileme
ublié ceulx que l'ambition mesle au debv
t couvre de son tiltre ; ce sont ceulx qui
lus souvent remplissent les yeux et les a
illes, et contentent les hommes : non p
chose, mais l'apparence les paye ; s'i
oyent du bruict, il leur semble qu'on dorm
es humeurs sont contradictoires aux hu
eurs bruyantes : i'arresterois bien un trou
e, sans me troubler ; et chastierois un dé
rdre, sans alteration : ai ie besoing de chc

tem (1) : ma fortune le veult ainsi. Ie suis nay d'une famille qui a coulé sans esclat et sans tumulte, et, de longue memoire, particulierement ambitieuse de preud'hommie. Nos hommes sont si formez à l'agitation et ostentation, que la bonté, la moderation, l'equabilité (*a*), la constance, et telles qualitez quietes (*b*) et obscures, ne se sentent plus : les corps raboteux se sentent ; les polis se manient imperceptiblement : la maladie se sent ; la santé, peu ou point ; ny les choses qui nous oignent, au prix de celles qui nous poignent. C'est agir pour sa reputation et proufit particulier, non pour le bien, de remettre à faire en la place ce qu'on peult faire en la chambre du conseil ; et en plein midy, ce qu'on eust faict la nuict precedente ; et d'estre ialoux de faire soy mesme ce que son compaignon faict aussi bien : ainsi faisoyent aulcuns chirurgiens de Grece les operations de leur art sur des eschaffauds à la vue des passants, pour en acquerir plus de practique et de chalandise. Ils iugent que les bons reglements ne se peuvent entendre qu'au son de la trompette. L'ambition n'est pas un vice de petits compaignons, et de tels efforts

(1) Également éloignée de la bassesse et d'un insolent orgueil. Cic. *de Offic.* l. 1, c. 34.

(*a*) *L'égalité.* E. J.

(*b*) *Tranquilles.* E. J.

...pire du monde, m
et paisiblement. Alcibiades (*b*), en
aime mieulx mourir, ieune, beau,
noble, sçavant, tout cela par excellen
de s'arrester en l'estat de cette con
cette maladie est, à l'adventure, ex
en une ame si forte et si plaine. Qua
ametes (*c*) naines et chestifves s'en vor
babouinant (*d*), et pensent espandr
nom, pour avoir iugé à droict un affair
continué l'ordre des gardes d'une por

(*a*) Apparemment Montaigne fait allusion ce que Plutarque a remarqué dans la *Vie d'Al dre*, que « toutes les fois qu'il venoit nouvelle » Philippe avoit pris aucune ville de renom » gagné quelque grosse bataille, Alexandre toit point fort joyeux de l'entendre... à ses égaux —

ville, ils en montrent d'autant plus le cul, qu'ils esperent en haulser la teste. Ce menu bien faire n'a ne corps ne vie; il va s'esvanouïssant en la premiere bouche; et ne se promene que d'un carrefour de rue à l'aultre: entretenez en hardiement vostre fils et vostre valet, comme cet ancien, qui n'ayant aultre auditeur de ses louanges, et consent (*a*) de sa valeur, se bravoit avecques sa chambriere, en s'escriant: « O Perrette, le galant et suffisant homme de maistre que tu as! » Entretenez vous en vous mesme, au pis aller; comme un conseiller de ma cognoissance, ayant desgorgé une battelee de paragraphes, d'une extreme contention, et pareille ineptie, s'estant retiré de la chambre du conseil au pissoir du palais, feut ouï marmotant entre les dents, tout consciencieusement: « *Non nobis, Domine, non nobis; sed nomini tuo da gloriam* (1) ». Qui ne peult d'ailleurs, si se paye (*b*) de sa bourse. La renommee ne se prostitue pas à si vil compte: les actions rares et exemplaires, à qui elle est deue, ne souffriroient pas la compaignie de cette foule innumerable de petites actions iournalieres.

(*a*) *Et qui soit consentant, qui convienne, qui soit témoin de, etc.* E. J.

(1) Non point à nous, Seigneur, non point à nous; mais à ton nom la gloire en soit donnée. *Ps.* 113, *v.* 1.

(*b*) *Qu'il se paye ainsi.* E. J.

y est ioincte : voire ny la si
estimation n'est deue à nulle action qui
de la vertu, selon les stoïciens ; et ne vei
qu'on sçache seulement gré à celuy qui,
temperance, s'abstient d'une vieille cl
sieuse. Ceulx qui ont cogneu les admiral
qualitez de Scipion l'africain, refusent
gloire que Panaetius luy attribue d'avoir e
abstinent de dons, comme gloire non ta
sienne propre, comme de tout son siecl
Nous avons les voluptez sortables à nosti
ortune ; n'usurpons pas celles de la gran
leur : les nostres sont plus naturelles ; e
autant plus solides et seures, qu'elles son
lus basses. Puisque ce n'est par conscience
moins par ambition, refusons l'ambition
sdaignons cette faim de renommee et d'hon
ur, basse et belistresse

ne sommes capables, de gloire. De s'enfler de toute action utile et innocente, c'est à faire à gents à qui elle est extraordinaire et rare : ils la veulent mettre, pour le prix qu'elle leur couste. A mesure qu'un bon effect est plus esclatant, ie rabbats (*a*) de sa bonté le souspeçon en quoy i'entre qu'il soit produict, plus pour estre esclatant, que pour estre bon : estalé, il est à demy vendu. Ces actions là ont bien plus de grace qui eschappent de la main de l'ouvrier, nonchalamment et sans bruict, et que quelque honneste homme choisit aprez, et r'esleve de l'umbre, pour les poulser en lumiere à cause d'elles mesmes. *Mihi quidem laudabiliora videntur omnia, quæ sine venditatione et sine populo teste fiunt* (1), dict le plus glorieux homme du monde. Ie n'avois qu'à conserver, et durer (*b*), qui sont effects sourds et insensibles : l'innovation est de grand lustre ; mais elle est interdicte en ce temps, où nous sommes pressez, et n'avons à nous deffendre que des nouvelletez. L'abstinence de faire est souvent aussi genereuse que le faire ; mais elle est

(*a*) *Ce qui m'oblige à rabattre quelque chose de sa bonté, c'est le soupçon, etc.* C.

(1) Pour moi, toutes les choses que je trouve les plus louables, ce sont celles qui se font sans ostentation, et dont on n'a point le peuple pour témoin. Cic. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 25.

(*b*) *Et rester tranquille.* E. J.

qui desire estr
voir son medecin en besongne
droit-il pas fouetter le medecin qui
sireroit la peste, pour mettre son art
tique? Ie n'ay point eu cett'humeur
et assez commune, de desirer que le
et la maladie des affaires de cette cité
sast et honnorast mon gouvernemen
presté de bon cœur l'espaule à leur a
et facilité. Qui ne me vouldra sçavoir
l'ordre, de la doulce et muette tranq
qui a accompaigné ma conduicte; au n
ne peut il me priver de la part qui m'en ap
tient, par le tiltre de ma bonne fortune.
suis ainsi faict, que i'aime autant estre
reux, que sage; et debvoir mes succez
ment à la grace de Dieu, qu'à l'entremi
mon operation. I'avois assez disertem
blié au monde ma

Ie ne me suis, en cette entremise, non plus satisfaict à moy mesme ; mais à peu prez i'en suis arrivé à ce que ie m'en estois promis : et si ay de beaucoup surmonté ce que i'en avois promis à ceulx à qui i'avois à faire ; car ie promets volontiers un peu moins ce que ie puis et ce que i'espere tenir. Ie m'asseure n'y avoir laissé ny offense, ny haine : d'y laisser regret et desir de moy, ie sçais à tout le moins bien cela, que ie ne l'ay pas fort affecté :

Mene huic confidere monstro!
Mene salis placidi vultum, fluctusque quietos
Ignorare! (1)

CHAPITRE XI.

Des boiteux.

Compte du temps par les années: son incertitude.

Il y a deux ou trois ans, qu'on accourcit l'an de dix iours en France (*a*). Combien de chan-

(1) Moi! que je me fie à ce monstre! que je me repose seul sur ce calme perfide! Virg. *Enéide*, l. 5, v. 849.

(*a*) En 1582, le pape Grégoire XIII, ayant remarqué que l'erreur de onze minutes qui se trouvoit dans l'*année julienne* avoit produit dix jours de plus, fit retrancher ces dix jours de l'année 1582; et, au lieu du 5 octobre de cette année, on compta de suite le 15. C'est ce qui a fait appeler *depuis cette* manière de compter les années, *année*

... de leurs
... de leurs negoces, les i
sibles et propices, au mesme poin
ment où ils les avoient assignez de tou
ny l'erreur ne se sentoit en nostre us
l'amendement ne s'y sent : Tant il y
certitude par tout ! tant nostre apper
est grossiere, obscure et obtuse ! On d
ce reglement se pouvoit conduire d'un
moins incommode, soubstrayant, à l'ex
d'Auguste, pour quelques annees, le ic
bissexte, qui, ainsi comme ainsin, e
iour d'empeschement et de trouble, iu
à ce qu'on feust arrivé à satisfaire exacte
ce debte ; ce que mesme on n'a pas faic
cette correction, et demeurons encore
arrerages de quelques iours : et si, par m
moyen, on pouvoit prouveoir à l'adv
ordonnant qu'aprez la revolution de tel c
nombre d'annees, ce iour extraordinair

...égorienne ...

roit tousiours eclipsé ; si bien que nostre mescompte ne pourroit d'ores en avant exceder vingt et quatre heures. Nous n'avons aultre compte du temps, que les ans : il y a tant de siecles que le monde s'en sert ; et si c'est une mesure que nous n'avons encores achevé d'arrester, et telle, que nous doubtons touts les iours quelle forme les aultres nations luy ont diversement donné, et quel en estoit l'usage. Quoy, ce que disent aulcuns, que les cieux se compriment vers nous, en vieillissant, et nous iectent en incertitude des heures mesme et des iours ? et des mois, ce que dict Plutarque, qu'encores de son temps l'astrologie n'avoit sceu borner le mouvement de la lune ? Nous voylà bien accommodez (*a*), pour tenir registre des choses passees !

Vanité de l'esprit humain, qui cherche souvent les causes d'un fait avant que d'être assuré de ce fait.

Ie resvassois presentement, comme ie fois souvent, sur ce Combien l'humaine raison est un instrument libre et vague. Ie veois ordinairement que les hommes, aux faicts qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la verité. Ils passent par dessus les presuppositions, mais ils examinent curieusement les consequences : ils laissent les choses, et courent aux causes. Plaisants causeurs ! La cognoissance des causes touche seulement celuy qui a la conduicte des choses ; non à nous, qui n'en avons que la souffrance, et qui en avons

(*a*) *Nous voilà bien savants.* E. J.

... droict qu'ils ont de l
monde et d'eulx mesmes, y meslant
de science : les effects nous touche
les moyens, nullement. Le determi
distribuer, appartient à la regence
maistrise, à l'inferiorité, subiection
prentissage, appartient le iouïr, l'a
Reprennons nostre coustume. Ils c
cent ordinairement ainsi : « Commen
que cela se faict ? » « Mais, se faict il
droit il dire. Nostre discours est capab
toffer cent aultres mondes, et d'en t
les principes et la contexture ; il ne lu
ny matiere ny base : laissez le courre ; il
aussi bien sur le vuide que sur le plei
de l'inanité (*a*) que de matiere ;

Dare pondus idonea fumo (

Ie treuve, quasi partout, qu'il fauldroit
« Il n'en est rien » ; et employerois so
cette response : mais

rement basteler (*a*), par compaignie, à traicter des subiects et contes frivoles que ie mescrois entierement : ioinct qu'à la verité, il est un peu rude et querelleux de nier tout sec une proposition de faict ; et peu de gents faillent, notamment aux choses malaysees à persuader, d'affermer qu'ils l'ont veue, ou d'alleguer des tesmoings desquels l'auctorité arreste nostre contradiction. Suyvant cet usage, nous sçavons les fondements et les moyens de mille choses qui ne feurent oncques ; et s'escarmouche le monde en mille questions, desquelles et le Pour et le Contre est fauls. *Ita finitima sunt falsa veris, ... ut in præcipitem locum non debeat se sapiens committere* (1).

La verité et le mensonge ont leurs visages conformes ; le port, le goust, et les allures pareilles : nous les regardons de mesme œil. Ie treuve que nous ne sommes pas seulement lasches à nous deffendre de la piperie ; mais que nous cherchons et convions à nous y enferrer : nous aimons à nous embrouiller en la vanité, comme conforme à nostre estre I'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps : encores qu'ils s'estouffent en naissant,

Faux miracles, comment accreditez dans le monde.

(*a*) *Faire le bateleur, de compagnie.* E. J.

(1) Le faux approche si fort du vrai,.... que le sage ne doit pas s'engager dans le précipice par des décisions trop expresses. Cic. *Acad. quæst. l. 4, c. 21.*

..., iusques à la plus
Or, les premiers qui sont abbruve
commencement d'estrangeté, venant
leur histoire, sentent, par les oppo
qu'on leur faict, où loge la difficult
persuasion, et vont calfeutrant cet en
de quelque piece faulse : oultre ce,
insitâ hominibus libidine alendi de ind
rumores (1), nous faisons naturellement
science de rendre ce qu'on nous a pr
sans quelque usure et accession de n
creu. L'erreur particuliere faict premierer
'erreur publicque ; et, à son tour ap
'erreur publicque faict l'erreur particuli
Ainsi va tout ce bastiment, s'estoffant
ormant de main en main ; de maniere qu
lus esloingné tesmoing en est mieulx
ruict que le plus voisin ; et le dernier in
é, mieulx persuadé que le premier. C'es
ogrez naturel : car quiconque croit
ose, estime

ne craind point d'adiouster, de son invention, autant qu'il veoid estre necessaire en son conte, pour suppleer à la resistance et au default qu'il pense estre en la conception d'aultruy. Moy mesme, qui fois singuliere conscience de mentir, et qui ne me soulcie gueres de donner creance et auctorité à ce que ie dis, m'apperceois toutesfois, aux propos que i'ay en main, qu'estant eschauffé, ou par la resistance d'un aultre, ou par la propre chaleur de ma narration, ie grossis et enfle mon subiect par voix, mouvements, vigueur et force de paroles, et encores par extension et amplification, non sans interest de la verité naïfve : mais ie le fois en condition pourtant, qu'au premier qui me ramene, et qui me demande la verité nue et crue, ie quite soubdain mon effort, et la luy donne sans exaggeration, sans emphase et remplissage. La parole vifve et bruyante, comme est la mienne ordinaire, s'emporte volontiers à l'hyperbole. Il n'est rien à quoy communement les hommes soyent plus tendus, qu'à donner voye à leurs opinions : où le moyen ordinaire nous fault, nous y adioustons le commandement, la force, le fer et le feu. Il y a du malheur d'en estre là, que la meilleure touche de la verité ce soit la multitude des croyants, en une presse où les fols surpassent de tant les sages en nombre. *Quasi verò quidquam sit tam valdè, quàm nihil sapere, vul-*

... les simples
... espand aux habiles soubs l'auct
nombre et antiquité des tesmoignage
moy, de ce que ie n'en croirois pas
n'en croirois pas cent uns ; et ne iuge
opinions par les ans. Il y a peu de tem
l'un de nos princes, en qui la goutt
perdu un beau naturel et une alaigre c
sition, se laissa si fort persuader au ra
qu'on faisoit des merveilleuses operation
presbtre, qui, par la voye des paroles e
gestes, guarissoit toutes maladies, qu'i
un long voyage pour l'aller trouver, et
la force de son apprehension, persuac
endormit ses iambes pour quelques hei
si qu'il en tira du service qu'elles av
desapprins de luy faire il y avoit long te
Si la fortune eust laissé emmonceler cin
six telles adventures ...

depuis, tant de simplesse et si peu d'art en l'architecte de tels ouvrages, qu'on le iugea indigne d'aulcun chastiement : comme si feroit on de la pluspart de telles choses, qui les recognoistroit en leur giste. *Miramur ex intervallo fallentia* (1) : nostre veue represente ainsi souvent de loing des images estranges qui s'esvanouïssent en s'approchant ; *nunquam ad liquidum fama perducitur* (2).

Ce qui fait qu'on a de la peine à se désabuser d'un faux miracle.

C'est merveille de combien vains commencements et frivoles causes naissent ordinairement de si fameuses impressions ! Cela mesme en empesche l'information ; car, pendant qu'on cherche des causes et des fins fortes et poisantes et dignes d'un si grand nom, on perd les vrayes ; elles eschappent de nostre veue par leur petitesse : et, à la verité, il est requis un bien prudent, attentif et subtil inquisiteur en telles recherches, indifferent, et non preoccupé. Iusques à cette heure, touts ces miracles et evenements estranges se cachent devant moy. Ie n'ay veu monstre et miracle au monde, plus exprez que moy mesme : on s'apprivoise à toute estrangeté par l'usage et le temps ; mais plus ie me hante et me cognois, plus ma difformité m'estonne, moins ie m'entends en moy.

Quel étoit le miracle le plus réel aux yeux de Montaigne.

(1) Nous admirons les choses qui trompent par leur éloignement. Senec. epist. 118.

(2) Jamais la renommée ne peut se réduire à la *vérité*. Quint. Curt. l. 9, c. 2, n° 13.

par lequel le voisinage avoit esté a
sieurs mois ; et commenceoient les
voisines de s'en esmouvoir et y a
grosses troupes de toutes qualitez.
homme du lieu s'estoit ioué à contref
nuict, en sa maison, la voix d'un esp
penser à aultre finesse qu'à iouïr d'un
present : cela luy ayant un peu mieulx
qu'il n'esperoit, pour estendre sa farc
de ressorts, il y associa une fille de
du tout (a) stupide et niaise ; et feure
enfin, de mesme aage et pareille suffi
et de presches domestiques en feire
presches publicques, se cachants soul
tel de l'église, ne parlants que de nui
deffendants d'y apporter aucune lumie
paroles qui tendoient à la conversio
monde, et menace du iour du iugement
ce sont subiects soubs l'auctorité et rever
desquels l'imposture se

ce bastelage? Ces pauvres diables sont à cette heure en prison; et porteront volontiers la peine de la sottise commune, et ne sçais si quelque iuge se vengera sur eulx de la sienne. On veoid clair en cette cy, qui est descouverte : mais en plusieurs choses de pareille qualité, surpassant nostre cognoissance, ie suis d'advis que nous soubstenons *a* nostre iugement, aussi bien à reiecter qu'à recevoir.

ondement
tous les
ux du
onde.

Il s'engendre beaucoup d'abus au monde, ou, pour le dire plus hardiement, touts les abus du monde s'engendrent, de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de nostre ignorance, et que nous sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons refuter : nous parlons de toutes choses par preceptes et resolution. Le style, à Rome, portoit que cela mesme qu'un tesmoing deposoit pour l'avoir veu de ses yeulx, et ce qu'un iuge ordonnoit de sa plus certaine science, estoit conceu en cette forme de parler, « Il me semble ». On me faict haïr les choses vraysemblables, quand on me les plante pour infaillibles : i'aime ces mots, qui amollissent et moderent la temerité de nos propositions : « A l'adventure, Aulcunement, Quelque, On dict, Ie pense », et semblables : et si i'eusse eu à dresser des enfants, ie leur eusse tant mis en la bouche cette façon de respondre, enquestante, non resolutifve : « Qu'est ce à dire?

(a) *Suspendions.* C.

... de Thaumantis (a) : l'
tion est fondement de toute philosophi
quisition, le progrez ; l'ignorance, l
Voire dea, il y a quelque ignoran·ce
genereuse, qui ne doibt rien en hon
en courage à la science : ignorance p
quelle c·ncevoir il n'y a pas moins de s
qu'à concevoir la science. Je veis en m
fance un procez que Corras, conseil
Thoulouse, feit imprimer, d'un acc
estrange ; de deux hommes qui se present
l'un pour l'aultre. Il me souvient (et n
souvient aussi d'aultre chose) qu'il me se
avoir rendu l'imposture de celuy qu'il i
coulpable, si merveilleuse et excedant
oing nostre cognoissance et la sienne qui e
uge, que ie trouvai beaucoup de hardies
arrest qui l'avoit condamné à estre pe
ccevons quelque forme d'arrest qui die,
our n'y entend rien » : plus librement
nuement que

Si des événements miraculeux racontés dans nos livres sacrés, on n'en peut rien conclure en faveur de pareils événements modernes.

Les sorcieres de mon voisinage courent hazard de leur vie, sur l'advis de chasque nouvel aucteur qui vient donner corps à leurs songes. Pour accommoder les exemples que la divine parole nous offre de telles choses, trescertains et irrefragables exemples, et les attacher à nos evenements modernes, puisque nous n'en voyons ny les causes, ny les moyens, il y fault aultre engin (*a*) que le nostre : il appartient, à l'adventure, à ce seul trespuissant tesmoignage de nous dire, « Cettuy cy en est, et celle là ; et non, cet aultre ». Dieu en doibt estre creu, c'est vrayement bien raison ; mais non pourtant un d'entre nous qui s'estonne de sa propre narration (et necessairement il s'en estonne, s'il n'est hors du sens), soit qu'il l'employe au faict d'aultruy, soit qu'il l'employe contre soy mesme.

Sur le chapitre des sorciers, Montaigne refusoit de rien décider, et traitoit de chimère la plupart des contes qu'on en fait.

Ie suis lourd, et me tiens un peu au massif et au vraysemblable, evitant les reproches anciens, *maiorem fidem homines adhibent iis quæ non intelligunt. — Cupidine humani ingenii, libentius obscura creduntur* (1). Ie veois

(*a*) *Esprit.* E. J.

(1) Les hommes ajoutent plus de foi à ce qu'ils n'entendent point. — L'esprit humain est porté à croire volontiers les choses obscures. TACIT. *Hist.* l. 1, c. 22. — De ces deux passages, le second seul est de Tacite, et Coste a eu tort de les confondre, et d'attribuer toute cette citation à ce grand historien, qui certes n'auroit jamais écrit le premier *passage, dont le style* ne ressemble pas au sien. N.

leur opinion ; ie ne l'accu
difficulté et de hardiesse, et condai
firmation opposite, egalement avecq
sinon si imperieusement : *videantur sa*
affirmentur modò (1). Qui establit son c
par braverie et commandement, mon
la raison y est foible. Pour une altercati
bale et scholastique, qu'ils ayent autan
parence que leurs contradicteurs ; mais
consequence effectuelle qu'ils en tirent,
cy ont bien de l'advantage. A tuer les g
il fault une clarté lumineuse et nette ; c
nostre vie trop reelle et essencielle, pou
rantir ces accidents supernaturels et fa
tiques. Quant aux drogues et poisons, i
nets hors de mon compte ; ce sont homici
t de la pire espece : toutesfois en cela mes
n dict qu'il ne fault pas tousiours s'arr
la propre confession de ces gents icy, ca
ur a veu parfois s'accuser d'
raonnes qu'

homme, quelque recommendation qu'il aye, soit creu de ce qui est humain : de ce qui est hors de sa conception, et d'un effect supernaturel, il en doibt estre creu lors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a auctorisé. Ce privilege qu'il a pleu à Dieu donner à aulcuns de nos tesmoignages, ne doibt pas estre avily et communiqué legierement. I'ay les aureilles battues de mille tels contes : « Trois le veirent un tel iour, en levant : Trois le veirent lendemain, en occident : à telle heure, tel lieu, ainsi vestu » : certes, ie ne m'en croirois pas moy mesme. Combien treuve ie plus naturel et plus vraysemblable que deux hommes mentent, que ie ne fois qu'un homme, en douze heures, passe quand et (a) les vents, d'orient en occident : combien plus naturel, que nostre entendement soit emporté de sa place par la volubilité de nostre esprit detraqué, que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balay, au long du tuyau de sa cheminee, en chair et en os, par un esprit estrangier? Ne cherchons pas des illusions du dehors et incogneues, nous qui sommes perpetuellement agitez d'illusions domestiques et nostres. Il me semble qu'on est pardonnable de mescroire une merveille, autant au moins qu'on peult en destourner et elider (b) la verification par voye non merveilleuse : et suys l'advis

(a) *Avec les vents.* E. J.
(b) *Détruire.* E. J.

, lequel en
-- pour rabbattre mon incredulité
cette grace de me faire veoir en sa
en lieu particulier, dix ou douze pr
de ce genre, et une vieille entre aultr
ment bien sorciere en laideur et de
tresfameuse de longue main en cette
sion. Ie veis et preuves et libres conf
et ie ne sçais quelle marque insensi
cette miserable vieille; et m'enquis, e
tout mon saoul, y apportant la plus sa
tention que ie peusse; et ne suis pas l
qui me laisse gueres garotter le iugeme
preoccupation. Enfin, et en conscien
leur eusse plustost ordonné de l'ellebo
de la ciguë; *captisque res magis men*
quàm conscelerati, *similis visa* 1): la i
a ses propres corrections pour telles mal
Quant aux oppositions

celles là, ie ne les desnoue point ; aussi n'ont elles point de bout : ie les trenche souvent, comme Alexandre son nœud. Aprez tout, c'est mettre ses coniectures à bien hault prix, que d'en faire cuire un homme tout vif.

On recite par divers exemples (et Præstantius (*a*) de son pere), que, assopy et endormy bien plus lourdement que d'un parfaict sommeil, il fantasia estre iument, et servir de sommier (*b*) à des soldats : et ce qu'il fantasioit, il l'estoit. Si les sorciers songent ainsi materiellement ; si les songes se peuvent ainsi parfois incorporer en effects, encores ne crois ie pas que nostre volonté en feust tenue à la iustice : ce que ie dis, comme celuy qui n'est pas iuge ny conseiller des roys, ny ne s'en estime de bien loing digne, ains homme du commun, nay et voué à l'obeïssance de la raison publicque, et en ses faicts et en ses dicts. Qui mettroit mes resveries en compte, au preiudice de la plus chestifve loy de son village, ou opinion, ou coustume, il se feroit grand tort, et encores autant à moy ; car, en ce que ie dis, ie ne pleuvis (*c*) aultre certitude, sinon que c'est ce que lors i'eu avois en ma pensee, tumultuaire et vacillante. C'est par maniere de devis que ie parle de tout, et de

Il est porté à croire que les sorciers ont l'imagination blessée, mais sans prétendre qu'on s'en rapporte à lui sur cet article.

(*a*) *Voyez* la *Cité de Dieu* de S. Augustin, l. 18, c. 18. C.

(*b*) *De cheval de somme.* E. J.

(*c*) *Je ne garantis.* C.

... et preparé d'une part, ie vou
l'aultre, de tout le soing que ie pu
esclaircir vostre iugement, non pour
Dieu tient vos courages, et vous fou
de chois. Ie ne suis pas si presumptu
desirer seulement que mes opinions
sent pente à chose de telle importan
fortune ne les a pas dressees à si pu
et si eslevees conclusions. Certes, i'
seulement des complexions en grand n
mais aussi des opinions assez, desque
desgousterois volontiers mon fils, si i'en
Quoy? si les plus vrayes ne sont pas to
les plus commodes à l'homme : Tant il
sauvage composition!

A propos, ou hors de propos, il n'imp
on dict en Italie, en commun proverbe
celuy là ne cognoist pas Venus en sa par
doulceur, qui n'a couché avecques la
teuse. La fortune ou quelque particul

la bouche du peuple : et se dict des masles comme des femelles ; car la royne des Amazones respondit, au Scythe qui la convioit à l'amour, ἄριστα χωλὸς οἶδεν (*a*), le boiteux le faict le mieulx. En cette republicque feminine, pour fuyr la domination des masles, elles les stropioient dez l'enfance, bras, iambes et aultres membres qui leur donnoient advantage sur elles, et se servoient d'eulx à ce seulement à quoy nous nous servons d'elles par deçà. L'eusse dict que le mouvement detraqué de la boiteuse apportast quelque nouveau plaisir à la besongne, et quelque poincte de doulceur à ceulx qui l'essayent ; mais ie viens d'apprendre que mesme la philosophie ancienne en a decidé : elle dict que les iambes et cuisses des boiteuses ne recevant, à cause de leur imperfection, l'aliment qui leur est deu, il en advient que les parties genitales qui sont au dessus, sont plus plaines, plus nourries et vigoureuses ; ou bien que ce default, empeschant l'exercice, ceulx qui en sont entachez dissipent moins leurs forces, et

(*a*) Montaigne traduit ce passage grec après l'avoir cité. Érasme, dans ses *Adages*, n'a pas oublié le proverbe, *Claudus optimè virum agit* : mais il ne dit point d'où il l'a pris. On le trouve dans le *Scholiaste* de Théocrite, sur l'idylle 4, v. 62, et dans Michel Apostolius, *proverb. centur.* 4, *num.* 43. C. — C'est sans doute d'après cette opinion, que les anciens ont fait du boiteux Vulcain l'époux de *Vénus*. E. J.

... corps. De quoy ne pouvons
sonner à ce prix là? De celles icy ie
aussi dire que ce tremoussement, ...
ouvrage leur donne ainsin assises, les
et sollicite, comme faict les dames
lement (a) et tremblement de leurs
Ces exemples servent ils pas à ce que i
au commencement : Que nos raisons
pent souvent l'effect, et ont l'esten
leur iurisdiction, si infinie, qu'elles iu
s'exercent en l'inanité mesme et au non
Oultre la flexibilité de nostre inventio
ger des raisons à toutes sortes de songes
tre imagination se treuve pareillement
à recevoir des impressions de la faulset
bien frivoles apparences; car, par la
auctorité de l'usage ancien et publicq
ce mot, ie me suis aultresfois faict ac
avoir receu plus de plaisir d'une femm
ce qu'elle n'estoit pas droicte. et mi...
recepte ...

Des raisons opposées d'un même effet.

faict de la France à l'Italie (*a*), dict avoir remarqué cela, que nous avons les iambes plus grailes que les gentilshommes italiens, et en attribue la cause à ce que nous sommes continuellement à cheval : qui est celle mesme de laquelle Suetone tire une toute contraire conclusion ; car il dict, au rebours, que Germanicus avoit grossi les siennes par continuation de ce mesme exercice. Il n'est rien si soupple et erratique que nostre entendement : c'est le soulier de Theramenes (*b*), bon à tout pieds : et il est double et divers ; et les matieres, doubles et diverses. « Donne moy un dragme d'argent », disoit un philosophe cynique à Antigonus : « Ce n'est pas present de roy », respondit il : Donne moy doncques un talent » : « Ce n'est pas present pour cynique ».

Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat quâ succus in herbas :
Seu durat magis, et venas astringit hiantes ;
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut boreæ penetrabile frigus adurat (1).

(*a*) *Paragone dell' Italia alla Francia*, p. 11. *Nelle parte prima delle rime e prose del sig.* TORQ. TASSO *in Ferrara*, an. 1585. C.

(*b*) *Voyez* ÉRASME, sur le proverbe *Theramenis cothurnus*, auquel Montaigne fait allusion. C.

(1) « Souvent, dit Virgile, il est bon de mettre le feu dans un champ stérile, et de brûler le chaume inutile. »

Soit qu'en la (*la terre*) dilatant par sa chaleur active,
Il ouvre des chemins à la sève captive ;

... témerité de iuger. Cette
Carneades, si vigoreuse, nasquit à
anciennement de l'impudence de
font profession de sçavoir, et de
trecuidance desmesuree On meit
vente, avecques deux aultres esclave
teur s'enquit du premier ce qu'il sçav
celuy là, pour se faire valoir, respond
et merveilles, qu'il sçavoit et cecy
le deuxiesme en respondit de soy au
plus : quand ce feut à Esope, et qu
eut aussi demandé ce qu'il sçavoit
« Rien, dict il, car ceulx cy ont tout
cupé : ils sçavent tout ». Ainsin est il
en l'eschole de la philosophie : la fi
ceulx qui attribuoient à l'esprit humain
pacité de toutes choses, causa en d'a
par despit et par emul...

mité que les aultres tiennent en la science, à fin qu'on ne puisse nier que l'homme ne soit immoderé partout ; et qu'il n'a point d'arrest, que celuy de la necessité, et impuissance d'aller oultre.

CHAPITRE XII.

De la physionomie.

Nous admirons le discours de Socrate par pur respect pour l'approbation publique, sans en discerner la véritable valeur.

QUASI toutes les opinions que nous avons sont prinses par auctorité et à credit : il n'y a point de mal ; nous ne sçaurions pirement choisir, que par nous, en un siecle si foible. Cette image des discours de Socrates que ses amis nous ont laissee, nous ne l'approuvons que pour la reverence de l'approbation publicque ; ce n'est pas par nostre cognoissance : ils ne sont pas selon nostre usage ; s'il naissoit, à cette heure, quelque chose de pareil, il est peu d'hommes qui le prisassent. Nous n'appercevons les graces que poinctues, bouffies, et enflees d'artifice : celles qui coulent soubs la naïfveté et la simplicité, eschappent ayseement à une veue grossiere comme est la nostre ; elles ont une beauté delicate et cachee ; il fault la veue nette, et bien purgee, pour descouvrir cette secrette lumiere. Est pas la naïfveté, selon nous, germaine à la sottise, et qualité de reproche ? Socrates faict *mouvoir son* ame d'un mouvement naturel et

... une si vil
... n'eussions iamais choisi la no
splendeur de ses conceptions adm
nous qui estimons plates et basse
celles que la doctrine ne r'esleve, q
percevons la richesse qu'en montre
pompe. Nostre monde n'est formé q
tentation : les hommes ne s'enflent
vent ; et se manient à bonds, comme
lons. Cettuy cy ne se propose point des
fantasies : sa fin feut, Nous fournir de
et de preceptes qui reellement et plus
tement servent à la vie ;

Servare modum, finemque tenere
Naturamque sequi (1).

Il feut aussi tousiours un et pareil,
monta, non par *a* saillies, mais par
plexion, au dernier poinct ...

veoid bien à clair que c'est une allure tendue bien loing au dessus des communes ; aux braves exploicts de sa vie, et en sa mort, on le sent touiours monté sur ses grands chevaulx ; cettuy cy ralle (*a*) à terre, et, d'un pas mol et ordinaire, traicte les plus utiles discours, et se conduict, et à la mort, et aux plus espineuses traverses qui se puissent presenter, au train de la vie humaine.

aractère ocrate, nous a repré- té par témoins s fidèles tri- urés.

Il est bien advenu, que le plus digne homme d'estre cogneu et d'estre presenté au monde pour exemple, ce soit celuy du quel nous ayons plus certaine cognoissance : il a esté esclairé par les plus clairvoyants hommes qui feurent oncques ; les tesmoings que nous avons de luy sont admirables en fidelité et en suffisance. C'est grand cas, d'avoir peu donner tel ordre aux pures imaginations d'un enfant, que, sans les alterer ou estirer (*b*), il en ayt produict les plus beaux effects de nostre ame : il ne la represente ny eslevee, ny riche ; il ne la represente que saine, mais certes d'une bien alaigre et nette santé. Par ces vulgaires ressorts et naturels, par ces fantasies ordinaires et communes, sans s'esmouvoir et sans se picquer, il dressa non seulement les plus reglees, mais les plus haultes et vigoreuses creances, actions et mœurs, qui feurent oncques. C'est luy qui ramena du ciel, où elle perdoit son temps, la

(*a*) *Va terre à terre.* C.

(*b*) *Ou les étendre, les agrandir.* E. J.

... guerre ; quels argt
ortifient sa patience contre la calomi
yrannie, la mort, et contre la teste
emme : il n'y a rien d'emprunté de l
les sciences ; les plus simples y recogno
eurs moyens et leur force ; il n'est po
l'aller plus arriere et plus bas. Il a faict g
aveur à l'humaine nature, de montrer c
ien elle peult d'elle mesme.

Nous sommes, chascun, plus riches
ous ne pensons ; mais on nous dresse à l'
unt et à la queste ; on nous duict à n
rvir plus de l'aultruy, que du nostre.
leune chose l'homme ne sçait s'arreste
inct de son besoing : de volupté, de r
esse, de puissance, il en embrasse pl
il n'en peult estreindre ; son avidité e
apable de moderation. Ie treuve qu'
osité de sçavoir, il en est de mesme : il
e de la besongne bien plus qu'il n'en
, et bien plus

a raison de louer la mere d'Agricola, d'avo
bridé en son fils un appetit trop bouillant c

La science est un bien dont l'acquisition est dangereuse. Celle qui est absolument utile, se trouve naturellement en nous.

science. C'est un bien, à le regarder d'yeu
fermes, qui a, comme les aultres biens d
hommes, beaucoup de vanité et foibles
propre et naturelle, et d'un cher coust. L'a
quisition en est bien plus hazardeuse que
toute aultre viande ou boisson ; car, ailleur
ce que nous avons acheté, nous l'emporto
au logis, en quelque vaisseau ; et là, no
avons loy d'en examiner la valeur, combie
et à quelle heure, nous en prendrons : ma
les sciences, nous ne les pouvons d'arriv
mettre en aultre vaisseau qu'en nostre am
nous les avallons en les achetant, et sorto
du marché ou infects desià, ou amendez :
y en a qui ne font que nous empescher
charger, au lieu de nourrir ; et telles encore
qui, soubs tiltre de nous guarir, nous e
poisonnent. I'ay prins plaisir de veoir,
quelque lieu, des hommes, par devotio
faire vœu d'ignorance, comme de chaste
de pauvreté, de penitence : c'est aussi cha
trer nos appetits desordonnez, d'esmouss
cette cupidité qui nous espoinçonne à l'estu
des livres, et priver l'ame de cette compl
sance voluptueuse qui nous chatouille p
l'opinion de science ; et est richement acco
plir le vœu de pauvreté, d'y ioindre enco
celle de l'esprit. Il ne nous fault gueres
doctrine pour vivre à nostre ayse : et Socra
nous apprend qu'elle est en nous, et la m

...voriam (1) : ce sont des
tiebvreux de nostre esprit, instrument bi
lon et inquiete. Recueillez vous ; vous t
verez en vous les arguments de la na
contre la mort, vrays, et les plus propr
vous servir à la necessité : ce sont ceulx
font mourir un païsan, et des peuples
tiers, aussi constamment qu'un philosopl
Feusse ie mort moins alaigrement avant qu
voir veu les Tusculanes ? i'estime que nor
et, quand ie me treuve au propre, ie sei
que ma langue s'est enrichie ; mon courage
de rien ; il est comme nature me le forgea, e
se targue (a) pour le conflict, non que d'un
marche naturelle et commune : les livres m'on
servy non tant d'instruction, que d'exercita-
ion. Quoy, si la science, essayant de nous
rmer de nouvelles deffenses contre les incon-
enients naturels, nous a plus imprimé en la
ntasie leur grandeur et leur poids

n'a ses raisons et subtilitez à nous en cou
vrir ? Ce sont voirement subtilitez, par o
elle nous esveille souvent bien vainement
les aucteurs mesmes plus serrez et plus sages
voyez autour d'un bon argument, combie
ils en sement d'aultres legiers, et, qui y re
garde de prez, incorporels (*a*) ; ce ne soi
qu'arguties verbales, qui nous trompent
mais d'autant que ce peult estre utilement,
ne les veulx pas aultrement esplucher ; il y
a ceans assez de cette condition, en dive
lieux, ou par emprunt, ou par imitation.
se fault il prendre un peu garde, de n'a
peller pas force, ce qui n'est que gentilless
et ce qui n'est que aigu, solide ; ou bon,
qui n'est que beau ; *quæ magis gustat*
quàm potata, delectant (1) : tout ce qui plais
ne paist pas, *ubi non ingenii, sed animi n*
gotium agitur (2).

Sénèque fait de grands efforts pour se préparer contre la mort.

A veoir les efforts que Seneque se don
pour se preparer contre la mort ; à le ve
suer d'ahan (*b*) pour se roidir et pour s'
seurer, et se debattre si long temps en ce
perche, i'eusse esbranslé sa reputation, s'il
l'eust, en mourant, trez vaillamment ma

(*a*) *Sans corps, vides de sens et frivoles.* E. J.

(1) Choses qui plaisent plus au goût qu'à l'e
mac. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 5.

(2) Lorsqu'il s'agit de l'âme, et non de l'e
Senec. epist. 75.

(*b*) *D'effort, de fatigue, de tourment.* E.

gneuse et plus destendue, elle est, moy, d'autant plus virile et persuasif croirois ayseement que son ame avo mouvements plus asseurez et plus reglez. plus vif (*b*), nous picque et eslance en sault ; touche plus l'esprit : l'aultre, rassis (*c*), nous informe (*d*), establit et forte constamment ; touche plus l'ent ment. Celuy là ravit nostre iugement : c cy le gaigne. I'ay veu pareillement d'a escripts, encores plus reverez, qui peincture du combat qu'ils soubstien contre les aiguillons de la chair, les r sentent si cuisants, si puissants et inv

(1) Une âme forte s'exprime d'une manière négligée, plus tranquille..... L'esprit a la

bles, que nous mesmes, qui sommes de la voierie (*a*) du peuple, avons autant à admirer l'estrangeté et vigueur incogneue de leur tentation, que leur resistance. A quoy faire nous allons nous gendarmant par ces efforts de la science? Regardons à terre : les pauvres gents que nous y voyons espandus, la teste penchante aprez leur besongne, qui ne sçavent ny Aristote, ny Caton, ny exemple ny precepte; de ceulx là tire nature touts les iours des effects de constance et de patience, plus purs et plus roides que ne sont ceux que nous estudions si curieusement en l'eschole : combien en veois ie ordinairement qui mescognoissent la pauvreté ; combien qui desirent la mort, ou qui la passent sans alarme et sans affliction? Celuy là qui fouït mon iardin, il a, ce matin, enterré son pere ou son fils. Les noms mesme, de quoy ils appellent les maladies, en addoulcissent et amollissent l'aspreté : la Phthisie, c'est la toux pour eulx ; la Dysenterie, devoyement d'estomach ; un Pleuresis, c'est un morfondement : et selon qu'ils les nomment doulcement, ils les supportent aussi ; elles sont bien griefves, quand elles rompent leur travail ordinaire ; ils ne s'allictent que pour mourir. *Simplex illa aperta virtus in obscuram et solertem scientiam versa est* (1).

(*a*) *De la lie du peuple.* C.

(1) *Cette* vertu simple et naïve a été changé

Hostis adest dextrâ lævâque à parte timend
Vicinoque malo terret utrumque latus (2).

Monstrueuse guerre ! les aultres agisse
dehors ; cette cy encores contre soy, se
et se desfaict par son propre venin. El
de nature si maligne et ruyneuse, qu'c
ruyne quand et quand le reste, et se des
et despece de rage. Nous la voyons plus
vent se dissouldre par elle mesme, qu
disette d'aulcune chose necessaire ou p
force ennemie. Toute discipline la fuyt
vient guarir la sedition, et en est pl
veult chastier la desobeïssance, et en m
l'exemple ; et, employee à la deffens
loix, fait sa part de rebellion à l'encontr

siennes propres. Ou en sommes nous ! nostre medecine porte infection !

Nostre mal s'empoisonne
Du secours qu'on luy donne.

Exsuperat magis, ægrescitque medendo (1).

Omnia fanda, nefanda, malo permista furore,
Iustificam nobis mentem avertêre deorum (2).

En ces maladies populaires, on peult distinguer, sur le commencement, les sains, des malades ; mais quand elles viennent à durer, comme la nostre, tout le corps s'en sent, et la teste et les talons : aulcune partie n'est exempte de corruption ; car il n'est air qui se hume si gouluement, qui s'espande et penetre, comme faict la licence. Nos armees ne se lient et tiennent plus que par ciment estrangier : des François on ne sçait plus faire un corps d'armee constant et reglé. Quelle honte ! il n'y a qu'autant de discipline que nous en font veoir des soldats empruntez ! Quant à nous, nous nous conduisons à discretion, et non pas du chef (*a*), chascun selon la sienne ;

(1) Les remèdes ne font qu'aigrir le mal. *Énéide*, l. 12, v. 46.

(2) Le juste, l'injuste, confondus par nos coupables fureurs, ont détourné de nous la protection des dieux. Catull. carm. 62, *de Nuptiis Pelei et Thetidos*, v. 405.

(*a*) *Non à la discrétion du chef, mais chacun selon la sienne. Ce chef a plus à faire au-dedans qu'au-dehors. C'est le commandant qui seul est obligé de*

...ion et de serv
fault arriver à son but : mais cec
plaist il, de voir des natures debor
capables de iustice, se corrompre
iours au maniement et command
cette confusion. La longue souffrance
la coustume; la coustume, le cons
et l'imitation. Nous avions assez d'a
nees, sans gaster les bonnes et gener
que, si nous continuons, il restera m
ment à qui fier la santé de cet estat
que fortune nous la redonne :

Hunc saltem everso iuvenem succurrere s
Ne prohibete! (1)

---

suivre les soldats, de leur faire la cour, de s
moder à leurs fantaisies, de leur obéir : à to
égard, il n'y a que licence et dissolution
armées. Si cette par...

Qu'est devenu cet ancien precepte ? que les soldats ont plus à craindre leur chef, que l'ennemy : et ce merveilleux exemple ? qu'un pommier s'estant trouvé enfermé dans le pourpris du camp de l'armee romaine, elle feut veue landemein en desloger, laissant au possesseur le compte entier de ses pommes, meures et delicieuses (*a*). I'aimerois bien que nostre ieunesse, au lieu du temps qu'elle emploie à des peregrinations moins utiles, et apprentissages moins honnorables, elle le meist, moitié à veoir de la guerre sur mer, soubs quelque bon capitaine commandeur de Rhodes ; moitié à recognoistre la discipline des armees turkesques, car elle a beaucoup de differences, et d'advantages sur la nostre : cecy en est, que nos soldats deviennent plus licencieux aux expeditions ; là, plus retenus et craintifs ; car les offenses ou larrecins sur le menu peuple, qui se punissent de bastonnades en la paix, sont capitales en la guerre ; pour un œuf prins sans payer, ce sont, de compte prefix, cinquante coups de baston ; pour toute aultre chose, tant legiere soit elle,

---

Navarre, qui, devenu roi de France, après la mort de Henri III, non-seulement sauva l'état, qu'il avoit assisté pendant la vie de ce prince, mais le rendit plus florissant et plus redoutable qu'il n'avoit été depuis long-temps. C.

(*a*) C'est ce que rapporte Frontin, au sujet de *l'armée de* M. Scaurus, *Stratag.* l. 4, c. 3, n° 13.

[illegible], souvent laissez vierges d
mains des soldats, parce qu'ils n'avoient p
eu le signe de piller.

Mais est il quelque mal en une police, q
vaille estre combattu par une drogue (*b*)
mortelle ? non pas, disoit Favonius, l'usur
pation de la possession tyrannique d'une res
publicque. Platon, de mesme, ne consen
pas qu'on face violence au repos de son païs
pour le guarir, et n'accepte pas l'amende-
ment qui trouble et hazarde tout, et qu
couste le sang et ruyne des citoyens ; esta-
blissant l'office d'un homme de bien, en ce
cas, de laisser tout là, et seulement prier
Dieu qu'il y porte sa main extraordinaire ; et
semble sçavoir mauvais gré à Dion, son grand
amy, d'y avoir un peu aultrement procedé.
I'estois Platonicien de ce costé là, avant que
ie sceusse [illegible]

tres : i'encourus les inconvenients que la moderation apporte en telles maladies : ie feus pelaudé (*a*) à soutes mains ; au Gibelin, i'estois Guelphe ; au Guelphe, Gibelin : quelqu'un de mes poëtes dict bien cela, mais ie ne sçais où c'est. La situation de ma maison, et l'accointance des hommes de mon voisinage, me presentoient d'un visage ; ma vie et mes actions, d'un aultre. Il ne s'en faisoit point des accusations formees, car il n'y avoit où mordre, ie ne desempare iamais les loix, et qui m'eust recherché, m'en eust deu de reste : c'estoient suspicions muettes qui couroient soubs main, ausquelles il n'y a iamais faulte d'apparence, en un meslange si confus, non plus que d'esprits ou envieux ou ineptes. l'ayde ordinairement aux presumptions iniurieuses que la fortune seme contre moy, par une façon que i'ay, dez tousiours, de fuyr à me iustifier, excuser et interpreter ; estimant que c'est mettre ma conscience en compromis, de plaider pour elle ; *perspicuitas enim argumentatione elevatur* (1) : et, comme si chascun voyoit en moy aussi clair que ie fois, au lieu de me tirer arriere de l'accusation, ie m'y advance, et la rencheris plustost par une confession ironique et mocqueuse, si ie ne m'en tais tout à plat,

(*a*) *Écorché, dépouillé.* E. J.

(1) Car la dispute affoiblit l'évidence. Cic. *de Nat. Deor.* l. 3, c. 4.

…, envers lesquels, faulte de so
sion, est l'extreme faulte, rudes à tou
tice qui se cognoist, qui se sent, no
mise (*a*), humble et suppliante : i'ay sc
heurté à ce pilier. Tant y a que, de c
m'adveint lors, un ambitieux s'en feust
du ; si eust faict un avaricieux. Ie n'ay
quelconque d'acquerir :

Sit mihi, quod nunc est, etiam minus, ut mihi
Quod superest ævi, si quid superesse volent di

mais les pertes qui me viennent par l'in
d'aultruy, soit larrecin, soit violence,
pincent environ comme un homme malad
ehenné d'avarice. L'offense a, sans mesu
lus d'aigreur que n'a la perte. Mille diver
ortes de maulx accoururent à moy à la fi
: les eusse plus gaillardement soufferts i
ule. Ie pensay desià, entre mes amis, à
pourrois commettre une vieillesse

par tout, ie me trouvai en pourpoinct (*a*). Pour se laisser tomber à plomb, et de si hault, il fault que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoreuse et fortunee : elles sont rares, s'il y en a. Enfin, ie cogneus que le plus seur estoit de me fier à moy mesme de moy et de ma necessité ; et, s'il m'advenoit d'estre froidement en la grace de la fortune, que ie me recommendasse de plus fort à la mienne, m'attachasse, regardasse de plus prez à moy. En toutes choses les hommes se iectent aux appuis estrangiers, pour espargner les propres, seuls certains et seuls puissants, qui sçait s'en armer : chascun court ailleurs, et à l'advenir, d'autant que nul n'est arrivé à soy. Et me resolus que c'estoient utiles inconvenients : d'autant, Premierement, qu'il fault advertir à coups de fouet les mauvais disciples, quand la raison n'y peult assez ; comme, par le feu et violence des coings, nous ramenons un bois tortu, à sa

(*a*) Je crois que cela signifie, *je me trouvai nu, en chemise, avec mon seul pourpoint*, c'est-à-dire, *dépouillé de mon bien*. C'est dans ce sens, selon Trévoux, qu'on dit *mettre un homme en pourpoint*. Et je vois, dans la lettre de Montaigne à son père, tom. V, ce passage : *C'estoit un flux de ventre qu'il avoit prins, jouant en pourpoinct soubs une robbe de soye ;* et tom. IV, *le pourpoinct* opposé à *la saye ;* ce qui me confirme dans l'opinion que le pourpoint étoit, dans le sens où l'auteur l'entend, une *espèce de* casaquin. E. J.

me faict pour me tirer en place marcha
et m'en deffends si mollement, qu'il se
que ie souffrisse plus volontiers d'en
vaincu. Or, à un esprit si indocile, il
des bastonnades; et fault rebattre et r
rer, à bon coups de mail (*a*), ce vaissea
se desprend, se descoust, qui s'eschap
desrobbe de soy. Secondement, que cet
dent me servoit d'exercitation pour me
parer à pis; si moy, qui, et par le ben
de la fortune, et par la condition de
mœurs, esperois estre des derniers, ve
à estre, des premiers, attrappé de cette
peste; m'instruisant de bonne heure à
traindre ma vie, et la renger pour un no
estat. La vraye liberté c'est pouvoir t
chose sur soy : *potentissimus est qui se h*
in potestate (*a*) [illegible]

où nous sommes depuis trente ans, tout homme françois, soit en particulier, soit en general, se veoid à chasque heure sur le poinct de l'entier renversement de sa fortune; d'autant fault il tenir son courage fourny de provisions plus fortes et vigoreuses. Sçachons gré au sort de nous avoir faict vivre en un siecle non mol, languissant, ny oysif : tel qui ne l'eust esté par aultre moyen, se rendra fameux par son malheur. Comme ie ne lis gueres ez histoires ces confusions des aultres estats, que ie n'aye regret de ne les avoir peu mieulx considerer, present : ainsi faict ma curiosité, que ie m'aggree aulcunement de veoir de mes yeulx ce notable spectacle de nostre mort publicque, ses symptômes et sa forme; et, puisque ie ne la puis retarder, ie suis content d'estre destiné à y assister, et m'en instruire. Si cherchons nous avidement de recognoistre, en umbre mesme, et en la fable des theastres, la montre des ieux tragiques de l'humaine fortune : ce n'est pas sans compassion de ce que nous oyons; mais nous nous plaisons d'esveiller nostre desplaisir, par la rareté de ces pitoyables evenements. Rien ne chatouille, qui ne pince. Et les bons historiens fuyent, comme un' eau dormante et mer morte, des narrations calmes, pour regaigner les seditions, les guerres, où ils sçavent que nous les appellons. Ie doubte si ie puis assez honnestement advouer à combien vil prix du repos et tranquillité de ma vie, ie l'ay plus de

... de la cons-
... eschever (*a*) tantost l'un, tantost l'
des maulx qui nous guignent (*b*) de su
assenent ailleurs autour de nous : aussi
matiere d'interests publicques, à mesu
mon affection est plus universelleme
pandue, elle en est plus foible; ioinc
est vray, à demy, *tantùm ex publicis sentimus, quantùm ad privatas res net* (1); et que la santé d'où nous part
estoit telle, qu'elle soulage elle mesme l
gret que nous en debvrions avoir. C'e
santé, mais non (*c*) qu'à la comparaiso
la maladie qui l'a suyvie; nous ne son
cheus de gueres hault : la corruption
brigandage qui est en dignité et en office,
semble le moins supportable; on nous
noins iniurieusement dans un bois, q
ieu de seureté. C'estoit une ioincture
erselle de membres gastez en particuli
envy les uns des aultres

doigt ; toutes maladies sont alors prinses pour peste ; on ne se donne pas le loysir de les recognoistre. Et c'est le bon, que selon les regles de l'art, à tout dangier qu'on approche, il fault estre quarante iours en transe de ce mal : l'imagination vous exerceant ce pendant à sa mode, et enfiebvrant vostre santé mesme. Tout cela m'eust beaucoup moins touché, si ie n'eusse eu à me ressentir de la peine d'aultruy, et servir six mois miserablemènt de guide à cette caravane ; car ie porte en moy mes preservatifs, qui sont, resolution et souffrance. L'apprehension ne me presse gueres, laquelle on craint particulierement en ce mal ; et si, estant seul, ie l'eusse voulu prendre, c'eust esté une fuyte bien plus gaillarde et plus esloingnee : c'est une mort qui ne me semble des pires ; elle est communement courte, d'estourdissement, sans douleur, consolee par la condition publicque, sans cerimonie, sans dueil, sans presse. Mais, quant au monde des environs, la centiesme partie des ames ne se peut sauver :

Videas desertaque regna
Pastorum, et longè saltus latèque vacantes (1).

En ce lieu, mon meilleur revenu est manuel ; ce que cent hommes travailloient pour moy, chome pour long temps.

(1) Vous auriez vu les campagnes et les bois changés en de vastes déserts. VIRG. *Géorg.* l. 3, *v.* 476.

... et d'une voix si peu effrayee,
sembloit qu'ils eussent compromis à cett
cessité, et que ce feust une condamn
universelle et inevitable. Elle est tous
telle : mais à combien peu tient la resol
au mourir ? la distance et difference de
ques heures, la seule consideration de la
paignie, nous en rend l'apprehension div
Voyez ceulx cy : pour ce qu'ils meuren
mesme mois, enfants, ieunes, vieillards
ne s'estonnent plus, ils ne se pleurent
I'en veis qui craignoient de demeurer derr
comme en une horrible solitude : et n'y
neus communement aultre soing que des
pultures; il leur faschoit de veoir les c
espars emmy les champs, à la mercy
bestes, qui y peuplerent incontinent. C
ment les fantasies humaines se descoupent

sain, faisoit desià sa fosse : d'aultres s'y couchoient encores vivants ; et un manœuvre des miens, avecques ses mains et ses pieds, attira sur soy la terre, en mourant. Estoit ce pas s'abrier pour s'endormir plus à son ayse, d'une entreprinse en haulteur aulcunement (*a*) pareille à celle des soldats romains qu'on trouva, aprez la iournee de Cannes, la teste plongee dans des trous, qu'ils avoient faicts et comblez de leurs mains en s'y suffoquant ? Somme, toute une nation feut incontinent, par usage, logee en une marche qui ne cede en roideur à aulcune resolution estudiee et consultee.

Si, dans les maux qui troublent la vie humaine, nous tirons de grands secours des instructions de la science.

La pluspart des instructions de la science à nous encourager, ont plus de montre que de force, et plus d'ornement que de fruict. Nous avons abandonné nature, et luy voulons apprendre sa leçon ; elle qui nous menoit si heureusement et si seurement : et cependant les traces de son instruction, et ce peu qui, par le benefice de l'ignorance, reste de son image empreint en la vie de cette tourbe rustique d'hommes impolis, la science est contraincte de l'aller touts les iours empruntant pour en faire patron, à ses disciples, de constance, d'innocence et de tranquillité. Il faict beau veoir, Que ceulx cy, pleins de tant de belles cognoissances, ayent à imiter cette sotte simplicité, et à l'imiter aux premieres actions de la vertu ; et Que nostre sapience apprenne,

(*a*) *Presque.* E. J.

..., qui se maine à nostre poste
trouvant tousiours quelque diversité et
velleté, ne laisse chez nous aulcune trace
parente de la nature ; et en ont faict les l.
mes, comme les parfumiers de l'huile,
l'ont sophistiquee de tant d'argumentatio
de discours appellez du dehors, qu'elle en
devenue variable et particuliere à chasc
et a perdu son propre visage, constant
universel, et nous fault en chercher tesn
gnage des bestes, non subiect à faveur, c
ruption, ny à diversité d'opinions : car il
bien vray qu'elles mesmes ne vont pas to
iours exactement dans la route de natu
mais ce qu'elles en desvoyent, c'est si peu c
vous en appercevez tousiours l'orniere : t
ainsi que les chevaulx qu'on mene en mai
font bien des bonds et des escapades, m

ut nullo sis malo tiro (1) : à quoy nous s
cette curiosité de preoccuper touts les inco
venients de l'humaine nature, et nous pr
parer avecques tant de peine à l'encontre
ceulx mesmes qui n'ont, à l'adventure, poi
à nous toucher? *parem passis tristitiam fac
pati posse* (2), non seulement le coup, m
le vent et le pet, nous frappe (*a*) ; ou, comm
les plus fiebvreux, car certes c'est fiebvr
aller dez à cette heure vous faire donner
fouet, parce qu'il peult advenir que fortu
vous le fera souffrir un iour ; et prendre vos
robbe fourree dez la S. Iean, parce que vo
en aurez besoing à Noël? Iectez vous en l'
perience de touts les maulx qui vous peuv
arriver, nommeement des plus extremes ;
prouvez vous là, disent ils ; asseurez vous
Au rebours, le plus facile et plus natu
seroit en descharger mesme sa pensee : ils
viendront pas assez tost ; leur vray estre
nous dure pas assez, il fault que nostre esp
les estende et alonge, et qu'avant la mair
les incorpore en soy et s'en entretienn
comme s'ils ne poisoient pas raisonnablem

(1) Méditez souvent l'exil, la torture, les gr
res, les maladies, les naufrages,.... afin que v
soyez préparé à tout accident. Senec. epist. 91, 1

(2) Il est aussi pénible de craindre un mal
de l'avoir souffert. Senec. epist. 74.

(*a*) *Non ad ictum tantùm exagitamur, sed ad
ictum. Id.* ibid.

à nos sens. « Ils poiseront assez, quand ils y seront, dict un des maistres, non de quelque tendre secte, mais de la plus dure; ce pendant, favorise toy; crois ce que tu aimes le mieulx : que te sert il d'aller recueillant et prevenant ta malefortune, et de perdre le present, par la crainte du futur; et estre, dez cette heure, miserable, parce que tu le doibs estre avecques le temps? » Ce sont ses mots. La science nous faict volontiers un bon office, de nous instruire bien exactement des dimensions des maulx !

Curis acuens mortalia corda ! (1)

ce seroit dommage, si partie de leur grandeur eschappoit à nostre sentiment et cognoissance !

leur gosier au fer de l'ennemy, et le conviant
La veue de la mort à venir a besoing d'un
fermeté lente, et difficile par consequent
fournir. Si vous ne sçavez pas mourir, ne vou
chaille (*a*); nature vous en informera sur l
champ, plainement et suffisamment; elle fer
exactement cette besongne pour vous: n'e
empeschez vostre soing :

Incertam frustrà, mortales, funeris horam
Quæritis, et quâ sit mors aditura viâ.
Pœna minor certam subitò perferre ruinam;
Quod timeas, gravius sustinuisse diù (1).

Nous troublons la vie, par le soing de la mort
et la mort, par le soing de la vie : l'une nou
ennuye; l'aultre nous effraye. Ce n'est pa
contre la mort que nous nous preparons, c'e
chose trop momentanee; un quart d'heure d
passion (*b*), sans consequence, sans nuisance
ne merite pas des preceptes particuliers :
dire vray, nous nous preparons contre l
preparations de la mort. La philosophie no

(*a*) *Ne vous en mettez pas en peine.* E. J.

(1) En vain, malheureux mortels, vous voul
connoître l'heure incertaine de votre trépas, et
chemin par lequel la mort ira jusqu'à vous.....
est moins douloureux de supporter un moment
coup qui nous écrase, que de souffrir long-tem
le supplice de la crainte. — Les deux premiers ve
sont de Properce, *l.* 2, *eleg.* 27, *v.* 1, 2. J'igno
la source des deux autres. C.

(*b*) *De souffrance, sans suite nuisible.* E. J.

ordonne d'avoir la mort tousiours devant les yeulx, de la preveoir et considerer avant le temps, et nous donne, aprez, les regles et les precautions pour prouveoir (*a*) à ce que cette prevoyance et cette pensee ne nous blece : ainsi font les medecins qui nous iectent aux maladies, afin qu'ils ayent où employer leurs drogues et leur art. Si nous n'avons sceu vivre, c'est iniustice (*b*) de nous apprendre à mourir, et difformer la fin de son tout : si nous avons sceu vivre constamment et tranquillement, nous sçaurons mourir de mesme. Ils s'en vanteront tant qu'il leur plaira, *tota philosophorum vita commentatio mortis est* (1) ; mais il m'est advis que c'est bien le bout, non pourtant le but, de la vie ; c'est sa fin, son extre-

A les iuger par l'utilité, et par la verité naïfve, les leçons de la simplicité ne cedent gueres à celles que nous presche la doctrine; au contraire. Les hommes sont divers en sentiment et en force : il les fault mener à leur bien selon eulx, et par routes diverses.

Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes (1).

Ie ne veis iamais païsan de mes voisins, entrer en cogitation de quelle contenance et asseurance, il passeroit cette heure derniere : nature luy apprend à ne songer à la mort, que quand il se meurt; et lors, il y a meilleure grace qu'Aristote, lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue prevoyance (*a*) : pourtant feut ce l'opinion de Cesar, que la moins pourpensee (*b*) mort estoit la plus heureuse et plus deschargee (*c*) : *plus dolet quàm necesse est, qui antè dolet quàm necesse est* (2). L'aigreur de cette imagination naist de nostre curiosité : nous nous empeschons tousiours ainsi, voulants devancer et regenter les prescriptions naturelles. Ce n'est

(1) Je suis le flot qui m'emporte, et j'aborde où je me trouve. Hor. epist. 1, l. 1, v. 15.

(*a*) *Préméditation*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire corrigé. N.

(*b*) *Préméditée*, édit. *in-fol.* de 1595. N.

(*c*) *Et plus déchargée de peines et de tourments.* E. J.

(2) Celui qui s'afflige d'avance, s'afflige trop. *Senec. epist.* 98.

qu'aux docteurs d'en disner plus mal, touts sains, et se renfrongner de l'image de la mort : le commun n'a besoing ny de remede, ny de consolation, qu'au heurt et au coup ; et n'en considere que autant iustement qu'il en souffre. Est ce pas ce que nous disons, que la stupidité et faulte d'apprehension du vulgaire, luy donne cette patience aux maulx presents, et cette profonde nonchalance des sinistres accidents futurs ; que leur ame, pour estre plus crasse et obtuse, est moins penetrable et agitable ? Pour Dieu ! s'il est ainsi, tenons d'oresenavant eschole de bestise : c'est l'extreme fruict que les sciences nous promettent, auquel cette cy conduict si doulcement

» la craignent, presupposent la cognoistre : » quant à moy, ie ne sçais ny quelle elle est, » ny quel il faict en l'aultre monde. A l'ad- » venture est la mort chose indifferente, à » l'adventure desirable. Il est à croire pour- » tant, si c'est une transmigration d'une place » à aultre, qu'il y a de l'amendement (*a*), » d'aller vivre avecques tant de grands per- » sonnages trespassez, et d'estre exempt d'a- » voir plus affaire à iuges iniques et corrom- » pus : si c'est un aneantissement de nostre » estre, c'est encores amendement d'entrer en » une longue et paisible nuict ; nous ne sen- » tons rien de plus doulx en la vie qu'un repos » et sommeil tranquille et profond, sans son- » ges. Les choses que ie sçais estre mauvaises, » comme d'offenser son prochain, et desobeïr » au superieur, soit Dieu, soit homme, ie » les evite soigneusement : celles des quelles » ie ne sçais si elles sont bonnes ou mauvaises, » ie ne les sçaurois craindre. Si ie m'en vois » mourir, et vous laisse en vie, les dieux seuls » voyent à qui, de vous ou de moy, il en ira » mieulx. Par quoy, pour mon regard, vous » en ordonnerez comme il vous plaira. Mais, » selon ma façon de conseiller les choses iustes » et utiles, ie dis bien que, pour vostre con- » science, vous ferez mieulx de m'eslargir, si » vous ne voyez plus avant que moy en ma

(*a*) Paroles de Socrate, traduites par Cicéron, *Tusc. quæst.* l. 1, c. 41. C.

» cause ; et, iugeant selon mes actions passees,
» et publicques et privees, selon mes inten-
» tions, et selon le proufit que tirent touts les
» iours de ma conversation tant de nos citoyens
» et ieunes et vieux, et le fruict que ie vous
» fois à touts, vous ne pouvez deuement vous
» descharger envers mon merite, qu'en ordon-
» nant que ie sois nourry, attendu ma pau-
» vreté, au Prytanee, aux despens public-
» ques, ce que souvent ie vous ay veu, à moin-
» dre raison, octroyer à d'aultres. Ne prenez
» pas à obstination ou desdaing, que, suyvant
» la coustume, ie n'aille vous suppliant et es-
» mouvant à commiseration. I'ay des amis et
» des parents, n'estant, comme dict Homere,
» engendré ny de bois, ny de pierre, non plus

» seureté par ma honte. Dadvantage, i'interesserois vostre debvoir, et vous convierois » à choses laides ; car ce n'est pas à mes prieres » de vous persuader, c'est aux raisons pures » et solides de la iustice. Vous avez iuré aux » dieux d'ainsi vous maintenir : il sembleroit » que ie vous voulsisse souspeçonner et re- » criminer de ne croire pas qu'il y en aye : et » moy mesme tesmoignerois contre moy, de » ne croire point en eulx comme ie doibs, me » desfiant de leur conduicte, et ne remettant » purement en leurs mains mon affaire. Ie m'y » fie du tout ; et tiens pour certain qu'ils se- » ront en cecy, selon qu'il sera plus propre à » vous et à moy : les gents de bien, ny vivants, » ny morts, n'ont aulcunement à se craindre » des dieux ». Voylà pas un playdoyer puerile, d'une haulteur inimaginable, veritable, franc et iuste, au delà de tout exemple ; et employé en quelle necessité ? Vrayement ce feut raison qu'il le preferast à celuy que ce grand orateur Lysias avoit mis par escript pour luy ; excellemment façonné au style iudiciaire, mais indigne d'un si noble criminel. Eust on ouï de la bouche de Socrates une voix suppliante ? cette superbe vertu eust elle calé (*a*) au plus fort de sa montre ? et sa riche et puissante nature eust elle commis à l'art sa deffense ; et, en son plus hault essay, renoncé à la verité et naïfveté, ornements de son parler, pour se-

(*a*) *Se fût-elle abaissée.* E. J.

parer du fard des figures, et feinctes d'un' oraison apprinse? Il feit tressagement, et selon luy, de ne corrompre point une teneur de vie incorruptible et une si saincte image de l'humaine forme, pour alonger d'un an sa decrepitude, et trahir l'immortelle memoire de cette fin glorieuse. Il debvoit sa vie, non pas à soy, mais à l'exemple du monde : seroit ce pas dommage publicque qu'il l'eust achevee d'un' oysifve et obscure façon ? Certes, une si nonchalante et molle consideration de sa mort meritoit que la posterité la considerast d'autant plus pour luy ; ce qu'elle feit : et il n'y a rien en la iustice si iuste, que ce que la fortune ordonna pour sa recommendation ; car les Atheniens eurent en telle abomination

tiens que c'est un discours, en reng et en naïfveté, bien plus arriere et plus bas que les opinions communes. Il represente, en une hardiesse inartificelle et securité enfantine, la pure et premiere impression et ignorance de nature : car il est croyable que nous avons naturellement crainte de la douleur ; mais non de la mort, à cause d'elle · c'est une partie de nostre estre, non moins essentielle que le vivre. A quoy faire nous en auroit nature engendré la haine et l'horreur, veu qu'elle luy tient reng de tresgrande utilité pour nourrir la succession et vicissitude de ses ouvrages? et qu'en cette republicque universelle, elle sert plus de naissance et d'augmentation, que de perte ou ruyne ?

La mort fait partie de notre être, et est très-utile à la nature.

Sic rerum summa novatur (1),

Mille animas una necata dedit (2),

la defaillance d'une vie est le passage à mille aultres vies. Nature a empreint aux bestes le soing d'elles et de leur conservation : elles vont iusques là, de craindre leur empirement, de se heurter et blecer, que nous les enchevestrions et battions, accidents subiets à leur sens et experience ; mais que nous les tuions, elles ne le peuvent craindre, ny n'ont le

(1) Ainsi la nature se renouvelle. Lucret. l. 2 v. 74.

(2) Ovid. *de Fastis*, l. 1, v. 380. Montaigne tr*uit ce* passage après l'avoir cité.

faculté d'imaginer et conclure la mort : si dict on encores qu'on les veoid, non seulement la souffrir gayement, la pluspart des chevaulx hennissent en mourant, les cygnes la chantent ; mais de plus, la rechercher à leur besoing, comme portent plusieurs exemples des elephants. Oultre ce, la façon d'argumenter de la quelle se sert icy Socrates, est elle pas admirable egualement en simplicité et en vehemence ? Vrayement il est bien plus aysé de parler comme Aristote, et vivre comme Cesar, qu'il n'est aysé de parler et vivre comme Socrates : là, loge l'extreme degré de perfection et de difficulté ; l'art n'y peult ioindre. Or, nos facultez ne sont pas ainsi dressees ; nous

ie le crois ; n'importe, il peult estre utile à quelque aultre. Tel allegue Platon et Homere, qui ne les veid oncques : et moy, ay prins des lieux assez, ailleurs qu'en leur source. Sans peine et sans suffisance, ayant mille volumes de livres autour de moy en ce lieu où i'escris, i'emprunteray presentement, s'il me plaist, d'une douzaine de tels ravaudeurs, gents que ie ne feuillette gueres, de quoy esmailler le traicté de la Physionomie : il ne fault que l'epistre liminaire (*a*) d'un Allemand pour me farcir d'allegations. Et nous allons quester par là une friande gloire, à piper le sot monde! Ces pastissages de lieux communs, de quoy tant de gents mesnagent leur estude, ne servent gueres qu'à subiects communs, et servent à nous montrer, non à nous conduire : ridicule fruict de la science, que Socrates exagite (*b*) si plaisamment contre Euthydemus. I'ay veu faire des livres de choses ny iamais estudiees, ny entendues ; l'aucteur commettant à divers de ses amis sçavants la recherche de cette cy et de cette aultre matiere à le bastir, se contentant, pour sa part, d'en avoir proiecté le desseing, et lié par son industrie ce fagot de provisions incogneues : au moins est sien l'encre et le papier. Cela, c'est, en conscience, acheter ou emprunter un livre, non pas le faire ; c'est apprendre aux hommes,

(*a*) *Préliminaire.* E. J.
(*b*) *Critique.* C.

non qu'on sçait faire un livre, mais, ce de quoy ils pouvoient estre en doubte, qu'on ne le sçait pas faire. Un president se vantoit, où i'estois, d'avoir amoncelé deux cents tant de lieux estrangiers en un sien arrest presidental : en le preschant à chascun, il me sembla effacer la gloire qu'on luy en donnoit : Pusillanime et absurde vanterie, à mon gré, pour un tel subiect et telle personne ! Ie fois le contraire ; et, parmy tant d'emprunts, ie suis bien ayse d'en pouvoir desrobber quelqu'un, le desguisant et difformant à nouveau service : au hazard que ie laisse dire que c'est par faulte d'avoir entendu son naturel usage, ie luy donne quelque particuliere addresse de ma

vrage, m'eust peu rencontrer en telle saison, au lieu de celle cy, où elle est egualement desirable à posseder, et preste à perdre? Deux de mes cognoissants, grands hommes en cette faculté, ont perdu par moitié, à mon advis, d'avoir refusé de se mettre au iour à quarante ans, pour attendre les soixante. La maturité a ses defaults, comme la verdeur, et pires; et autant est la vieillesse incommode à cette nature de besongne, qu'à toute aultre : quiconque met sa decrepitude soubs la presse, faict folie, s'il espere en espreindre (*a*) des humeurs qui ne sentent le disgracié, le resveur et l'assopy; nostre esprit se constipe et s'espessit en vieillissant. Ie dis pompeusement et opulemment l'ignorance, et dis la science maigrement et piteusement; accessoirement cette cy et accidentalement, celle là expressement et principalement : et ne traicte à poinct nommé de rien, que du rien; ny d'aulcune science, que de celle de l'inscience. I'ay choisi le temps où ma vie, que i'ay à peindre, ie l'ay toute devant moy; ce qui en reste tient plus de la mort : et de ma mort seulement, si ie la rencontrois babillarde, comme font d'aultres, donnerois ie encores volontiers advis au peuple, en deslogeant.

La laideur de Socrate peu convenable à la beauté de son âme.

Socrates a esté un exemplaire parfaict en toutes grandes qualitez. I'ay despit qu'il eust rencontré un corps et un visage si disgraciez,

(*a*) *En exprimer.* E. J.

acuant mentem : multa , quæ obtunda
cettuy cy parle d'une laideur desnatur
difformité de membres : mais nous app
laideur aussi , une mesadvenance au pr
regard , qui loge principalement au visa
nous desgouste par bien legieres causes
le teint , une tache , une rude conten
par quelque cause souvent inexplicabl
des membres pourtant bien ordonnez e
tiers. La laideur qui revestoit un' ame
belle en la Boëtie , estoit de ce predicamen
cette laideur superficielle , qui est tout
la plus imperieuse , est de moindre prei
à l'estat de l'esprit , et a peu de certitu
l'opinion des hommes. L'aultre , qui d'un
propre nom s'appelle difformité , plus
stancielle , porte plus volontiers coup ius
au dedans : non pas tout soulier de cuir

lissé, mais tout soulier bien formé, montre l'interieure forme du pied : Comme Socrates disoit de la sienne (*a*), qu'elle en accusoit iustement autant en son ame, s'il ne l'eust corrigee par institution. Mais, en le disant, ie tiens qu'il se mocquoit, suyvant son usage : et iamais ame si excellente, ne se feit elle mesme. Ie ne puis dire assez souvent combien i'estime la beauté qualité puissante et advantageuse : il l'appelloit, « une courte tyrannie » ; et Platon, « le privilege de nature ». Nous n'en avons point qui la surpasse en credit : elle tient le premier reng au commerce des hommes ; elle se presente au devant ; seduict et preoccupe nostre iugement, avecques grande auctorité et merveilleuse impression. Phryné perdoit sa cause entre les mains d'un excellent advocat, si, ouvrant sa robbe, elle n'eust corrompu ses iuges par l'esclat de sa beauté. Et ie treuve que Cyrus, Alexandre, Cesar, ces trois maistres du monde, ne l'ont pas oubliee à faire leurs

quel
it la
cor-

(*a*) Dans l'édition *in* 4°. de 1588, imprimée à Paris chez Abel l'Angelier, on lit *de sa laideur* On a mis, dans les suivantes, *de la sienne*, paroles moins distinctes, et dont le rapport ne se présente pas aisément à l'esprit. C. — La correction dont Coste se plaint ici est de Montaigne; il a rayé sur l'exemplaire corrigé de sa main *sa laideur*, et il a écrit au-dessus *la sienne :* c'est donc évidemment la vraie leçon. N.

grands affaires ; non a pas (*a*) le premier Scipion. Un mesme mot embrasse en grec (*b*) le bel et le bon : et le sainct Esprit appelle souvent bons, ceulx qu'il veult dire beaux. Ie maintiendrois volontiers le reng des biens, selon que portoit la chanson que Platon dict avoir esté triviale, prinse de quelque ancien poëte : « la Santé, la Beauté, la Richesse ». Aristote dict, Aux beaux appartenir le droict de commander : et, quand il en est de qui la beauté approche celle des images des dieux, Que la veneration leur est pareillement deue : à celuy qui luy demandoit pourquoy plus long temps et plus souvent on hantoit les beaux : « Cette demande, feit il, n'appartient

ment soubs le chapitre de beauté et de laideur : non plus que toute bonne odeur et serenité d'air n'en promet pas la santé ; ny toute espesseur et puanteur, l'infection, en temps pestilent. Ceulx qui accusent les dames de contredire leur beauté par leurs mœurs, ne rencontrent pas tousiours : car en une face qui ne sera pas trop bien composee, il peult loger quelque air de probité et de fiance ; comme, au rebours, i'ay leu parfois, entre deux beaux yeulx, des menaces d'une nature maligne et dangereuse. Il y a des physionomies favorables ; et, en une presse d'ennemis victorieux, vous choisirez incontinent parmy des hommes incogneus, l'un plustost que l'aultre, à qui vous rendre et fier vostre vie, et non proprement par la consideration de la beauté. C'ést une foible garantie que la mine ; toutesfois elle a quelque consideration : et si i'avois à les fouetter, ce seroit plus rudement les meschants qui desmentent et trahissent les promesses que nature leur avoit plantees au front ; ie punirois plus aigrement la malice, en une apparence debonnaire. Il semble qu'il y ayt aulcuns visages heureux, d'aultres malencontreux : et crois qu'il y a quelque art à distinguer les visages debonnaires, des niais ; les severes, des rudes ; les malicieux, des chagrins ; les desdaigneux, des melancholiques, et telles aultres qualitez voisines. Il y a des beautez, non fieres seulement, mais *aigres ; il y en* a d'aultres doulces, et, encores

Si l'on peut faire quelque fond sur la physionomie.

..... a suyvre nature » : que le
precepte, c'est de « Se conformer
n'ay pas corrigé, comme Socrates, I
de la raison, mes complexions nati
n'ay aulcunement troublé, par art
clination : ie me laisse aller, comi
venu ; ie ne combats rien ; mes d
tresses pieces vivent, de leur grace
et bon accord : mais le laict de ma n
esté, Dieu merci ! mediocrement sai
peré. Diray ie cecy en passant ? que
tenir en plus de prix qu'elle ne vault
seule quasi en usage entre nous,
image de preud'hommie scholastiqu
des preceptes, contraincte soubs l'es
et la crainte. Ie l'aime telle que les lo
ligions non facent, mais parfacent e
risent ; qui se sente de quoy se ...

struction à toute police, et bien plus dommageable qu'ingenieuse et subtile, qui persuade aux peuples la religieuse creance suffire seule, et sans les mœurs, à contenter la divine iustice! l'usage nous faict veoir une distinction enorme entre la devotion et la conscience. I'ay une apparence favorable et en forme et en interpretation;

Quid dixi, habere me? Imò habui, Chreme (1):
Heu tantùm attriti corporis ossa vides (2):

et qui faict une contraire montre à celle de Socrates.

ir naïf Montai- lui a été 1 grand ge; ce l prouve par deux mj les mora- s.

Il m'est souvent advenu que, sur le simple credit de ma presence et de mon air, des personnes qui n'avoient aulcune cognoissance de moy, s'y sont grandement fiees, soit pour leurs propres affaires, soit pour les miennes; et en ay tiré, ez païs estrangiers, des faveurs singulieres et rares. Mais ces deux experiences valent, à l'adventure, que ie les recite particulierement: Un quidam delibera de surprendre ma maison et moy: son art feut d'arriver seul à ma porte, et d'en presser un peu instamment l'entree. Ie le cognoissois de nom; et avois occasion de me fier de luy,

---

(1) Qu'ai-je dit, *j'ai?* je devois dire, *j'avois.* TERENT. *Heaut.* act. 1, sc. 1, v. 42.

(2) Hélas! vous ne voyez plus en moi que le squelette d'un corps usé. — Je ne sais d'où Montaigne a tiré le second vers. C.

comme de mon voisin et aulcunement mon allié : ie luy feis ouvrir, comme ie fois à chascun. Le voicy tout effroyé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entreteint de cette fable : « Qu'il venoit d'estre rencontré, à une demie lieue de là, par un sien ennemy, lequel ie cognoissois aussi, et avois ouï parler de leur querelle ; que cet ennemy luy avoit merveilleusement chaussé les esperons ; et qu'ayant esté surprins en desarroy, et plus foible en nombre, il s'estoit iecté à ma porte à sauveté ; qu'il estoit en grand' peine de ses gents, lesquels il disoit tenir pour morts ou prins ». I'essayai tout naïfvement de le conforter, asseurer et refreschir. Tantost aprez, voylà quatre ou cinq de ses soldats

Aussi, à la verité, ie suis peu desfiant et souspeçonneux de ma nature ; ie penche volontiers vers l'excuse et l'interpretation plus doulce ; ie prends les hommes selon le commun ordre ; et ne crois pas ces inclinations perverses et desnaturees, si ie n'y suis forcé par grand tesmoignage, non plus que les monstres et miracles : et suis homme, en oultre, qui me commets volontiers à la fortune, et me laisse aller à corps perdu entre ses bras ; de quoy, iusques à cette heure, i'ay eu plus d'occasion de me louer que de me plaindre, et l'ay trouvee et plus advisee, et plus amie de mes affaires, que ie ne suis. Il y a quelques actions en ma vie, desquelles on peult iustement nommer la conduicte difficile, ou, qui vouldra, prudente : de celles là mesmes, posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous, et pretendons plus de nostre conduicte, qu'il ne nous appartient ; pourtant se fourvoyent si souvent nos desseings : il est envieux de l'estendue que nous attribuons aux droicts de l'humaine prudence, au preiudice des siens, et nous les raccourcit d'autant plus que nous les amplifions. Ceulx cy se teinrent à cheval, dans ma court ; le chef avecques moy en ma salle, qui n'avoit voulu qu'on establast son cheval, disant avoir à se retirer incontinent *qu'il auroit* eu nouvelles de ses hommes. Il se

lement les yeulx sur luy, pour veo
signe il leur donneroit, bien estonne
veoir sortir, et abandonner son advan

Une aultre fois, me fiant à ie ne sçais
trefve qui venoit d'estre publiee en n
mees, ie m'acheminay à un voyage, pa
estrangement chatouilleux. Ie ne feus p
tost esventé, que voylà trois ou quatr
valcades de divers lieux pour m'attra
l'une me ioignit à la troisiesme iournee,
ie feus chargé par quinze ou vingt gen
hommes masquez, suivis d'une ondee d
goulets (*a*). Me voylà prins et rendu, re
lans l'espez d'une forest voisine, desmon
evalizé, mes cofres fouillez, ma boite prin
hevaulx et esquipages desparti (*b*) à nouvea
aistres. Nous feusmes long temps à contest
ins ce hallier, sur le faict de ma rançor
'ils me tailloient si haulte, qu'il pare
it bien que ie ne l

vie. De vray, il y avoit plusieurs circonstances qui me menaceoient du dangier où i'en estois.

Tunc animis opus, Æneа, tunc pectore firmo (1).

Ie me mainteins tousiours, sur le tiltre de ma trefve, à leur quitter seulement le gaing qu'ils avoient faict de ma despouille, qui n'estoit pas à mespriser, sans promesse d'aultre rançon. Aprez deux ou trois heures que nous eusmes esté là, et qu'ils m'eurent faict monter sur un cheval qui n'avoit garde de leur eschapper, et commis ma conduicte particuliere à quinze ou vingt arquebuziers, et dispersé mes gents à d'aultres, ayant ordonné qu'on nous menast prisonniers diverses routes, et moy desià acheminé à deux ou trois arquebuzades de là,

Iam prece Pollucis iam Castoris implorata (2):

voicy une soubdaine et tresinopinee mutation qui leur print. Ie veis revenir à moy le chef, avecques paroles plus doulces : se mettant en peine de rechercher en la trouppe mes hardes escartees, et me les faisant rendre, selon qu'il s'en pouvoit recouvrer, iusques à ma boite. Le meilleur present qu'ils me feirent, ce feut enfin ma liberté : le reste ne me touchoit

(1) C'est alors qu'il fallut montrer une âme intrépide. VIRG. *Énéide*, l. 6, v. 261.

(2) Après avoir imploré le secours de Castor et *de Pollux*. CATULL. carm. 66, v. 65.

gueres en ce temps là. La vraye cause d'un changement si nouveau, et de ce r'advisement sans aulcune impulsion apparente, et d'un repentir si miraculeux, en tel temps, en une entreprinse pourpensee et deliberee, et devenue iuste par l'usage (car d'arrivee ie leur confessay ouvertement le party duquel i'estois, et le chemin que ie tenois), certes, ie ne sçais pas bien encores quelle elle est. Le plus apparent qui se demasqua, et me feit cognoistre son nom, me redict lors plusieurs fois, que ie debvois cette delivrance à mon visage, liberté et fermeté de mes paroles, qui me rendoient indigne d'une telle mesadventure, et me demanda asseurance d'une pareille. Il est possible que la bonté divine se

oultrageuse et malicieuse, ie n'ay veu personne qui l'en ayt iugee; ny qui se soit picqué de ma liberté, s'il l'a receue de ma bouche : les paroles redictes ont, comme aultre son, aultre sens. Aussi ne hais ie personne; et suis si lasche à offenser, que, pour le service de la raison mesme, ie ne le puis faire; et, lorsque l'occasion m'a convié aux condamnations criminelles, i'ay plustost manqué à la iustice : *ut magis peccari nolim, quàm satis animi ad vindicanda paccata habeam* (1). On reprochoit, dict on, à Aristote, d'avoir esté trop misericordieux envers un meschant homme : « I'ay esté, de vray, dict-il, misericordieux envers l'homme, non envers la meschanceté ». Les iugements ordinaires s'exaspérent à la punition, par l'horreur du mesfaict: cela mesme refroidit le mien; l'horreur du premier meurtre m'en faict craindre un second; et la (*a*) haine de la premiere cruauté m'en fait abhorrer toute imitation. A moy, qui ne suis qu'escuyer de trefles, peult toucher ce qu'on disoit de Charillus, roy de Sparte : « Il ne sçauroit estre bon, puis qu'il n'est pas mauvais aux meschants » : ou bien ainsi, car Plutarque le presente en ces deux sortes, comme mille aultres choses, diverse-

(1) Je voudrois qu'on n'eût pas commis de fautes mais je n'ai pas le courage de punir celles qui sou commises. Trt. Liv. l. 29, c. 21.

(*a*) *La laideur*, édit. 1595. N.

ment et contrairement : « Il fault bien qu'il soit bon, puis qu'il l'est aux meschants mesmes ». De mesme qu'aux actions legitimes, ie me fasche de m'y employer quand c'est envers ceulx qui s'en desplaisent ; aussi, à dire verité, aux illegitimes, ie ne fois pas assez de conscience de m'y employer, quand c'est envers ceulx qui y consentent.

CHAPITRE XIII.

De l'experience.

Il n'est desir plus naturel, que le desir de cognoissance. Nous essayons touts les moyens

moins ; la consequence que nous voulons tirer de la (*a*) ressemblance des evenements est mal seure, d'autant qu'ils sont tousiours dissemblable. Il n'est aulcune qualité si universelle, en cette image des choses, que la diversité et varieté. Et les Grecs, et les Latins, et nous, pour le plus exprez exemple de similitude, nous servons de celuy des œufs : toutesfois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui recognoissoit des marques de difference entre les œufs, si qu'il n'en prenoit iamais l'un pour l'aultre ; et y ayant plusieurs poules, sçavoit iuger de laquelle estoit l'œuf (*b*). La dissimilitude s'ingere d'elle mesme en nos ouvrages : nul art ne peult arriver à la similitude ; ny Perrozet, ny aultre, ne peult si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses chartes, qu'aulcuns ioueurs ne les distinguent, à les veoir seulement couler par les mains d'un aultre. La ressemblance ne faict pas tant, un ; comme la difference faict, aultre. Nature s'est obligee

(*a*) *De la conférence*, édit. de 1595. Le mot *conférence* est rayé par Montaigne, dans l'exemplaire qu'il a corrigé, et il a écrit au-dessus *ressemblance*. N.

(*b*) Cicéron, d'où Montaigne doit avoir tiré cet exemple, dit qu'il s'est trouvé à Délos plusieurs personnes qui, nourrissant un grand nombre de poules pour le profit, avoient accoutumé de dire, en voyant un œuf, laquelle de ces poules l'avoit *ponda*. *Acad. quæst.* l. 4, c. 18. C.

à ne rien faire aultre, qui ne feust dissemblable. Pourtant, l'opinion de celuy là ne me plaist gueres, qui pensoit, par la multitude des loix, brider l'auctorité des iuges, en leur taillant leurs morceaux; il ne sentoit point qu'il y a autant de liberté et d'estendue à l'interpretation des loix, qu'à leur façon : et ceulx là se mocquent, qui pensent appetisser nos debats et les arrester, en nous r'appellant à l'expresse parole de la Bible; d'autant que nostre esprit ne treuve pas le champ moins spacieux à contrerooller le sens d'aultruy qu'à representer le sien, et, comme s'il y avoit moins d'animosité et d'aspreté, à gloser qu'à inventer. Nous voyons combien il se trompoit (*a*); car nous avons en France plus de loix que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en fauldroit à regler touts les mondes d'Epicurus : *ut olim flagitiis, sic*

sité des actions humaines ; la multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples : adioustez y en cent fois autant ; il n'adviendra pas pourtant que, des evenements à venir, il s'en treuve aulcun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'evenements choisis et enregistrez, en rencontre un auquel il se puisse ioindre et apparier si exactement, qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requiere diverse consideration de iugement. Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avecques les loix fixes et immobiles : les plus desirables, ce sont les plus rares, plus simples, et generales ; et encores crois ie qu'il vauldroit mieulx n'en avoir point du tout, que de les avoir en tel nombre que nous avons.

que nne re, s es. Nature les donne tousiours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons : tesmoing la peincture de l'aage doré des poëtes, et l'estat où nous voyons vivre les nations qui n'en ont point d'aultres : en voylà, qui, pour touts iuges, employent en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montaignes ; et ces aultres eslisent, le iour du marché, quelqu'un d'entr'eulx, qui, sur le champ, decide touts leurs procez. Quel dangier y auroit il que les plus sages vuidassent ainsi les nostres, selon les occurrences, et à l'œil, sans obligation d'exemple et de conse*quence ? A chas*que pied, son soulier. Le roy

Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, prouveut sagement qu'on n'y menast aulcuns escholiers de la iurisprudence, de crainte que les procez ne peuplassent en ce nouveau monde, commme estant science, de sa nature, generatrice d'altercation et division : iugeant avecques Platon, que « C'est une mauvaise provision de païs, que iurisconsultes et medecins ».

Pourquoy est ce que nostre langage commun, si aysé à tout aultre usage, devient obscur et non intelligible en contract et testament; et que celuy qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die et escrive, ne treuve en cela aulcune maniere de se declarer qui ne

essayants de renger à certain nombre une masse d'argent vif; plus ils le pressent et pestrissent, et s'estudient à le contraindre à leur loy, plus ils irritent la liberté de ce genereux metal; il fuyt à leur art, et se va menuisant et esparpillant, au delà de tout compte : c'est de mesme; car en subdivisant ces subtilitez, on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes; on nous met en train d'estendre et diversifier les difficultez; on les alonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelle; comme la terre se rend fertile, plus elle est esmiee et profondement remuee : *Difficultatem facit doctrina* (1). Nous doubtions sur Ulpian, et redoubtons encores sur Bartolus et Baldus. Il falloit effacer la trace de cette diversité innumerable d'opinions; non point s'en parer, et en entester la posterité. Ie ne sçais qu'en dire; mais il se sent, par experience, que tant d'interpretations dissipent la verité et la rompent. Aristote a escript pour estre entendu : s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habile; et un tiers, que celuy qui traicte sa propre imagination. Nous ouvrons la matiere, et l'espan-

(1) C'est la doctrine qui produit les difficultés. Quintil. *Inst. orat.* l. 10, c. 3. — Montaigne cite bien les propres paroles de Quintilien, mais dans un sens tout différent de celui qu'elles ont dans *cet auteur*. C.

dons en la destrempant ; d'un subiect nous en faisons mille, et retumbons, en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Epicurus. Iamais deux hommes ne iugerent pareillement de mesme chose : et est impossible de veoir deux opinions semblables exactement, non seulement en divers hommes, mais en mesme homme à diverses heures. Ordinairement ie treuve à doubter en ce que le commentaire n'a daigné toucher ; ie brunche plus volontiers en païs plat : comme certains chevaulx que ie cognois, qui choppent plus souvent en chemin uny.

Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puisqu'il ne se veoid

[redacted]

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations, qu'à interpreter les choses ; et plus de livres sur les livres, que sur aultre subiect : nous ne faisons que nous entregloser. Tout formille de commentaires : d'aucteurs, il en est grand' cherté. Le principal et plus fameux sçavoir de nos siecles, est ce pas sçavoir entendre les sçavants ? est ce pas la fin commune et derniere de touts estudes ? Nos opinions s'entent les unes sur les aultres ; la premiere sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce : nous eschellons ainsi de degré en degré ; et advient de là que le plus hault monté a souvent plus d'honneur que de mérite, car il n'est monté que d'un grain (*a*) sur les espaules du penultime.

Combien souvent, et sottement à l'adventure, ay ie estendu mon livre à parler de soy ? sottement, quand ce ne seroit que pour cette raison, qu'il me debvoit soubvenir de ce que ie dis des aultres qui en font de mesme, « Que ces œillades si frequentes à leur ouvrage, tesmoignent que le cœur leur frissonne de son

---

qui fut ensuite sa femme. C. — Les deux derniers vers ne riment pas ; ce qui me fait croire qu'on prononçoit, au moins dans le pays de l'auteur, *divesse* pour *diverse*. E. J.

(*a*) Je crois qu'il faut lire d'un *gradin*, ou d'un *cran ;* car, bien qu'on ait dit *grain* pour *cran* ou pour *gradin*, *cran* peut cependant aussi n'avoir *ici* que la signification de *granum*, grain de blé *E. J.*

amour ; et les rudoyements mesmes desdaigneux de quoy ils le battent, que ce ne sont que mignardises et affeteries d'une faveur maternelle » ; suyvant Aristote, à qui et se priser et se mespriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse, « Que ie doibs avoir en cela plus de liberté que les aultres, d'autant qu'à poinct nommé i'escris de moy et de mes escripts, comme de mes aultres actions ; Que mon theme se renverse en soy » : ie ne sçais si chascun la prendra.

I'ay vu en Allemaigne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doubte de ses opinions, et plus, qu'il n'en esmeut sur les Escriptures sainctes. Nostre contestation est verbal : Ie demande que c'est que Nature, Volupté, Cercle, et Substitution ; la question est de paroles ; et se paye de mesme. Une pierre, c'est un corps : mais

Raisonnable. Pour satisfaire à un doubte, ils m'en donnent trois; c'est la teste de Hydra(*a*). Socrates demandoit à Menon (*b*), « Que c'estoit que vertu ». « Il y a, dict Menon, vertu d'homme et de femme, de magistrats et d'homme privé, d'enfant et de vieillard ». « Voicy qui va bien, s'escria Socrates : Nous estions en cherche d'une vertu; tu nous en apportes un exaim ». Nous communiquons une question; on nous en redonne une ruchee. Comme nul evenement et nulle forme ressemble entierement à une aultre; aussi ne differe l'une de l'aultre entierement : ingenieux meslange de nature. Si nos faces n'estoient semblables, on ne sçauroit discerner l'homme de la beste; si elles n'estoient dissemblables, on ne sçauroit discerner l'homme de l'homme : toutes choses se tiennent par quelque similitude; tout exemple cloche; et la relation qui se tire de l'experience est tousiours defaillante et imparfaicte. On ioinct toutesfois les comparaisons par quelque bout : ainsi servent les loix, et s'assortissent ainsin à chas-

(*a*) *C'est la tête de l'hydre.* E. J.

(*b*) Dans toutes mes éditions de Montaigne, il y a *Memnon*, au lieu de *Menon*, personnage d'un dialogue de Platon, intitulé *Menon*, où se trouve précisément ce que Montaigne fait dire ici à Menon et à Socrate. C. — Cette faute se trouve aussi dans l'exemplaire corrigé de la propre main de Montaigne : mais ce n'est pas la seule qu'il ait laissée *subsister* dans cet exemplaire. N.

eun de nos affaires par quelque interpretation destournee, contraincte et biaise.

Puisque les loix ethiques (*a*) qui regardent le debvoir particulier de chascun en soy, sont si difficiles à dresser, comme nous voyons qu'elles sont; ce n'est pas merveille si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont dadvantage. Considerez la forme de cette iustice qui nous regit; c'est un vray tesmoignage de l'humaine imbecillité : Tant il y a de contradiction et d'erreur! Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la iustice, et y en trouvons tant, que ie ne sçais si l'entredeux s'y treuve si souvent, ce sont parties maladifves, et membres iniustes du corps mesme et essence de la iustice. Des païsans viennent de

[redacted]

ocents nus tels, en léra- es for- de la e.

nous descouvert d'innocents avoir esté punis, ie dis sans la coulpe (*a*) des iuges; et combien en y a il eu que nous n'avons pas descouverts? Cecy est advenu de mon temps : Certains sont condamnez à la mort pour un homicide; l'arrest, sinon prononcé, au moins conclu et arresté. Sur ce poinct, les iuges sont advertis, par les officiers d'une cour subalterne voisine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels advouent disertement cet homicide, et apportent à tout ce faict une lumiere indubitable. On delibere si pourtant on doibt interrompre et differer l'execution de l'arrest donné contre les premiers : on considere la nouvelleté de l'exemple, et sa consequence pour accrocher les iugements; que la condamnation est iuridiquement passee; les iuges privez de repentance. Somme, ces pauvres diables sont consacrés (*b*) aux formules de la iustice. Philippus (*c*), ou quel-

---

(*a*) *Sans la faute.* E. J.

(*b*) *Sont immolés aux formes.* E. J.

(*c*) C'est bien exactement Philippe, roi de Macédoine. *Voyez* les *Apophthegmes* de Plutarque. Mais Montaigne a un peu changé les circonstances; car, dans Plutarque, celui que Philippe avoit condamné, ayant aperçu que, tandis qu'il plaidoit sa cause, ce prince sommeilloit, il en appela aussitôt: et *à qui?* dit Philippe avec indignation. — *A toi-même, sire, quand tu seras bien éveillé.* Reproche piquant, qui fit que Philippe, venant à *réfléchir* plus exactement sur sa sentence, en re-

que aultre, prouveut à un pareil inconvenient, en cette maniere : Il avoit condamné en grosses amendes un homme envers un aultre, par un iugement resolu. La verité se descouvrant quelque temps aprez, il se trouva qu'il avoit iniquement iugé. D'un costé estoit la raison de la cause ; de l'aultre costé la raison des formes iudiciaires : il satisfeit aulcunement à toutes les deux, laissant en son estat la sentence, et recompensant, de sa bourse, l'interest du condamné. Mais il avoit affaire à un accident reparable : les miens feurent pendus irreparablement. Combien ay ie veu de condamnations, plus criminelles que le crime ! Tout cecy me faict souvenir de ces anciennes opinions : « Qu'il est force de faire

non parce qu'elles sont iustes, mais parce qu'elles sont loix : c'est le fondement mystique de leur auctorité, elles n'en ont point d'aultre ; qui (*a*) bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots ; plus souvent par des gents qui, en haine d'egualité, ont faulte d'equité ; mais tousiours par des hommes, aucteurs vains et irresolus. Il n'est rien si lourdement et largement faultier, que les loix ; ny si ordinairement. Quiconque leur obeït parce qu'elles sont iustes, ne leur obeït pas iustement par où il doibt. Les nostres françoises prestent aulcunement (*b*) la main, par leur desreglement et deformité, au desordre et corruption qui se veoid en leur dispensation et execution : le commandement est si trouble et inconstant, qu'il excuse aulcunement et la desobeïssance et le vice de l'interpretation, de l'administration et de l'observation. Quel que soit doncques le fruict que nous pouvons avoir de l'experience, à peine servira beaucoup à nostre institution celle que nous tirons des exemples estrangiers, si nous faisons si mal nostre proufit de celle que nous avons de nous mesmes, qui nous est plus familiere, et, certes, suffisante à nous instruire de ce qu'il nous fault. Ie m'estudie plus qu'aultre subiect : c'est ma metaphysique, c'est ma physique.

(*a*) *Lequel.* E. J.

(*b*) *Quelque peu, en quelque sorte.* E. J.

Quâ Deus hanc mundi temperet arte domum;
Quâ venit exoriens, quâ deficit, unde coactis
Cornibus in plenum menstrua luna redit;
Unde salo superant venti, quid flamine captet
Eurus, et in nubes unde perennis aqua;
Sit ventura dies mundi quæ subruat arces,
Quærite quos agitat mundi labor (1):

en cette université, ie me laisse ignoramment et negligemment manier à la loy generale du monde : ie la sçauray assez, quand ie la sentiray ; ma science ne luy sauroit faire changer de route : elle ne se diversifiera pas pour moy ; c'est folie de l'esperer, et plus grand' folie de s'en mettre en peine, puis qu'elle est necessairement semblable, publicque et commune.

avecques grand' raison, nous renvoyent aux regles de nature; mais elle n'ont que faire de si sublime cognoissance : ils les falsifient, et nous présentent son visage peinct, trop haut en couleur et trop sophistiqué, d'où naissent tant de divers pourtraicts d'un subiect si uniforme. Comme elle nous a fourny de pieds, à marcher; aussi a elle de prudence, à nous guider en la vie : prudence non tant ingenieuse, robuste et pompeuse, comme celle de leur invention; mais, à l'advenant, facile, quiete et salutaire, et qui faict tresbien ce que l'aultre dict, en celuy qui a l'heur de sçavoir l'employer naïfvement et ordonneement, c'est à dire naturellement. Le plus simplement se commettre à nature, c'est s'y commettre le plus sagement. Oh! que c'est un doulx et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte! i'aimerois mieulx m'entendre bien en moy, qu'en Ciceron (*a*). De l'experience que i'ay de moy, ie treuve assez de quoy me faire sage, si i'estois bon escholier : qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passee, et iusques où cette fiebvre l'emporta, veoid la laideur de cette passion, mieulx que dans Aristote, et en conceoit une haine plus iuste : qui se souvient des maulx qu'il a encourus, de ceulx qui

(*a*) L'édition de 1588 porte *qu'en Platon*, dont Montaigne a effacé le nom pour y substituer celui *de Cicéron*, qu'il estimoit moins. N.

l'ont menacé, des legieres occasions qui l'ont remué d'un estat à aultre, se prepare par là aux mutations futures, et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cesar n'a point plus d'exemple que la nostre pour nous; et emperiere, et populaire, c'est tousiours une vie que touts accidents humains regardent. Escoutons y seulement; nous nous disons tout ce de quoy nous avons principalement besoing: qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mescompté de son propre iugement, est-il pas un sot de n'en entrer pour iamais en desfiance? Quand ie me treuve convaincu, par la raison d'aultruy, d'une opinion faulse, ie n'apprends pas tant ce qu'il m'a dict de

rer, ie secoue les aureilles ; la premier oppo-
sition qu'on faict à son tesmoignage, me met
en suspens, et n'oserois me fier d'elle en
chose de poids, ny la garantir sur le faict
d'aultruy : et n'estoit que ce que ie fois par
faulte de memoire, les aultres le font encores
plus souvent par faulte de foy, ie prendrois
tousiours, en chose de faict, la verité, de la
bouche d'un aultre, plustost que de la mienne.
Si chascun espioit de prez les effects et circon-
stances des passions qui le regentent, comme
i'ay faict de celle à qui i'estois tumbé en par-
tage, il les verroit venir, et rallentiroit un
peu leur impetuosité et leur course : elles ne
nous saultent pas tousiours au collet d'un
prinsault (*a*) ; il y a de la menace et des degrez :

Fluctus uti primo cœpit cùm albescere vento,
Paulatim sese tollit mare, et altiùs undas
Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo (1).

Le iugement tient chez moy un siege magis-
tral, au moins il s'en efforce soigneusement
il laisse mes appetits aller leur train, et l
haine, et l'amitié, voire et celle que ie n
porte à moy mesme, sans s'en alterer et co
rompre : s'il ne peult reformer les ault
parties selon soy, au moins ne se laisse il

(*a*) *D'un premier saut.* E. J.

(1) Ainsi l'on voit, au premier souffle des
la mer blanchir, s'enfler peu à peu, soulev
ondes, et bientôt, du fond des abimes, po
jusqu'aux nues. VIRG. *Énéid.* l. 7, v

difformer à elles ; il faict son ieu à part. L'advertissement à chascun « De se cognoistre (*a*) », doibt estre d'un important effect, puisque ce Dieu de science et de lumiere (*b*) le feit planter au front de son temple, comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous conseiller : Platon dict aussi que prudence n'est aultre chose que l'execution de cette ordonnance ; et Socrates le verifie par le menu, en Xenophon. Les difficultez et l'obscurité ne s'apperceoivent en chascune science, que par ceulx qui y ont entree ; car encores fault il quelque degré d'intelligence, à pouvoir remarquer qu'on ignore ; et fault poulser à une porte, pour scavoir qu'elle nous est close : d'où naist cette

rer, ie secoue les aureilles ; la premier opposition qu'on faict à son tesmoignage, me met en suspens, et n'oserois me fier d'elle en chose de poids, ny la garantir sur le faict d'aultruy : et n'estoit que ce que ie fois par faulte de memoire, les aultres le font encores plus souvent par faulte de foy, ie prendrois tousiours, en chose de faict, la verité, de la bouche d'un aultre, plustost que de la mienne. Si chascun espioït de prez les effects et circonstances des passions qui le regentent, comme i'ay faict de celle à qui i'estois tumbé en partage, il les verroit venir, et rallentiroit un peu leur impetuosité et leur course : elles ne nous saultent pas tousiours au collet d'un prinsault (*a*) ; il y a de la menace et des degrez :

> Fluctus uti primo cœpit cùm albescere vento,
> Paulatim sese tollit mare, et altiùs undas
> Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo (1).

Le iugement tient chez moy un siege magistral, au moins il s'en efforce soigneusement ; il laisse mes appetits aller leur train, et la haine, et l'amitié, voire et celle que ie me porte à moy mesme, sans s'en alterer et corrompre : s'il ne peult reformer les aultres parties selon soy, au moins ne se laisse il pas

(*a*) *D'un premier saut.* E. J.

(1) Ainsi l'on voit, au premier souffle des vents, la mer blanchir, s'enfler peu à peu, soulever ses ondes, et bientôt, du fond des abimes, porter ses vagues jusqu'aux nues. VIRG. *Énéid.* l. 7, v. 528.

...ple, comme com
...ce qu'il avoit à nous conseiller :
...t aussi que prudence n'est aultre ch
...xecution de cette ordonnance ; et S
...verifie par le menu, en Xenopho
...fficultez et l'obscurité ne s'apperceoiv
...ascune science, que par ceulx qui
...tree ; car encores fault il quelque
...ntelligence, à pouvoir remarquer
...iore ; et fault poulser à une porte,
...voir qu'elle nous est close : d'où naist
...tonique subtilité, que « Ny ceulx qui
...t n'ont à s'enquerir, d'autant qu'ils
...t ; Ny ceulx qui ne sçavent, d'autant
...r s'enquerir il fault sçavoir de quoy
...uiert ». Ainsin en cette cy « De se
...itre soy mesme », ce que chascun
...si resolu et satisfaict, ce que chas
...se estre suffisamment entendu, sign
...hascun n'y entend rien du tout : com
...es apprend à E...

de me faire sentir combien il me reste à apprendre. A ma foiblesse si souvent recogneue ie doibs l'Inclination que i'ay à la modestie, à l'obeïssance des creances qui me sont prescrites, à une constante froideur et moderation d'opinions, et la haine de cette arrogance importune et querelleuse se croyant et fiant toute à soy, ennemie capitale de discipline et de verité. Oyez les regenter; les premieres sottises qu'ils mettent en avant, C'est (*a*) au style qu'on establit les religions et les loix. *Nihil est turpius, quàm cognitioni et perceptioni assertionem approbationemque præcurrere* (1). Aristarchus disoit qu'anciennement, à peine se trouva il sept sages au monde; et, que, de son temps, à peine se trouvoit il sept ignorants, aurions nous pas plus de raison, que luy, de le dire en nostre temps? L'affirmation et l'opiniastreté sont signes exprez de bestise: Cettuy cy aura donné du nez à terre cent fois pour un iour; le voylà sur ses ergots aussi resolu et entier que devant: vous diriez qu'on luy a infus, depuis, quelque nouvelle ame et vigueur d'entendement, et qu'il luy advient comme à cet ancien fils

(*a*) *C'est qu'on établit les religions et les lois par le style.* E. J.

(1) Rien n'est plus honteux que de faire marcher l'assertion et la décision, avant la perception et la connoissance. Cic. *Acad. quæst.* l. 1, c. 13.

pense il pas reprend
ouvel esprit, pour reprendre une nou
spute? C'est par mon experience, que
ise l'humaine ignorance; qui est, à moi
s, le plus seur party de l'eschole du mo
eulx qui ne la veulent conclure en eulx,
i si vain exemple que le mien, ou qu
ur, qu'ils la recognoissent par Socrates
aistre des maistres : car le philosophe A
thenes, à ses disciples, « Allons, disoit
us et moy ouïr Socrates : là ie seray disci
cques vous » : et, soubstenant ce dogn
sa secte stoïque, « que la vertu suffisoit
dre une vie pleinement heureuse et n'ayar
oing de chose quelconque », « sinon de l
e de Socrates », adioustoit il.
ette longue attention que i'employe à m
iderer, me dresse à iuger aussi, passable
, des aultres; et est peu de choses d
ie parle plus heureusement et
nt : il m'a

mes amis, qu'ils ne font eulx mesmes ; i'en ay estonné quelqu'un par la pertinence de ma description, et l'ay adverty de soy. Pour m'estre, dez mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'aultruy, i'ay acquis une complexion studieuse en cela ; et, quand i'y pense, ie laisse eschapper autour de moy peu de choses qui y servent, contenances, humeurs, discours. I'estudie tout : ce qu'il me fault fuyr, ce qu'il me fault suyvre. Ainsin à mes amis, ie descouvre, par leurs productions, leurs inclinations internes ; non pour renger cette infinie varieté d'actions, si diverses et si decoupees, à certains genres et chapitres, et distribuer distinctement mes partages et divisions, en classes et regions cogneues ;

Sed neque quàm multæ species, et nomina quæ sint,
Est numerus (1).

Les sçavants parlent, et denotent leurs fantasies, plus specifiquement et par le menu : moy, qui n'y veois qu'autant que l'usage m'en informe, sans regle, presente generalement les miennes, et à taston ; comme en cecy, ie prononce ma sentence par articles descousus ; ainsi que de chose qui ne se peult

(1) Car on n'en sauroit dire tous les noms, ni désigner toutes les espèces. VIRG. *Géorg.* l. 2, v. 103, où Virgile parle de toutes les espèces de raisins qu'on ne sauroit nommer ni compter. C.

[illegible] in se tota conversa

laisse aux artistes, et ne sçais s'ils
nent à bout en chose si meslee, si i
fortuite, de renger en bandes cett
diversité de visages, et arrester nosti
stance, et la mettre par ordre. Non se
ie treuve malaysé d'attacher nos act
unes aux aultres; mais, chascune à p
ie treuve malaysé de la designer prop
par quelque qualité principale : tant eli
doubles, et bigarrees, à divers lustr
qu'on remarque pour rare au roy de
doine, Perseus, « Que son esprit, ne
chant à aulcune condition (*a*), alloit
par tout genre de vie, et representan
mœurs si essorees (*b*) et vagabondes, qu'i
toit cogneu, ny de luy, ny d'aultres
homme ce feut », me semble à peu pre

(1) Il n'y a que la sagesse

venir à tout le monde; et, par dessus touts, i'ay veu quelque aultre, de sa taille, à qui cette conclusion s'appliqueroit plus proprement encores, ce crois ie : Nulle assiette moyenne; s'emportant tousiours de l'un à l'aultre extreme par occasions indivinables; nulle espece de train, sans traverse et contrarieté merveilleuse; nulle faculté simple : si que le plus vraysemblablement qu'on en pourra feindre un iour, ce sera Qu'il affectoit et estudioit de se rendre cogneu par estre mecognoissable. Il faict besoing des aureilles bien fortes, pour s'ouïr franchement iuger : et, parce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure, ceulx qui se hasardent de l'entreprendre envers nous, nous montrent un singulier effect d'amitié; car c'est aimer sainement, d'entreprendre de blecer et offenser pour proufiter. Ie treuve rude, de iuger celuy là en qui les mauvaises qualitez surpassent les bonnes : Platon ordonne trois parties à qui veult examiner l'ame d'un aultre, Science, Bienvueillance, Hardiesse.

ontaigne oit été à parler ement à maître, à dire ses ités, et à rendre noissa- à lui- me.

Quelquefois on me demandoit à quoy i'eusse pensé estre bon, qui se feust advisé de se servir de moy pendant que i'en avois l'aage,

Dum melior vires sanguis dabat, æmula necdum
Temporibus geminis canebat sparsa senectus (1) :

(1) Lorsqu'un sang plus vif bouilloit dans mes veines, et que la vieillesse jalouse n'avoit pas encore blanchi ma tête. Virg. *Énéide*, l. 5, v. 415.

point, et n'en veois naisti
vraye reformation en ceulx qui les
mais les observant pas à pas, à tou
tunité, et en iugeant à l'œil, piece
simplement et naturellement; luy fais
quel il est en l'opinion commune; m'o
à ses flatteurs. Il n'y a nul de nous
valust moins que les roys, s'il esto
continuellement corrompu, comme il
de cette canaille de gents : comme
Alexandre, ce grand et roy et philosopl
s'en peut deffendre? l'eusse eu assez de
lité, de iugement et de liberté, pour ce
seroit un office sans nom, aultrement il
droit son effect et sa grace; et est un roolle
ne peult indifferemment appartenir à t
ar la verité mesme n'a pas ce privilége d'
nployee à toute heure et en toute sorte
sage, tout noble qu'il est, a ses circons
ns et limites. Il advient souvent

Quel homme seroit propre à exercer cet office auprès des princes.

drois, à ce mestier, un homme content de sa fortune,

Quod sit, esse velit; nihilque malit (1),

et nay de moyenne fortune : d'autant que, d'une part, il n'auroit point de crainte de toucher vifvement et profondement le cœur du maistre, pour ne perdre par là le cours de son advancement; et d'aultre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysee communication à toute sorte de gents. Ie le vouldrois à un homme seul; car respandre le privilege de cette liberté et privauté, à plusieurs, engendreroit une nuisible irreverence; ouy, et de celuy là ie requerrois surtout la fidelité du silence.

Combien les rois auroient besoin d'un tel homme.

Un roy n'est pas à croire, quand il se vante de sa constance à attendre le rencontre de l'ennemy, pour sa gloire; si, pour son prouffit et amendement, il ne peult souffrir la liberté des paroles d'un amy, qui n'ont aultre effort que de luy pincer l'ouïe, le reste de leur effect estant en sa main. Or, il n'est aulcune condition d'hommes qui ayt si grand besoing, que ceulx là, de vrays et libres advertissements : ils soubstiennent une vie publicque, et ont à agreer à l'opinion de tant de spectateurs, que, comme on a accoustumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se treuvent,

(1) Qui voulût être ce qu'il est, et rien de plus. MARTIAL. epigr. 47, l. 10, v. 12.

- ...voris regardent à soy, pl
maistre : et il leur va de bon (*b*) ; «
qu'à la verité, la pluspart des office
vraye amitié sont, envers le souverain
rude et perilleux essay ; de maniere
faict besoing, non seulement de bea
d'affection et de franchise, mais enco
courage.

Enfin, toute cette fricassee que ie barb
ici, n'est qu'un registre des essais de ma
qui est, pour l'interne santé, exemplair
ez, à prendre l'instruction à contrep
nais quant à la santé corporelle, personn
eult fournir d'experience plus utile que m
ui la presente pure, nullement corrom
alteree par art et par opination (*c*). L'ex
nce est proprement sur son fumier au s
t de la medecine, où la raison luy q
tte la place : Tibere disoit, que (*d*) «

conque avoit vescu vingt ans, se debvoit respondre des choses qui luy estoient nuisibles ou salutaires, et se sçavoir conduire sans medecine; et le pouvoit avoir apprins de Socrates, lequel, conseillant à ses disciples soigneusement, et comme un tresprincipal estude, l'estude de leur santé, adioustoit qu'il estoit malaysé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernast mieulx que tout medecin ce qui luy estoit bon ou mauvais. Si (*a*) faict la medecine profession d'avoir tousiours l'experience pour touche de son operation : ainsi Platon avoit raison de dire, que pour estre vray medecin, il seroit necessaire que celuy qui l'entreprendroit eust passé par toutes les maladies qu'il veult guarir, et par touts les accidents et circonstances de quoy il doibt iuger. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir panser. Vrayement ie m'en fierois à celuy là : car les aultres nous guident, comme celuy qui peint les mers, les escueils et les ports, estant assis sur sa table, et y faict promener le modele d'une navire en toute seureté; iectez le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre. Ils font

---

suo utilia vel noxia, alieni consilii indigerent». *Annal.* 6, 46. C. — C'est ce que disent aussi Suétone, *Vie de Tibère*, §. 68, et Plutarque, traité *Des Règles de la santé*. E. J.

(*a*) *Ainsi la médecine fait profession*. E. J.

...our Dieu! que la me
me face un iour quelque bon et perc
secours, veoir comme ie crieray de bon

Tandem efficaci do manus scientiæ! (1)

rts qui promettent de nous tenir le corp
nté, et l'ame en santé, nous prometten
coup : mais aussi n'en est il point qui tien
moins ce qu'elles promettent. Et, en
e temps, ceulx qui font profession de
ts, entre nous, en montrent moins les
s que touts aultres hommes : on peult
'eulx, pour le plus, qu'ils vendent les
s medicinales ; mais qu'ils soient me-
, cela ne peult on dire. I'ai assez vescu
ettre en compte l'usage qui m'a con-
loing : pour qui en vouldra gouster ;
aict l'essay, son eschanson. En voicy
s articles, comme la souvenance me
ira : ie n'ay point de

Montaigne conservoit la même forme de vie en maladie qu'en santé.

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé : mesme lict, mesmes heures, mesmes viandes me servent, et mesme bruvage ; ie n'y adiouste du tout rien, que la moderation du plus et du moins, selon ma force et appetit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier mon estat accoustumé. Ie veois que la maladie m'en desloge d'un costé ; si ie crois les medecins, ils m'en destourneront de l'aultre : et, par fortune, et par art, me voilà hors de ma route. Ie ne crois rien plus certainement que cecy : Que ie ne sçaurois estre offensé par l'usage des choses que i'ay si long temps accoustumees. C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il luy plaist : elle peult tout en cela ; c'est le bruvage de Circé, qui diversifie notre nature comme bon luy semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein qui nous blece si apparemment : et nos bateliers et nos païsans s'en mocquent. Vous faites malade un Allemand de le coucher sur un matelas ; comme un Italien sur la plume, et un François sans rideau et sans feu. L'estomach d'un Espaignol ne dure pas à nostre forme de manger ; ny le nostre, à boire à la Souysse. Un Allemand me feit plaisir, à Auguste (1), de combattre

(a) C'est-à-dire, *à Augsbourg*, riche et puissante ville, dont le nom latin est Augusta *Vindelicorum*. E. J.

...mposez, enteste la p
ceulx qui n'y sont pas experimen
non ; mais, au demourant, estant
leur eguale, constante et univers
lueur, sans fumee, sans le vent qu
ture de nos cheminees nous apport
bien, par ailleurs, de quoy se comp
nostre. Que n'imitons nous l'architec
maine? car on dict qu'anciennemen
ne se faisoit en leurs maisons que pa
hors et au pied d'icelles ; d'où s'inspi
chaleur à tout le logis, par les tuyaux
tiquez dans l'espez du mur, les quels al
embrassant les lieux qui en debvoient
schauffez : ce que i'ay veu clairement
ié, ie ne sais où, en Seneque (*a*). Cett
i'oyant louer les commoditez et beaut
ville, qui le merite certes, commen
e plaindre de quoy i'avois à m'en e
er : et des premiers incon...
...llegua ce f...

m'apporteroient les cheminees ailleurs. Il avoit ouï faire cette plaincte à quelqu'un, et nous l'attachoit, estant privé, par l'usage, de l'appercevoir chez luy. Toute chaleur qui vient du feu m'affoiblit et m'appesantit; si disoit Evenus, que le meilleur condiment (*a*) de la vie estoit le feu: ie prends plustost toute aultre façon d'eschapper au froid.

Il fuyoit la chaleur qui vient directement du feu.

Nous craignons les vins au bas; en Portugal, cette fumee est en delices, et est le bruvage des princes. En somme, chasque nation a plusieurs coustumes et usances qui sont non seulement incogneues, mais farouches et miraculeuses, à quelque aultre nation. Que ferons nous à ce peuple qui ne faict recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croid les hommes s'ils ne sont en livre, ny la verité, si elle n'est d'aage competent? nous mettons en dignité nos bestises, quand nous les mettons en moule: il y a bien pour luy aultre poids, de dire: « ie l'ay leu »: que si vous dites: « ie l'ay ouï dire ». Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche, que la main, des hommes; et qui sçais qu'on escript autant indiscretement qu'on parle; et qui estime ce siecle, comme un aultre passé, i'allegue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle et que Macrobe; et ce que i'ay veu, que ce qu'ils ont escript: et, comme ils tiennent, de la vertu, qu'elle n'est pas plus grande,

Coutumes établies dans un pays, directement opposées à celles de quelque autre pays.

(*a*) *Assaisonnement, ragoût.* E. J.

pareille, à cette heure, à
temps d'Homere et de Platon. Mais
pas Que nous cherchons plus l'hon
l'allegation, que la verité du discours :
si c'estoit plus, d'emprunter de la b
de Vascosan ou de Plantin nos preuv
de ce qui se veoid en nostre village ; ou
certes, Que nous n'avons pas l'esprit d
cher et faire valoir ce qui se passe c
nous, et le iuger assez vifvement, pc
tirer en exemple : car si nous disons que l
orité nous manque pour donner foy à n
esmoignage, nous le disons hors de pro
'autant qu'à mon advis, des plus ordin
ioses et plus communes et cogneues, si r
avions trouver leur iour, se peuvent for
plus grands miracles de nature, et
s merveilleux exemples, notamment s
iect des actions humaines.
)r, sur mon subiect. Iai-

boire les arides sablons de la Libye; un gentilhomme, qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges, disoit, où i'estois, qu'il estoit allé de Madrid à Lisbonne, en plein esté, sans boire. Il se porte vigoreusement pour son aage, et n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie, que cecy, d'estre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a il dict, sans boire. Il sent de l'alteration; mais il la laisse passer, et tient que c'est un appetit qui s'alanguit ayseement de soy mesme; et boit plus par caprice, que pour le besoing ou pour le plaisir. En voicy d'un aultre: Il n'y a pas long temps que ie rencontray l'un des plus sçavants hommes de France, entre ceulx de non mediocre fortune, estudiant au coing d'une salle qu'on luy avoit rembarré de tapisserie, et autour de luy, un tabut (*a*) de ses valets, plein de licence. Il me dict, et Seneque quasi autant de soy, qu'il faisoit son proufit de ce tintamarre; comme si, battu de ce bruit, il se ramenast et reserrast plus en soy pour la contemplation, et que cette tempeste de voix repercutast ses pensees au dedans: estant escholier à Padoue, il eut son estude si long temps logé à la batterie des coches et du tumulte de la place, qu'il se forma non seulement au mespris, mais à l'usage, du bruit, pour le service de ses estudes. Socrates respondit à Alcibiades s'estonnant comme il pou-

Savant homme qui aimoit à étudier au milieu d'un grand bruit.

(*a*) *Un vacarme ou tracas.* C.

– part soy, le moindr
nement de mouche l'assassine. S
sa ieunesse, ayant mordu chat
l'exemple de Sextius, de ne mange
eust prins mort, s'en passoit dans ur
ques plaisir, comme il dict; et (*a*) s
seulement pour n'estre souspeçon
prunter cette regle d'aulcunes religi
velles qui la semoyent: il print, c
quand, des preceptes d'Attalus, d
coucher plus sur des loudiers (*b*) qu
drent; et employa iusqu'à la vieilless
qui ne cedent point au corps. Ce que
de son temps luy faict compter à rude
nostre nous le faict tenir à mollesse. R
la difference du vivre de mes valets à
la mienne; les Scythes et les Indes n'c
plus esloingné de ma force et de ma fo
sçais avoir retiré de l'aulmosne, des e
pour m'en servir, qui bientost –
quité et ma cuis-

la voierie, pour son disner, que par priere, ny par menace, ie ne sceus distraire de la saveur et doulceur qu'il trouvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptez, comme les riches, et, dict on, leurs dignitez et ordres politiques. Ce sont effects de l'accoustumance : elle nous peult duire, non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages (*a*), nous fault il planter à la meilleure, qu'elle nous facilitera incontinent), mais aussi au changement et à la variation, qui est le plus noble et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'estre flexible et peu opiniastre : i'ay des inclinations plus propres et ordinaires, et plus agreables, que d'aultres ; mais, avecques bien peu d'effort, ie m'en destourne, et me coule ayseement à la façon contraire. Un ieune homme doibt troubler ses regles, pour esveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronnir ; et n'est train de vie si sot et si debile que celuy qui se conduict par ordonnance et discipline ;

Ad primum lapidem vectari cùm placet, hora
Sumitur ex libro ; si prurit frictus ocelli

(*a*) *Pythagore*, dans Stobée, serm. 29. Voici comment la maxime est rapportée par Plutarque, qui l'attribue aux pythagoriciens : « Choisi la voye qui est la meilleure, l'accoustumance te la rendra agreable et plaisante ». *De l'exil*, de la traduction d'Amyot. C.

... contraire
...neste homme, c'est la delic
obligation à certaine façon particulier
est particuliere, si elle n'est ployable
ple. Il y a de la honte de laisser à fa
impuissance, ou de n'oser, ce qu'on
faire à ses compaignons. Que telles gen
dent leur cuisine : partout ailleurs, il
decent ; mais à un homme de guerre,
vicieux et insupportable ; lequel, c
disoit Philopœmen (a), se doibt accoust
à toute diversité et inegualité de vie.

Quoyque i'aye esté dressé, autant qu'
eu, à la liberté et à l'indifference, si es
ue, par nonchalance m'estant, en vieil
nt, plus arresté sur certaines formes (r
ge est hors d'institution, et n'a desorn
quoy regarder ailleurs qu'à se mainten
coustume a desià, sans y penser, impr

) Veut-il se faire ...

si bien en moy son charactere en certaines choses, que i'appelle excez, de m'en despartir : et, sans m'essayer, ne puis ny dormir sur iour, ny faire collation entre les repas, ny desieusner, ny m'aller coucher sans grand intervalle, comme de trois bonnes heures, aprez le souper, ny faire des enfants, qu'avant le sommeil, ny les faire debout, ny porter ma sueur, ny m'abbruver d'eau pure ou de vin pur, ny me tenir nue teste long temps, ny me faire tondre aprez disner ; et me passerois autant malayseement de mes gants que de ma chemise, et de me laver à l'issue de table et à mon lever, et de ciel et rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires. Ie disnerois sans nappe : mais, à l'allemande, sans serviette blanche, tresincommodement ; ie les souille plus qu'eulx et les Italiens ne font, et m'ayde peu de cuillier et de fourchette. Ie plainds qu'on n'aye suyvi un train que i'ay veu commencer, à l'exemple des roys ; qu'on nous changeast de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat, Marius, que, vieillissant, il devint delicat en son boire, et ne le prenoit qu'en une sienne couppe particuliere : moy ie me laisse aller de mesme à certaine forme de verres, et ne bois pas volontiers en verre commun ; non plus que d'une main commune : tout metal m'y desplaist au prix d'une matiere claire et transparente : que mes yeulx y tastent aussi, *selon leur* capacité. Ie doibs plusieurs telles

...cher ma bouche
...on appetit : De m'offenser d'un lo...
car, depuis quelques annees, aux co...
la guerre, quand toute la nuict y cour...
il advient communement, aprez cir...
heures l'estomach me commence à t...
avecques vehemente douleur de teste ;
rive point au iour sans vomir. Con...
aultres s'en vont desieusner, ie m'en vo...
mir ; et, au partir de là, aussi gay qu'a...
vant. I'avois tousiours apprins que le...
ne s'espandoit qu'à la naissance de la n...
mais, hantant ces annees passees fami...
ment, et long temps, un seigneur iml...
cette creance, Que le serein est plus asp...
dangereux sur l'inclination du soleil une...
ou deux avant son coucher, lequel il...
soigneusement, et mesprise celuy de la n...
l a cuidé m'imprimer, non tant son...
ours (a), que son sentiment. Qu...
oubte mesme ...

gentilshommes, qui, par la sottise de leu
medecins, se sont mis en chartre touts ieun
et entiers : encores vauldroit il mieulx souffr
un rheume, que de perdre pour iamais, p
desaccoustumance, le commerce de la vie cor
mune, en action de si grand usage. Fascheu
science, qui nous descrie (*a*) les plus doulc
heures du iour ! Estendons nostre possessic
iusques aux derniers moyens : le plus souve
on s'y durcit, en s'opiniastrant, et corrige lc
sa complexion, comme feit Cesar le haut ma
à force de le mespriser et corrompre. On
doibt addonner aux meilleures regles, ma
non pas s'y asservir ; si ce n'est à celles, s
y en a quelqu'une, ausquelles l'obligation
servitude soit utile. Et les roys et les philos
phes fientent, et les dames aussi : les vies pu
blicques se doibvent à la cerimonie ; la mienn
obscure et privee, iouït de toute dispen
naturelle ; soldat et gascon, sont qualitez aus
un peu subiectes à l'indiscretion : par quo
ie diray cecy de cette action, Qu'il est besoi
de la renvoyer à certaines heures prescript
et nocturnes, et s'y forcer par coustume
assubiectir, comme i'ay faict ; mais non s'a
subiectir, comme i'ay faict en vieillissant
au soing de particuliere commodité de lieu
de siege pour ce service, et le rendre empe

Soin que Montaigne avoit de se tenir le ventre libre.

(*a*) *Nous inspire du mépris, du dégoût pour
plus douces heures du jour,* ce qui fait le plus gra
agrément de la vie. C.

que ie souffre plus mal vol
m'estre interrompue. I'ay veu beaucc
gents de guerre incommodez du desregl
de leur ventre : tandis que le mien et n
nous faillons iamais au poinct de nostr
gnation, qui est au sault du lict, si qu
violente occupation ou maladie ne nous t
ble.

Ie ne iuge doncques point, comme ie dis
où les malades se puissent mettre mieulx
seureté, qu'en se tenant coy dans le train
vie où ils se sont eslevez et nourris : le cha
gement, quel qu'il soit, estonne et blece. All
roire que les chastaignes nuisent à un Per
ourdin ou à un Lucquois, et le laict et le fo
age aux gents de la montaigne. On leur
donnant une non seulement nouvelle, ma
traire forme de vie : mutation qu'un sa
pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à
ton de soixante dix ans

An vivere tanti est?

Cogimur à suetis animum suspendere rebus,
Atque, ut vivamus, vivere desinimus.

.....

Hos superesse reor quibus et spirabilis aer,
Et lux quâ regimur, redditur ipsa gravis (1).

S'ils ne font aultre bien, ils font au moins cecy, qu'ils preparent de bonne heure les patients à la mort, leur sappant peu à peu et retrenchant l'usage de la vie. Et sain et malade ie me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Ie donne grande auctorité à mes desirs et propensions : ie n'aime point à guarir le mal par le mal; ie hais les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subiect à la cholique; et subiect à m'abstenir du plaisir de manger des huistres; ce sont deux maulx pour un : le mal nous pince d'un costé; la regle, de l'aultre. Puisqu'on est au hazard de se mescompter, hazardons nous plustost à la suitte du plaisir. Le monde faict

Montaigne, sain et malade, suivoit volontiers ses appétits naturels.

(1) La vie est-elle d'un si grand prix?.... On nous oblige à nous priver des choses auxquelles nous sommes accoutumés, et, pour prolonger notre vie, nous cessons de vivre. En effet, me trai-je au nombre des vivants ceux à qui l'on rend incommode l'air qu'ils respirent et la lumière que les éclaire? Corn. Gall. eleg. 1, v. 155.... 247. — Le premier vers n'est point tiré de cette élégie de Cornélius Gallus; je le crois de Montaigne, ou de La Boëtie : mais il importe peu d'en connoître l'auteur. *N.*

...on estomach s'en ennuyant depuis, l'a incontinent suyvi : le vin nuit ai des ; c'est la premiere chose de quoy i che se desgouste, et d'un desgoust i ble. Quoy que ie receoive desagreabl me nuit ; et rien ne me nuit, que ie fac ques faim et alaigresse. Ie n'ay iamais nuisance d'action qui m'eust esté bien sante : et si ay faict ceder à mon plaisir largement, toute conclusion medicina me suis, ieune,

Quem circumcursans hùc atque hùc sæpè Cu
Fulgebat crocinâ splendidus in tunicâ (1),

presté, autant licencieusement et incon reement qu'aultre, au desir qui me t saisi ;

Et militavi non sine gloriâ (2).

Sex me vix memini sustinuisse vices (1).

Il y a du malheur, certes, et du miracle, à confesser en quelle foiblesse d'ans (*a*) ie me rencontrai premierement en sa subiection. Ce feut bien rencontré; car ce feut long temps avant l'aage de chois et de cognoissance : il ne me souvient point de moy de si loing; et peult on marier ma fortune à celle de Quartilla (*b*), qui n'avoit point memoire de son fillage :

Inde tragus celeresque pili, mirandaque matri
Barba meæ (2).

Les medecins ployent, ordinairement avecques utilité, leurs regles à la violence des envies aspres qui survienuent aux malades : ce grand desir ne se peult imaginer si estrangier et vicieux, que nature ne s'y applique. Et puis, combien est ce de contenter la fantasie? A mon opinion, cette piece là importe de tout, au moins, au de là de toute aultre. Les plus griefs

(1) Je me souviens d'avoir au plus remporté six victoires. Ovid. *Amor.* eleg. 7, l. 3, v. 26.

(*a*) *En quel âge tendre.* E. J.

(*b*) Qui dit dans Pétrone, *Junonem meam iratam habeam, si unquam me meminerim virginem fuisse,* p. 17, édit. Patiss. ann. 1587. — C. 25, p. 84, ed. Burm. 1709; — et p. 69, edit. cum notis varior. Amstel. anno 1669. C.

(2) Aussi eus-je bientôt du poil sous l'aisselle, et ma barbe naissante étonna ma mère. Martial. *epigr.* 22, l. 11, v. 7.

... en destourn
...ecine : autant en fois ie sain ; ie r
gueres plus qu'esperer et vouloir. C'e
d'estre alanguy et affoibly iusques a
haiter.

L'art de medecine n'est pas si resolu
que nous soyons sans auctorité, quo
nous facions : elle change selon les cli
et selon les lunes ; selon Fernel, et
l'Escale (*b*). Si vostre medecin ne treuve
que vous dormez, que vous usez de vin
le telle viande ; ne vous chaille, ie vou
rouveray un aultre qui ne sera pas de
lvis : la diversité des arguments et opini
edicinales embrasse toute sorte de form
veis un miserable malade crever et se p
r d'alteration, pour se guarir ; et es
cqué depuis par un aultre medecin, c
nnant ce conseil comme nuisible : Avoi
bien employé sa peine ? Il est mort
ment (*c*), de la

mestier, qui s'estoit servy d'extreme abstinence à combattre son mal : ses compaignons disent, qu'au rebours, ce ieusne l'avoit asseiché, et luy avoit cuict le sable dans les roignons. I'ay apperceu qu'aux bleceures et aux maladies, le parler m'esmeut et me nuit, autant que desordre que ie face. La voix me couste et me lasse ; car ie l'ay haulte et efforcee : si que, quand ie suis venu à entretenir l'aureille des grands, d'affaires de poids, ie les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Ce conte merite de me divertir : Quelqu'un (*a*), en certaine eschole grecque, parloit hault, comme moy : le maistre des cerimonies luy manda qu'il parlast plus bas : « Qu'il m'envoye, feit il, le ton auquel il veult que ie parle ». L'aultre luy repliqua, « Qu'il prinst son ton des aureilles de celuy à qui il parloit ». C'estoit bien dict, pourveu qu'il s'entende. « Parlez selon ce que vous avez à faire à vostre auditeur (*b*) » : car, si c'est à dire, « Suffise vous qu'il vous oye ; ou, reglez vous par luy », ie ne treuve pas que ce feust raison. Le ton et mouvement de la voix a quelque expression et signification de mon sens ; c'est à moy à le conduire pour me re-

---

(*a*) C'étoit *Carnéade*. Voyez sa vie dans Diog. Laerce, l. 4, segm. 63. C.

(*b*) *Pourvu qu'on l'entende en ce sens, parlez selon ce que vous avez à traiter avec votre auditeur*. C.

...guant, il seroit bon qu'
i me dire : « Mon maistre, parlez plus
e vous oys bien ». *Est quædam vox*
litum accommodata, non magnitudin
roprietate (1). La parole est moitié à
ui parle, moitié à celuy qui l'escoute : c
:y se doibt preparer à la recevoir, sel
ransle qu'elle prend : comme entre ceul
ouent à la paulme, celuy qui soubstie
lesmarche (*a*), et s'appreste selon qu'il v
emuer celuy qui luy iecte le coup, et s
forme du coup.

L'experience m'a encores apprins ce
ue nous nous perdons d'impatience.
aulx ont leur vie et leurs bornes, leurs n
lies et leur santé. La constitution des m
s est formee au patron de la constitut
animaulx ; elles ont leur fortune limi
leur naissance, et leurs iours : qui ess
es abbreger imperieusement
ravers de

paiser. Ie suis de l'advis de Crantor, « Qu'il ne fault ny obstineement s'opposer aux maulx, et à l'estourdie, ny leur succomber de mollesse ; mais qu'il leur fault ceder naturellement, selon leur condition et la nostre ». On doibt donner passage aux maladies : et ie treuve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire ; et en ay perdu, de celles qu'on estime plus opiniastres et tenaces, de leur propre decadence, sans ayde et sans art, et contre ses regles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieux ses affaires que nous. « Mais, un tèl en mourut ». Si ferez vous ; sinon de ce mal là, d'un aultre : et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois medecins à leur cul ? L'exemple est un mirouer vague, universel, et à touts sens. Si c'est une medecine voluptueuse, acceptez là ; c'est tousiours autant de bien present : ie ne m'arresteray ny au nom, ny à la couleur, si elle est delicieuse et appetissante ; le plaisir est des principales especes du proufit. I'ay laissé envieillir et mourir en moy, de mort naturelle, des rheumes, defluxions goutteuses, relaxation, battements de cœur, micraines et aultres accidents, que i'ay perdus, quand ie m'estois à demy formé à les nourrir : on les coniure mieulx par courtoisie que par braverie. Il fault souffrir doulcement les loix de nostre condition : nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon

ce qui peult advenir à cl
Indignare , si quid in te iniquè propr
stitutum est (1). Voyez un vieillard
mande à Dieu qu'il lui maintienne sa
entiere et vigoreuse , c'est à dire qu'il
mette en ieunesse :

Stulte, quid hæc frustra votis puerilibus optas

n'est ce pas folie ? sa condition ne le
pas. La goutte, la gravelle, l'indiges
ont symptomes des longues annees ; co
es longs voyages, la chaleur, les pluye
s vents. Platon ne croit pas qu'Esculap
eist en peine de prouveoir, par regime
re durer la vie en un corps gasté et in
le, inutile à son pays, inutile à sa vaca
à produire des enfants sains et robustes
treuve pas ce soing

trera pour le plus, et estansonnera un peu, et alongera on de quelque heure vostre misere :

> Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,
> Diversis contrà nititur obicibus;
> Donec certa dies, omni compage solutâ,
> Ipsum cum rebus subruat auxilium (1) :

Il fault apprendre à souffrir ce qu'on ne peult eviter : nostre vie est composee, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doulx et aspres, aigus et plats, mols et graves : le musicien qui n'en aimeroit que les uns, que vouldroit il dire ? il fault qu'il s'en sçache servir en commun, et les mesler ? et nous aussi, les biens et les maulx, qui sont consubstanciels à nostre vie : nostre estre ne peult, sans ce meslange ; et y est l'une bande non moins necessaire que l'aultre. D'essayer à regimber contre la necessité naturelle, c'est representer la folie de Ctesiphon (*a*), qui entreprenoit de faire à coups de pied avecques sa mule.

Pourquoi Montaigne évitoit de

Ie consulte peu des alterations que ie sens ; car ces gents icy sont advantageux, quand

(1) Ainsi celui qui veut soutenir un bâtiment, l'étaie dans les endroits où il menace ruine ; mais enfin toute la charpente se désunit, et les étais tombent avec l'édifice. Corn. Gall. eleg. 1, v. 171.

(*a*) Certain escrimeur, de qui Plutarque a rapporté ce fait dans le traité, *Comment il fault refrainer la cholere*, version d'Amyot. C.

...ueurs, tantost c
...ochaine. Ie n'en estois abbattu, ny
le ma place ; mais i'en estois heurté et p
i mon iugement n'en estoit ny chan
roublé, au moins il en estoit empesché
ousiours agitation et combat. Or, ie t
non imagination le plus doulcement q
uis, et la deschargerois, si ie pouvois
oute peine et contestation ; il la faul
ourir et flater ; et piper (*a*), qui peult : i
sprit est propre à cet office ; il n'a p
ulte d'apparences partout ; s'il persuad
mme il presche, il me secourroit heure
ment. Vous en plaist il un exemple ? Il d
Que c'est pour mon mieulx que i'ay la g
elle : que les bastiments de mon aage o
aturellement à souffrir quelque gouttier
est temps qu'ils commencent à se lasch
desmentir : C'est une commune nec
é ; et n'eust on pas faict pour mo
uveau miracle : Ie

» I'en veois partout d'affligez de mesme nature » de mal ; et m'en est la societé honnorable, » d'autant qu'il se prend plus volontiers aux » grands ; son essence a de la noblesse et de » la dignité : Que des hommes qui en sont » frappez, il en est peu de quites à meilleure » raison, et si il leur couste la peine d'un fas- » cheux regime, et la prinse ennuyeuse et » quotidienne des drogues medicinales : là où, » ie le doibs purement à ma bonne fortune ; » car quelques bouillons communs de l'eryn- » gium (*a*) et herbe du turc, que deux ou trois » fois i'ay avallés, en faveur des dames qui, » plus gracieusement que mon mal n'est aigre, » m'en offroient la moitié du leur, m'ont sem- » blé egualement faciles à prendre, et inutiles » en operation : ils ont à payer mille vœux à » Æsculape, et autant d'escus à leur medecin, » de la profluvion (*b*) de sable aysee et abon- » dante, que ie receois souvent par le benefice » de nature : la decence mesme de ma conte- » nance en compaignie ordinaire n'en est pas » troublee ; et porte mon eau dix heures, et » aussi long temps qu'un sain : La crainte de » ce mal, faict il, t'effrayoit aultresfois, » quand il t'estoit incogneu ; les cris et le de-

(*a*) *Panicaut*, ou *chardon rolant :* sa racine est apéritive. E. J.

(*b*) *Pour un écoulement de sable aisé et abondant, etc. Profluvion* est purement latin, *profluvium sanguinis*, flux de sang. C.

» regarde ce chastiement ; il est bien
» au prix d'aultres, et d'une faveur
» nelle : Regarde sa tardifveté ; il n'i
» mode et occupe que la saison de ta vi
» ainsi comme ainsin (*a*), est meshuy p
» et sterile, ayant faict place à la licei
» plaisirs de ta ieunesse, comme par co
» sition. La crainte et pitié que le peuple
» ce mal, te sert de matiere de gloire ; qu
» de la quelle, si tu as le iugement purgé
» en as guary ton discours (*b*, tes amis po
» tant en recognoissent encores quelque tei
» ture en ta complexion : Il y a plaisir à o
» dire de soy, voylà bien de la force, vo
» bien de la patience : on te veoid suer d'ah
» paslir, rougir, trembler, vomir iusques
sang, souffrir des contractions et conv
sions estranges, desgoutter

» arrestees par quelque pierre espineuse et
» herissee qui te poinct et escorche cruelle-
» ment le col de la verge ; entretenant ce
» pendant les assistants, d'une contenance
» commune ; bouffonant (*a*) à pauses avecques
» tes gents ; tenant ta partie en un discours
» tendu ; excusant de parole ta douleur, et
» rabbattant de ta souffrance. Te souvient il
» de ces gents du temps passé, qui recher-
» choient les maulx avecques si grand'faim,
» pour tenir leur vertu en haleine et en exer-
» cice ? mets le cas que nature te porte et te
» poulse à cette glorieuse eschole, en la quelle
» tu ne feusses iamais entré de ton gré. Si tu
» me dis, que c'est un mal dangereux et mor-
» tel : quels aultres ne le sont ? car c'est une
» piperie medicinale, d'en excepter aulcuns
» qu'ils disent n'aller point de droict fil à la
» mort : qu'importe, s'ils y vont par accident,
» ou s'ils glissent et gauchissent ayseement
» vers la voye qui nous y mene ? Mais tu ne
» meurs pas de ce que tu es malade, tu meurs
» de ce que tu es vivant : la mort te tue bien,
» sans le secours de la maladie ; et à d'aulcuns
» les maladies ont esloingné la mort, qui ont
» plus vescu, de ce qu'il leur sembloit s'en
» aller mourants : Ioinct qu'il est, comme des
» playes, aussi des maladies, medicinales et
» salutaires. La cholique est souvent non moins
» vivace que vous : il se veoid des hommes

(*a*) *Plaisantant, riant de temps en temps.* C.

presenteroit l'image de l.
» sine, seroit ce pas un bon o
» homme de tel aage, de le ramene
» tations de sa fin? Et qui pis es
» plus pour quoy guarir : Ainsi co
» sin, au premier iour la commune
» t'appelle. Considere combien, art
» ment et doulcement, elle te desgou
» vie et desprend du monde; non te fo
» d'une subiection tyrannique, comn
» d'aultres maulx que tu veois aux vieil
» qui les tiennent continuellement entr
» et sans relasche, de foiblesses et de
» leurs; mais par advertissements, e
» structions reprinses à intervalles; e
» meslant des longues pauses de repos, co
» pour te donner moyen de mediter et re
» sa leçon à ton ayse. Pour te donner n
» de iuger sainement, et prendre par
homme de cœur, elle te

» plus à esperer qu'elle t'attrapera un iour » sans menace : et que, estant si souvent con- » duict iusques au port, te fiant d'estre en- » cores aux termes accoustumez, on t'aura, » et ta fiance, passé l'eau un matin inopinee- » ment. On n'a point à se plaindre des mala- » dies qui partagent loyalement le temps avec- » ques la santé. »

Ie suis obligé à la fortune, de quoy elle m'assault (*a*) si souvent de mesme sorte d'armes : elle m'y façonne, et m'y dresse par usage, m'y durcit et habitue : ie sçais à peu prez meshuy en quoy i'en doibs estre quite. A faulte de memoire naturelle, i'en forge de papier : et comme quelque nouveau symptome survient à mon mal, ie l'escris ; d'où il advient que asture, estant quasi passé par toute sorte d'exemples, si quelque estonnement me menace, feuilletant ces petits brevets descousus, comme des feuilles sibyllines, ie ne faulx plus de trouver où me consoler de quelque prognostique favorable, en mon experience passee. Me sert aussi l'accoustumance à mieulx esperer pour l'advenir : car la conduicte de ce vuidange ayant continué si long temps, il est à croire que nature ne changera point ce train, et n'en adviendra aultre pire accident que celuy que ie sens. En oultre, la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte et soub-

(*a*) *M'assaille.* E. J.

...alteration ; il y en a tantost t
qu'ils ont changé d'estat : les maulx
periode comme les biens ; à l'advent
cet accident à sa fin. L'aage affoiblit
leur de mon estomach ; sa digestion en
moins parfaicte, il renvoye cette matier
à mes reins : pourquoy ne pourra est
certaine revolution, affoiblie pareillem
chaleur de mes reins, si bien qu'ils ne
sent plus petrifier mon flegme ; et n
s'acheminer à prendre quelque autre voy
purgation ? Les ans m'ont evidemment
tarir aulcuns rheumes ; pourquoy non
excrements qui fournissent de matiere
grave ? Mais est il rien doulx, au prix de c
soubdaine mutation, quand, d'une dou
extreme, ie viens, par le vuidange d
pierre, à recouvrer

à l'envy, comme pour se faire teste et cor
carre (*a*) ! Tout ainsi que les stoïciens
sent (*b*) que les vices sont utilement in
duicts pour donner prix et faire espaule
vertu : nous pouvons dire, avecques n
leure raison, et coniecture moins har
que nature nous a presté la douleur
l'honneur et service de la volupté et i
lence. Lorsque Socrates, aprez qu'on
deschargé de ses fers, sentit la friandis
cette demangeaison que leur pesanteur a
causé en ses iambes, il se resiouït à co
derer l'estroicte alliance de la douleur
volupté ; comme elles sont associees d
liaison nécessaire, si qu'à tours (*c*) elle
suyvent et s'entr'engendrent ; et s'escrio
bon Esope, qu'il deust avoir prins de
consideration un corps propre à une
fable.

Avantage de la gravelle sur bien d'autres maladies.

Le pis que ie veoye aux aultres malad
c'est qu'elles ne sont pas si griefves en
effect, comme elles sont en leur yssue : o
un an à se r'avoir, tousiours plein de foibl
et de crainte. Il y a tant de hazard, et
de degrez à se reconduire à sauveté, qu
n'est iamais faict : avant qu'on vous aye

(*a*) *Opposition.* C.

(*b*) Ce sentiment est expressément combattu
Plutarque, dans le traité *Des communes concep*
contre les Stoïques, c. 10 et suiv. C.

(*c*) *Si bien que tour à tour, etc.* E. J.

, qu elle s'emporte tout
les aultres laissent tousiours quelq
sion et alteration qui rend le cor
tible de nouveau mal, et se prestei
les uns aux aultres. Celles là sont ex
qui se contentent de leur possession
sans l'estendre et sans introduire
quelle ; mais courtoises et gracieu
celles de qui le passage nous apporte
utile consequence. Depuis ma choli
me treuve deschargé d'aultres accident
ce me semble que ie n'estois auparav
n'ay point eu de fiebvre depuis ; i'argu
que les vomissements extremes et fre
que ie souffre, me purgent : et d'aultre
mes desgoustements, et les ieusnes est
que ie passe, digerent mes humeu
cantes ; et nature

Autre fu ur de la ligue, si qu'elle sse au tient l'es- it libre, tel régi- e de vivre fil a envie suivre.

constante et entiere delivrance. Voicy encores une faveur de mon mal, particuliere : C'est qu'à peu prez, il faict son ieu à part, et me laisse faire le mien où il ne tient qu'à faulte de courage ; en sa plus grande esmotion, ie l'ay tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'aultre regime ; iouez, disnez, courez, faictes cecy, et faictes encores cela, si vous pouvez ; vostre desbauche y servira plus qu'elle n'y nuira : Dictes en autant à un verolé, à un goutteux, à un hernieux. Les aultres maladies ont des obligations plus universelles, gehennent bien aultrement nos actions, troublent tout nostre ordre, et engagent à leur consideration tout l'estat de la vie : cette cy ne faict que pincer la peau ; elle vous laisse l'entendement et la volonté en vostre disposition, et la langue, et les pieds, et les mains ; elle vous esveille plustost qu'elle ne vous assopit. L'ame est frappee de l'ardeur d'une fiebvre, et atterree d'une epilepsie, et disloquee par une aspre micraine, et enfin estonnee par toutes les maladies qui blecent la masse et les plus nobles parties : icy, on ne l'attaque point ; s'il luy va mal, à sa coulpe (*a*) ; elle se trahit elle mesme, s'abandonne, et se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader que ce corps dur et massif qui se cuict en nos roignons, se puisse dissouldre par bruvages : par quoy, depuis

(*a*) *C'est sa faute.* E. J.

...pensez du tr...
...les aultres maulx nous iectent ...
certitude de leurs causes, et conditi...
progrez ; trouble infiniement penible...
n'avons que faire de consultations et ...
pretations doctorales ; les sens nous mo...
que c'est, et où c'est. Par tels argumen...
forts et foibles, comme Cicero (*a*) le r...
sa vieillesse, i'essaye d'endormir et a...
mon imagination, et graisser ses playe...
elles s'empirent demain, demain nous y ...
voyrons d'aultres eschappatoires. Qu'il ...
vray : voicy, depuis de nouveau, que...
plus legiers mouvements espreignent (*b*...
pur sang de mes reins ; quoy pour cela...
ne laisse de me mouvoir comme devant...
picquer aprez mes chiens, d'une iuvenile...
deur et insolente (*c*) ; et treuve que i'ay gr...
raison d'un si important accident, qui ne...
:ouste qu'une sourde poisanteur et altera...
n cette partie : c'est ...

roignons, et ma vie, que ie vuide peu à peu, non sans quelque naturelle doulceur, comme un excrement desormais superflu et empeschant. Or, sens ie quelque chose qui croule? ne vous attendez pas que i'aille m'amusant à recognoistre mon pouls et mes urines, pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse : ie seray assez à temps à sentir le mal, sans l'alonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre desia de ce qu'il craint. Ioinct que la dubitation et ignorance de ceulx qui se meslent d'expliquer les ressorts de nature et ses internes progrez, et tant de faulx prognostiques de leur art, nous doibt faire cognoistre qu'elle a ses moyens infiniement incogneus : il y a grande incertitude, varieté et obscurité, de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort, de touts les aultres accidents, ie veois peu de signes de l'advenir, sur quoy nous ayons à fonder nostre divination. Ie ne me iuge que par vray sentiment, non par discours : A quoy faire? puisque ie n'y veulx apporter que l'attente et la patience. Voulez vous sçavoir combien ie gaigne à cela? regardez ceulx qui font aultrement, et qui despendent de tant de diverses persuasions et conseils; combien souvent l'imagination les presse sans le corps. I'ay maintesfois prins plaisir, estant en seureté et delivré de ces accidents dangereux, de les communiquer aux medecins, comme nais-

sants lors en moy : ie souffrois l'arrest de leurs horribles conclusions, bien à mon ayse ; et en demeurois de tant plus obligé à Dieu de sa grace, et mieulx instruict de la vanité de cet art. Il n'est rien qu'on doibve tant recommender à la ieunesse, que l'activeté et la vigilance : nostre vie n'est que mouvement. Ie m'esbransle difficilement, et suis tardif par tout ; à me lever, à me coucher, et à mes repas : c'est matin pour moy que sept heures ; et, où ie gouverne, ie ne disne ny avant onze, ny ne soupe qu'aprez six heures. I'ay aultresfois attribué la cause des fiebvres et maladies où ie suis tumbé, à la pesanteur et assopissement que le long sommeil m'avoit apporté ; et me suis tousiours repenty de me

partie de ma vie ; et le continue encores, en cet aage, huict ou neuf heures, d'une haleine: ie me retire avecques utilité de cette propension paresseuse ; et en vaulx evidemment mieulx. Ie sens un peu le coup de la mutation; mais c'est fait en trois iours. Et n'en veois gueres qui vive à moins, quand il est besoing, et qui s'exerce plus constamment, ny à qui les courvees poisent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme ; mais non pas vehemente et soubdaine. Ie fuys meshuy les exercices violents, et qui me menent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Ie me tiens debout, tout le long d'un iour, et ne m'ennuye point à me promener ; mais sur le pavé, depuis mon premier aage, ie n'ay aimé d'aller qu'à cheval ; à pied, ie me crotte iusques aux fesses ; et les petites gents sont subiects par ces rues à estre chocquez et coudoyez, à faulte d'apparence : et ay aimé à me reposer, soit couché, soit assis, les iambes autant ou plus haultes que le siege.

Corrige cette inclination sur ses vieux iours, et s'en trouve bien.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation, et noble en execution ; car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance ; et noble en sa cause : il n'est point d'utilité, ny plus iuste, ny plus universelle, que la protection du repos et grandeur de son païs. La compaignie de tant d'hommes vous plaist, nobles, ieunes, actifs ; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques ; la liberté de cette con-

Occupation militaire, très-plaisante et très-noble.

versation, sans art ; et une façon de vie, masle et sans cerimonie ; la varieté de mille actions diverses ; cette courageuse harmonie de la musique guerriere qui vous entretient et eschauffe et les aureilles et l'ame ; l'honneur de cet exercice ; son aspreté mesme et sa difficulté, que Platon estime si peu, que en sa republicque il en faict part aux femmes et aux enfants : vous vous conviez aux roolles et hazards particuliers, selon que vous iugez de leur esclat et de leur importance ; soldat volontaire ; et voyez, quand la vie mesme y est excusablement employee,

Pulchrumque mori succurrit in armis (1).

De craindre les hazards communs qui regar-

reusement les accidents de la vie commune. n'auroit point à grossir son courage pour se rendre gendarme. *Vivere, mi Lucili, militare est* (1).

Il ne me souvient point de m'estre iamais veu galleux : si est la graterie, des gratifications de nature les plus doulces, et autant à main ; mais ell' a la penitence trop importunement voisine. Ie l'exerce plus aux aureilles, que i'ay au dedans pruantes (*a*), par secousses. Ie suis nay, de tous les sens, entiers quasi à la perfection. Mon estomach est commodement bon, comme est ma teste ; et, le plus souvent, se maintiennent au travers de mes fiebvres, et aussi mon haleine. I'ay oultrepassé (*b*) tantost de six ans le cinquantiesme, auquel des nations, non sans occasion, avoient prescript une si iuste fin à la vie, qu'elles ne permettoient point qu'on l'excedast ; si ay ie encores des remises, quoyqu'inconstantes et courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire de la santé et indolence de ma ieunesse. Ie ne parle pas de la vigueur et alaigresse : ce n'est pas raison qu'elle me suyve hors ses limites ;

Montaigne avoit naturellement une constitution fort saine, dont il sentoit les effets jusque dans la vieillesse.

> Non hoc ampliùs est limiuis, aut aquæ
> Cælestis, patiens latus (2).

---

(1) La vie n'est qu'une guerre. SENEC. epist. 96.

(*a*) *Sujettes à des démangeaisons.* E. J.

(*b*) *L'âge auquel*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne. N.

(2) Je n'ai plus la force de rester la nuit devant

Mon visage me descouvre incontinent, et
yeulx : touts mes changements commenc
par là, et un peu plus aigres qu'ils ne s
en effect ; ie fois souvent pitié à mes ami
avant que i'en sente la cause. Mon mirouer
m'estonne pas ; car, en la ieunesse mesm
il m'est advenu, plus d'une fois, de chauss
ainsin un teinct et un port trouble et d
mauvais prognostique, sans grand accident
en maniere que les medecins, qui ne trou-
voient au dedans cause qui respondist à cett
alteration externe, l'attribuoient à l'esprit, et
à quelque passion secrete qui me rongeast au
dedans : ils se trompoient. Si le corps se gou-
vernoit autant selon moy, que faict l'ame,
nous marcherions un peu plus à
ie l'avois l

elle est au moins en estat tranquille et reposé. I'eus la fiebvre quarte, quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout desvisagé ; l'esprit alla tousiours non paisiblement, mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement et la langueur ne m'attristent gueres : ie veois plusieurs defaillances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que ie craindrois moins que mille passions et agitations d'esprit que ie veois en usage. Ie prends party de ne plus courre ; c'est assez que ie me traisne : ny ne me plainds de la decadence naturelle qui me tient ;

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus? (1)

non plus que ie ne regrette que ma duree ne soit aussi longue et entiere que celle d'un chesne.

eu déran- é par les npressions ui vien- ent de l'i- agination: s songes oient plu- t ridicules ue tristes.

Ie n'ay point à me plaindre de mon imagination : i'ay eu peu de pensees en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles n'ont esté du desir, qui m'esveillast, sans m'affliger. Ie songe peu souvent ; et lors, c'est des choses fantastiques et des chimeres, produictes communement de pensees plaisantes, plustost ridicules que tristes : et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interpretes de nos inclinations ; mais il y a de l'art à les assortir et entendre :

---

(1) S'étonne-t-on de voir des goîtres dans les *Alpes?* Juv. sat. 13, v. 162.

Res, quæ in vitâ usurpant homines, cogitant, curant, vident,
Quæque agunt vigilantes, agitantque, ea si cui in sommo accidunt,
Minùs mirandum est (1) :

Platon dict dadvantage que c'est l'office de la prudence d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir : ie ne veois rien à cela, sinon les merveilleuses experiences que Socrates, Xenophon, Aristote en recitent, personnages d'auctorité irreprochable. Les histoires disent que les Atlantes ne songent iamais ; qui ne mengent aussi rien qui aye prins mort : ce que i'adiouste, d'autant que c'est à l'adventure l'occasion pour quoy ils ne songent point ; car Pythagoras ordonnoit cer-

songeant ; et le valet de Pericles, sur les tuiles mesmes et faiste de la maison.

délicat ble. Ie ne choisis gueres à table, et me prends à la premiere chose et plus voisine ; et si me remue mal volontiers d'un goust à un aultre. La presse des plats et des services me desplaist autant qu'aultre presse : ie me contente ayseement de peu de mets ; et hais l'opinion de Favorinus (*a*), qu'en un festin, il fault qu'on vous desrobbe la viande où vous prenez appetit, et qu'on vous en substitue tousiours une nouvelle ; et que c'est un miserable souper, si on n'a saoulé les assistants de cropions de divers oyseaux ; et que le seul bequefigue merite qu'on le mange entier. I'use familierement de viandes salees : si aime ie mieulx le pain saus sel ; et mon boulanger chez moy n'en sert pas d'aultre pour ma table, contre l'usage du païs. On a eu, en mon enfance, principalement à corriger le refus que ie faisois des choses que communement on aime le mieulx en cet aage ; sucres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combattit cette hayne de viandes delicates, comme une espece de delicatesse ; aussi n'est elle aultre chose que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine particuliere et obstinee affection au pain bis, et au lard, ou à

(*a*) Ce que Montaigne appelle l'opinion de Favorinus, c'est ce que Favorinus condamne directement. *Voy.* AULU-GELLE, *Noct. attic.* l. 15, c. 8. C.

l'ail, il luy oste la friandise. Il en est qui font les laborieux et les patients pour regretter le bœuf et le iambon, parmy les perdris : ils ont bon temps ; c'est la delicatesse des delicats ; c'est le goust d'une molle fortune, qui s'affadit aux choses ordinaires et accoustumees, *per quæ luxuria divitiarum tædio ludit* (1). Laisser à faire bonne chere de ce qu'un aultre la faict ; avoir un soing curieux de son traictement, c'est l'essence de ce vice :

Si modicâ cœnare times olus omne patellâ (2).

Il y a bien vrayement cette difference, qu'il vault mieulx obliger son desir aux choses plus aysees à recouvrer ; mais c'est tousiours vice de s'obliger : j'appellois aultresfois delicat, un

façon de vivre : *magna pars libertatis est benè moratus venter* (1). Ne prenez iamais, et donnez encores moins à vos femmes, la charge de leur nourriture ; laissez les former à la fortune, soubs des loix populaires et naturelles ; laissez à la coustume, de les dresser à la frugalité et à l'austerité : qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté, qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encores à une aultre fin ; de me r'allier avecques le peuple et cette condition d'hommes qui a besoing de nostre ayde ; et estimoit que ie feusse tenu de regarder plustost vers celuy qui me tend les bras, que vers celuy qui me tourne le dos ; et feut cette raison, pour quoy aussi il me donna à tenir, sur les fonts, à des personnes de la plus abiecte fortune, pour m'y obliger et attacher. Son desseing n'a pas du tout mal succedé : ie m'addonne volontiers aux petits, soit pouree qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peult infiniement en moy. Le party que ie condamnerai en nos guerres, ie le condamnerai plus asprement, fleurissant et prospere : il sera pour me concilier aulcunement à soy, quand ie le verray miserable et accablé. Combien volontiers ie considere la belle humeur de Chelonis, fille et femme de roys de Sparte ! Pendant que Cleombrotus, son mary, aux desordres de sa ville, eut ad-

Quel fut le fruit de cette éducation.

(1) *C'est* une partie de la liberté, que de savoir *régler son* estomac. Senec. epist. 123.

vantage sur Leonidas son pere, elle feit la bonne fille, et se r'allia avecques son pere, en son exil, en sa misere ; s'opposant au victorieux. La chance veint elle à tourner ? la voylà changee de vouloir avecques la fortune, se rengeant courageusement à son mary, lequel elle suyvit par tout où sa ruyne le porta ; n'ayant, ce me semble, aultre choix, que de se iecter au party où elle faisoit le plus de besoing, et où elle se montroit plus pitoyable. Ie me laisse plus naturellement aller aprez l'exemple de Flaminius, qui se prestoit à ceulx qui avoient besoing de luy, plus qu'à ceulx qui luy pouvoient bien faire, que ie ne fois à celuy de Pyrrhus, propre à s'abaisser soubs les grands, et à s'enorgueillir sur les petits

Grecs et le Romains.

principale de la vie, si aultre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures, et la meilleure partie de la nuict; mangeant et beuvant moins hastifvement que nous, qui passons en poste toutes nos actions; et estendant ce plaisir naturel à plus de loisir et d'usage, y entresemant divers offices de conversation, utiles et agreables.

L'abstinence dont Montaigne étoit capable.

Ceulx qui doibvent avoir soing de moy, pourroient à bon marché me desrobber ce qu'ils pensent m'estre nuisible; car en telles choses, ie ne desire iamais, ny ne treuve à dire, ce que ie ne veois pas: mais aussi, de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence; si bien que, quand ie veulx ieusner, il me fault mettre à part des soupeurs, et qu'on me presente iustement autant qu'il est besoing pour une reglee collation; car, si ie me mets à table, i'oublie ma resolution. Quand i'ordonne qu'on change d'apprest à quelque viande, mes gents sçavent que c'est à dire que mon appetit est allanguy, et que ie n'y toucheray point. En toutes celles qui le peuvent souffrir, ie les aime peu cuictes; et les aime fort mortifiees, et iusques à l'alteration de la senteur, en plusieurs. Il n'y a que la dureté qui generalement me fasche (de toute aultre qualité, ie suis aussi nonchalant et souffrant qu'homme que i'aye cogneu), de façon que, contre l'humeur commune, entre les poissons mesme il m'advient d'en trouver et de trop frais et de trop

Description de son goût, qui a eu ses changements et ses révolutions.

fermes : ce n'est pas la faulte de mes dents, que i'ay eu tousiours bonnes iusques à l'excellence, et que l'aage ne commence de menacer qu'à cette heure ; i'ay apprins, dez l'enfance, à les frotter de ma serviette, et le matin, et à l'entree et yssue de la table. Dieu faict grace à ceulx à qui il soubstraict la vie par le menu : c'est le seul benefice de la vieillesse ; la derniere mort en sera d'autant moins pleine et nuisible, elle ne tuera plus qu'un demy ou un quart d'homme. Voylà une dent qui me vient de cheoir, sans douleur, sans effort ; c'estoit le terme naturel de sa duree : et cette partie de mon estre, et plusieurs aultres, sont desià mortes, aultres demy mortes, des plus actifves, et qui tenoient le premier reng pendant

étoit friand de poisson, et n'aimoit point de mêler le poisson avec la chair.

poisson, et fois mes iours gras des maigre
et mes festes, des iours de ieusne : ie croi
ce qu'aulcuns disent, qu'il est de plus ays
digestion que la chair. Comme ie fois co
science de manger de la viande, le iour
poisson ; aussi faict mon goust, de mesler
poisson à la chair : cette diversité me semb
trop esloingnee. Dez ma ieunesse, ie desrol
bois parfois quelque repas : Ou à fin d'aiguis
mon appetit au lendemain (car, comme Ep
curus ieusnoit et faisoit des repas maigres po
accoustumer sa volupté à se passer de l'abo
dance ; moy, au rebours, pour dresser m
volupté à faire mieulx son proufit et se serv
plus alaigrement de l'abondance) : Ou ie ieu
nois, pour conserver ma vigueur au servi
de quelque action de corps ou d'esprit ; c
et l'un et l'aultre s'apparesse cruellement e
moy par la repletion ; et, surtout, ie hais
sot accouplage d'une deesse si saine et si ala
gre, avecques ce petit dieu indigeste et r
teur, tout bouffi de la fumee de sa liqueur
Ou pour guarir mon estomach malade : O
pour estre sans compaignie propre ; car i
dis, comme ce mesme Epicurus, qu'il ne fau
pas tant regarder ce qu'on mange, qu'avecqu
qui on mange ; et loue Chilon, de n'avo
voulu promettre de se trouver au festin
Periander, avant que d'estre informé qui e
toient les aultres conviez : Il n'est point de
doulx apprest pour moy, ny de saulse si a
petissante, que celle qui se tire de la societ

Jeûnoit quelquefois, et pourquoi.

Ie crois qu'il est plus sain de manger plus bellement et moins, et de manger plus souvent : mais ie veulx faire valoir l'appetit et la faim ; ie n'aurois nul plaisir à traisner, à la medicinale, trois ou quatre chestifs repas par iour, ainsi contraincts : Qui m'asseureroit que le goust ouvert que i'ay ce matin, ie le retrouvasse encores à souper? Prenons, surtout les vieillards, prenons le premier temps opportun qui nous vient : laissons aux faiseurs d'almanachs les esperances et les prognostiques. L'extreme fruict de ma santé, c'est la volupté ; tenons nous à la premiere, presente et cogneue. I'evite la constance en ces loix de ieusne : qui veult qu'une forme luy serve, fuye à la continuer ; nous nous y durcissons ;

plus que de garbe (*a*) : ce n'est rien, si ie adiouste une peau de lievre ou de vauto une calote à ma teste. Suyvez cette gradatic vous irez beau train. Ie n'en feray rien : et desdirois volontiers du commencement q i'y ay donné, si i'osois. Tumbez vous en qu que inconvenient nouveau ? cette reformati ne vous sert plus ; vous y estes accoustum cherchez en une aultre. Ainsi se ruynent ce qui se laissent empestrer à des regimes cc traincts, et s'y astreignent superstitieu ment : il leur en fault encores, et enco aprez, d'aultres au delà ; ce n'est iamais fai

Il préféroit le dîner au souper : quelle mesure il observoit dans son boire.

Pour nos occupations et le plaisir, il beaucoup plus commode, comme faisoient anciens, de perdre le disner, et remettr faire bonne chere à l'heure de la retraict du repos, sans rompre le iour : ainsi le fai ie aultresfois. Pour la santé, ie treuve de par experience, au contraire, qu'il mieulx disner, et que la digestion se mieulx en veillant. Ie ne suis gueres su à estre alteré, ny sain, ny malade : i'ay volontiers lors la bouche seiche, mais soif ; et communement ie ne bois, q desir qui m'en vient en mangeant, avant dans le repas. Ie bois assez bien un homme de commune façon : en en un repas appetissant, ie n'oul

(*a*) *De montre, d'apparence.* C.

point seulement les limites d'Auguste, qui ne beuvoit que trois fois precisement ; mais, pour n'offenser la regle de Democritus (*a*), qui deffendoit de s'arrester à quatre, comme à un nombre mal fortuné, ie coule, à un besoing, iusques à cinq : trois demy settiers, environ ; car les petits verres sont les miens favoris, et me plaist de les vuider, ce que d'aultres evitent comme chose mal seante. Ie trempe mon vin plus souvent à moitié, parfois au tiers d'eau : et quand ie suis en ma maison, d'un ancien usage que son medecin ordonnoit à mon pere et à soy, on mesle celuy qu'il me fault, dez la sommelerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent, que Cranaus (*b*) roy des des Atheniens, feut

François qui le boiroit pur. L'usage
donne loy à telles choses.

1 goût
apport
ir.

Ie crainds un air empesché, et fi
tellement la fumee : la premiere repa
ie courus chez moy, ce feut aux che
aux retraictz (*a*), vice commun des
timents, et insupportable; et, entr
ficultez de la guerre, ie compte ces
poussieres, dans lesquelles on nous
terrez au chauld tout le long d'une
I'ay la respiration libre et aysee; et s
mes morfondements (*b*) le plus sou

Il s'accommodoit moins d'un grand chaud que d'un grand froid.

offense du poulmon et sans toux L'a
l'esté m'est plus ennemie que celle d
car, oultre l'incommodité de la chalet
remediable que celle du froid, et
coup que les rayons du soleil dor
teste, mes yeulx s'offensent de tc
esclatante : ie ne sçaurois à cette he
assis vis à vis d'un feu ardent et

Il avoit la vue longue; mais ses yeux etoient aisément fatigués par l'exercice.

Pour amortir la blancheur du
temps que i'avois plus accoustumé
couchois sur mon livre une piec
et m'en trouvois fort soulagé. I'
ques à present (*c*), l'usage des
veois aussi loing, que ie feis onc
tout aultre : il est vray que, sur

(*a*) *Lieux d'aisance.* E. J.

(*b*) *Rhumes.* E. J.

(*c*) *A cinquante-quatre* ans, ès
rayé par Montaigne. N.

iour, ie commence à sentir du trouble, et
la foiblesse à lire; de quoy l'exercice a tou
iours travaillé mes yeulx, mais surtout noc
turne. Voylà un pas en arriere, à toute pein
sensible : ie reculeray d'un aultre; du second
au tiers, du tiers au quart, si coyement qu'il
me fauldra estre aveugle formé, avant que ie
sente la decadence et vieillesse de ma veue :
Tant les Parques destordent artificiellement
nostre vie! Si suis ie en doubte que mon ouïe
marchande à s'espessir; et verrez que ie l'au-
ray demy perdue, que ie m'en prendray en-
cores à la voix de ceulx qui parlent à moy :
Il fault bien bander l'ame, pour luy faire sen-
tir comme elle s'escoule. Mon marcher est
prompt et ferme; et ne sçais lequel des
ou l'esprit ou le

mon enfance, que i'avois de la folie aux pieds, ou de l'argent vif; tant i'y ay de remuement et d'inconstance naturelle, en quelque lieu que ie les place.

Mangeoit avec trop avidité.

C'est indecence, oultre ce qu'il nuict à la santé, voire et au plaisir, de manger gouluement, comme ie fois : ie mords souvent ma langue, parfois mes doigts, de hastifveté. Diogenes, rencontrant un enfant qui mangeoit ainsin, en donna un soufflet à son precepteur. Il y avoit à Rome des hommes qui enseignoient à mascher, comme à marcher, de bonne grace. I'en perds le loisir de parler, qui est un si doulx assaisonnement des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme, plaisants et courts. Il y a de la ialousie et envie entre nos plaisirs; ils se chocquent et empeschent l'un l'aultre : Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables, pour qu'elle ne troublast la doulceur des devis, par la raison, que Platon luy preste, « Que c'est un usage d'hommes populaires, d'appeller des ioueurs d'instruments et des chantres aux festins, à faulte de bons discours et agréables entretiens, de quoy les gents d'entendement sçavent s'entrefestoyer ». Varro demande cecy au convive, « l'Assemblee de personnes, belles de presence, et agreables de conversation, qui ne soyent ny muets ny bavards; Netteté et delicatesse aux vivres, et au lieu; et le temps serein ». Ce n'est pas une feste peu

les plaisirs de la table : ce qu'en jugeoit Monaigne.

artificielle et peu voluptueuse, qu'un bon traictement de table : ny les grands chefs de guerre, ny les grands philosophes, n'en ont desdaigné l'usage et la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire, que la fortune me rendit de souveraine doulceur, en divers temps de mon aage plus fleurissant : mon estat present m'en forclost (*a*) ; car chascun pour soy y fournit de grace principale, et de faveur, selon la bonne trempe de corps et d'ame en quoy lors il se treuve. Moy, qui ne manie que terre à terre, hais cette inhumaine sapience qui nous veult rendre desdaigneux et ennemis de la culture du corps : i'estime pareille iniustice, prendre à contrecœur les voluptez naturelles, que de

qu'il receoit, tantost avant, tan
selon son estre insatiable, vaga
satile :

Sincerum est nisi vas, quodcunque infur

Moy, qui me vante d'embrasser
ment les commoditez de la vie e
lierement, ny treuve, quand i'y
finement, à peu prez que du vent
nous sommes partout vent : et
cores, plus sagement que nou
bruire, à s'agiter ; et se content
pres offices, sans desirer la stab
dité, qualitez non siennes.

Dans quel rang il mettoit les plaisirs purs de l'imagination, et les plaisirs corporels.

Les plaisirs purs de l'imaginati
les desplaisirs, disent aulcuns, s
grands, comme l'exprimoit (*a*) l
Critolaüs. Ce n'est pas merveil
compose à sa poste (*b*), et se les t
drap : i'en veois touts les iours
insignes, et, à l'adventure, desi
moy, d'une condition mixte,
puis mordre si à faict (*c*) à ce s
simple, que ie ne me laisse tout

(1) Si le vase n'est pas net, tout c
versez s'aigrit. Hor. epist. 2, l. 1, v.

(*a*) Je crois que Montaigne appli
lance de Critolaüs à un usage fort
celui qu'en faisoit ce philosophe. *V*
dit CICÉRON, *Tusc. quæst.* l. 5, c. 17.

(*b*) *A son gré.* E. J.

(*c*) *Si bien.* E. J.

aller aux plaisirs presents de la loy humaine et generale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les philosophes cyrenaïques veulent que, comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants, et comme doubles, et comme plus iustes. Il en est, comme dict Aristote, qui, d'une farouche stupidité, en sont desgoustez: i'en cognois d'aultres qui, par ambition, le font. Que ne renoncent ils encores au respirer? que ne vivent ils du leur? et ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite, ne leur coustant ny invention ny vigueur? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour veoir, au lieu de Venus, de Cerez et de Bacchus. Chercheront ils pas la quadrature du

gorique, et luy sied mieulx. Quand ie danse, ie danse; quand ie dors, ie dors : voire, et quand ie me promene solitairement en un beau verger, si mes pensees se sont entretenues des occurrences estrangieres quelque partie du temps; quelque aultre partie, ie les ramene à la promenade, au verger, à la doulceur de cette solitude, et à moy.

nature endu ables les ons que nme faire cessaire- it.

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enioinctes pour nostre besoing, nous feussent aussi voluptueuses; et nous y convie, non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est iniustice de corrompre ses regles. Quand ie veois et Cesar, et Alexandre, au plus espez de leur grande besongne, iouïr si plainement des plaisirs (*a*) naturels, et par consequent necessaires et iustes, ie ne dis pas que ce soit relascher son ame; ie dis que c'est la roidir, soubmettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes occupations et laborieuses pensees : sages, s'ils eussent creu que c'estoit la leur (*b*) ordinaire vacation (*c*); cette cy, l'extraordinaire. Nous

(*a*) *Humains et corporels, ie, etc.*, édit. de 1588 et de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire corrigé. N.

(*b*) Montaigne avoit d'abord écrit, *leur legitime vacation; cette cy la bastarde :* mais il a rayé ces *mots* dans l'exemplaire corrigé de sa main. N.

(*c*) *Leur ordinaire* occupation. E. J.

sommes de grands fols ! « Il a passé sa vie en oysifveté », disons nous : « Ie n'ay rien faict d'auiourd'huy ». Quoy ! avez vous pas vescu ? c'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre, de vos occupations. « Si on m'eust mis au propre des grands maniements, i'eusse montré ce que ie sçavois faire ». Avez vous sceu mediter et manier vostre vie ? vous avez faict la plus grande besongne de toutes : pour se montrer et exploicter, nature n'a que faire de fortune ; elle se montre egalement en touts estages, et derriere, comme sans rideau. Avez vous sceu composer vos mœurs ? vous avez bien plus faict que celuy qui a composé des livres : avez vous sceu prendre du repos,

rité. C'est aux petites ames, ensepvelies du poids des affaires, de ne s'en sçavoir purement desmesler, de ne les sçavoir et laisser et reprendre :

O fortes, peioraque passi
Mecum sæpè viri! nunc vino pellite curas :
Cras, ingens iterabimus æquor (1).

Soit par gausserie, soit à certes (*a*), que le vin theologal et sorbonique est passé en proverbe, et leurs festins, ie treuve que c'est raison qu'ils en disnent d'autant plus commodement et plaisamment, qu'ils ont utilement et serieusement employé la matinee à l'exercice de leur eschole : la conscience d'avoir bien dispensé les aultres heures, est un iuste et savoureux condiment des tables. Ainsin ont vescu les sages : et cette inimitable contention à la vertu, qui nous estonne en l'un et l'aultre Caton, cette humeur severe iusques à l'importunité, s'est ainsi moilement soubmise et pleue aux loix de l'humaine condition, et de Venus et de Bacchus ; suyvant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfaict, autant expert et entendu à l'usage des voluptez

maire, comme a dit PLUTARQUE, dans la *Vie de Marcus Brutus*, de la traduction d'Amyot. C.

(1) Braves amis, vous avez essuyé avec moi de plus grands maux ; noyons nos soucis dans le vin : *demain* nous traverserons de vastes mers. HOR. *od.* 7, l. 1, v. 30.

(*a*) *Soit tout de bon.* E. J.

naturelles, qu'en tout aultre debvoir de la vie : *Cui cor sapiat, ei et sapiat palatus* (1). Le relaschement et facilité honnore, ce semble, à merveilles, et sied mieulx à une ame forte et genereuse : Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la danse des garsons de sa ville, de chanter, de sonner, et s'y empescher avecques attention, feust chose qui derogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires et à la parfaicte reformation de mœurs qui estoit en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le veoir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles, et jouer à Corni-

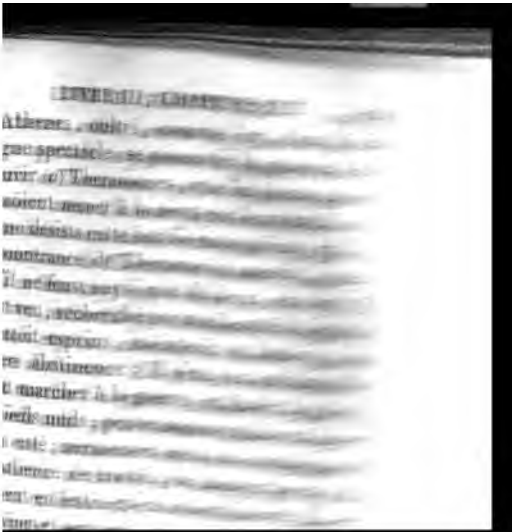
et basses actions des hommes; et, la teste pleine de cette merveilleuse entreprinse d'Annibal et d'Afrique, visitant les escholes en Sicile, et se trouvant aux leçons de la philosophie (*a*), iusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome: Ny chose plus remarquable en Socrates, que ce que, tout vieil, il treuve le temps de se faire instruire à baller (*b*), et iouer des instruments; et le tient pour bien employé. Cettuy cy s'est veu en extase, debout, un iour entier et une nuict, en presence de toute l'armee grecque, surprins et ravy par quelque profonde pensee: Il s'est veu le premier, parmy tant de vaillants hommes de l'armee, courir au secours d'Alcibiades accablé des ennemis, le couvrir de son corps, et le descharger de la presse, à vifve force d'armes; en la bataille Delienne, relever et sauver Xenophon renversé de son cheval: et emmy tout le peuple

---

quelles Scipion et Lælius eurent beaucoup de part, s'il en faut croire Suétone dans la vie de ce poète de quoi Montaigne étoit si fortement persuadé, qu'il dit expressément, « Et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance ». *Voyez* l. 1, c. 39. C.

(*a*) Il y a ici une petite méprise: Montaigne a pris le *gymnasium*, lieu destiné aux exercices du corps, pour une école de philosophes, dont l'habit *ordinaire* étoit un manteau. *Voyez* TITE-LIVE, *l.* 29, c. 19. C.

(*b*) *A danser.* E. J.



François qui le boiroit pur. L'usage publicque donne loy à telles choses.

Son goût par rapport à l'air.

Ie crainds un air empesché, et fuys mortellement la fumee : la premiere reparation où ie courus chez moy, ce feut aux cheminees et aux retraictz (a), vice commun des vieux bastiments, et insupportable; et, entre les difficultez de la guerre, ie compte ces espaisses poussieres, dans lesquelles on nous tient enterrez au chauld tout le long d'une iournee. I'ay la respiration libre et aysee; et se passent mes morfondements (b) le plus souvent sans offense du poulmon et sans toux L'aspreté de l'esté m'est plus ennemie que celle de l'hyver; car, oultre l'incommodité de la chaleur, moins remediable que celle du froid, et oultre le coup que les rayons du soleil donnent à la teste, mes yeulx s'offensent de toute lueur esclatante : ie ne sçaurois à cette heure disner assis vis à vis d'un feu ardent et lumineux. Pour amortir la blancheur du papier, au temps que i'avois plus accoustumé de lire, ie couchois sur mon livre une piece de verre, et m'en trouvois fort soulagé. I'ignore, iusques à present (c), l'usage des lunettes; et veois aussi loing, que ie feis oncques, et que tout aultre : il est vray que, sur le declin du

Il s'accommodoit moins d'un grand chaud que d'un grand froid.

Il avoit la vue longue; mais ses yeux s'étoient aisément fatigués par l'exercice.

(a) *Lieux d'aisance.* E. J.

(b) *Rhumes.* E. J.

(c) *A cinquante-quatre ans*, édit. de 1588, mais rayé par Montaigne. N.

iour, ie commence à sentir du trouble, et de la foiblesse à lire; de quoy l'exercice a tousiours travaillé mes yeulx, mais surtout nocturne. Voylà un pas en arriere, à toute peine sensible : ie reculeray d'un aultre; du second au tiers, du tiers au quart, si coyement qu'il me fauldra estre aveugle formé, avant que ie sente la decadence et vieillesse de ma veue : Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie! Si suis ie en doubte que mon ouïe marchande à s'espessir; et verrez que ie l'auray demy perdue, que ie m'en prendray encores à la voix de ceulx qui parlent à moy : Il fault bien bander l'ame, pour luy faire sentir comme elle s'escoule. Mon marcher est

mon enfance, que i'avois de la folie aux pieds, ou de l'argent vif; tant i'y ay de remuement et d'inconstance naturelle, en quelque lieu que ie les place.

fangeoit c trop ridité.

C'est indecence, oultre ce qu'il nuict à la santé, voire et au plaisir, de manger gouluement, comme ie fois : ie mords souvent ma langue, parfois mes doigts, de hastifveté. Diogenes, rencontrant un enfant qui mangeoit ainsin, en donna un soufflet à son precepteur. Il y avoit à Rome des hommes qui enseignoient à mascher, comme à marcher, de bonne grace. I'en perds le loisir de parler, qui est un si doulx assaisonnement des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme,

s plaisirs la table : qu'en ju- dit Mon- gue.

plaisants et courts. Il y a de la ialousie et envie entre nos plaisirs; ils se chocquent et empeschent l'un l'aultre : Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables, pour qu'elle ne troublast la doulceur des devis, par la raison, que Platon luy preste, « Que c'est un usage d'hommes populaires, d'appeller des ioueurs d'instruments et des chantres aux festins, à faulte de bons discours et agréables entretiens, de quoy les gents d'entendement sçavent s'entrefestoyer ». Varro demande cecy au convive, « l'Assemblee de personnes, belles de presence, et agreables de conversation, qui ne soyent ny muets ny bavards; Netteté et delicatesse aux vivres, et au lieu; et Le temps serein ». Ce n'est pas une feste peu

artificielle et peu voluptueuse, qu'un bon traictement de table : ny les grands chefs de guerre, ny les grands philosophes, n'en ont desdaigné l'usage et la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire, que la fortune me rendit de souveraine doulceur, en divers temps de mon aage plus fleurissant : mon estat present m'en forclost (*a*) ; car chascun pour soy y fournit de grace principale, et de faveur, selon la bonne trempe de corps et d'ame en quoy lors il se treuve. Moy, qui ne manie que terre à terre, hais cette inhumaine sapience qui nous veult rendre desdaigneux et ennemis de la culture du corps : i'estime pareille iniustice, prendre à contrecœur les voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur. Xerxes estoit un fat, qui, enveloppé en toutes les voluptez humaines, alloit proposer prix à qui luy en trouveroit d'aultres ; mais non queres moins

qu'il receoit, tantost avant, tantost arriere, selon son estre insatiable, vagabond et versatile :

Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis, acescit (1).

Moy, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie et si particulierement, ny treuve, quand i'y regarde ainsi finement, à peu prez que du vent. Mais quoy? nous sommes partout vent : et le vent encores, plus sagement que nous, s'aime à bruire, à s'agiter; et se contente en ses propres offices, sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

Dans quel ng il met- it les plai- s purs de m gina on, et les aisirs cor- rels.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aulcuns, sont les plus grands, comme l'exprimoit (*a*) la balance de Critolaüs. Ce n'est pas merveille; elle les compose à sa poste (*b*), et se les taille en plein drap : i'en veois touts les iours des exemples insignes, et, à l'adventure, desirables. Mais moy, d'une condition mixte, grossier, ne puis mordre si à faict (*c*) à ce seul obiect si simple, que ie ne me laisse tout lourdement

(1) Si le vase n'est pas net, tout ce que vous y versez s'aigrit. Hor. epist. 2, l. 1, v. 54.

(*a*) Je crois que Montaigne applique ici la balance de Critolaüs à un usage fort différent de celui qu'en faisoit ce philosophe. *Voyez* ce qu'en dit Cicéron, *Tusc. quæst.* l. 5, c. 17. C.

(*b*) *A son gré.* E. J.

(*c*) *Si bien.* E. J.

aller aux plaisirs presents de la loy humaine et generale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les philosophes cyrenaïques veulent que, comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants, et comme doubles, et comme plus iustes. Il en est, comme dict Aristote, qui, d'une farouche stupidité, en sont desgoustez: i'en cognois d'aultres qui, par ambition, le font. Que ne renoncent ils encores au respirer? que ne vivent ils du leur? et ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite, ne leur coustant ny invention ny vigueur? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour veoir, au lieu de Venus, de Cerez et de Bacchus. Chevaucheront ils par la quadrature du

rité. C'est aux petites ames, ensep
poids des affaires, de ne s'en sçavoir
desmesler, de ne les sçavoir et lais
prendre :

O fortes, peioraque passi
Mecum sæpè viri! nunc vino pellite cu
Cras, ingens iterabimus æquor (1

Soit par gausserie, soit à certes (*a*),
theologal et sorbonique est passé en
et leurs festins, ie treuve que c'est ra
en disnent d'autant plus commod
plaisamment, qu'ils ont utilement e
ment employé la matinee à l'exerci
eschole : la conscience d'avoir bien
les aultres heures, est un iuste et
condiment des tables. Ainsin ont
sages : et cette inimitable conten
vertu, qui nous estonne en l'un
Caton, cette humeur severe iusqu
portunité, s'est ainsi mollement so
pleue aux loix de l'humaine condit
Venus et de Bacchus ; suyvant les
de leur secte, qui demandent le sag
autant expert et entendu à l'usage de

maire, comme a dit PLUTARQUE, dans
Marcus Brutus, de la traduction d'Amy

(1) Braves amis, vous avez essuyé av
plus grands maux ; noyons nos soucis d
demain nous traverserons de vastes
od. 7, l. 1, v. 30.

(*a*) *Soit tout de bon.* E. J.

naturelles, qu'en tout aultre debvoir de la vie : *Cui cor sapiat, ei et sapiat palatus* (1). Le relaschement et facilité honnore, ce semble, à merveilles, et sied mieulx à une ame forte et genereuse : Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la danse des garsons de sa ville, de chanter, de sonner, et s'y empescher avecques attention, feust chose qui derogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires et à la parfaicte reformation de mœurs qui estoit en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le veoir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles, et iouer à Cornichon (*a*) va devant, le long de la marine (*b*), avecques Lelius ; et, s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à representer par escript en comedies (*c*) les plus populaires

et basses actions des hommes; et, la teste pleine de cette merveilleuse entreprinse d'Annibal et d'Afrique, visitant les escholes en Sicile, et se trouvant aux leçons de la philosophie (*a*), iusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome: Ny chose plus remarquable en Socrates, que ce que, tout vieil, il treuve le temps de se faire instruire à baller (*b*), et iouer des instruments; et le tient pour bien employé. Cettuy cy s'est veu en extase, debout, un iour entier et une nuict, en presence de toute l'armee grecque, surprins et ravy par quelque profonde pensee: Il s'est veu le premier, parmy tant de vaillants hommes de l'armee, courir au secours d'Alcibiades accablé des ennemis, le couvrir de son corps, et le descharger de la presse, à vifve force d'armes; en la battaille Delienne, relever et sauver Xenophon renversé de son cheval: et emmy tout le peuple

---

quelles Scipion et Lælius eurent beaucoup de part, s'il en faut croire Suétone dans la vie de ce poète: de quoi Montaigne étoit si fortement persuadé, qu'il dit expressément, « Et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance ». *Voyez* l. 1, c. 39. C.

(*a*) Il y a ici une petite méprise: Montaigne a pris le *gymnasium*, lieu destiné aux exercices du corps, pour une école de philosophes, dont l'habit *ordinaire* étoit un manteau. *Voyez* TITE-LIVE, *l.* 29, c. 19. C.

(*b*) *A danser.* E. J.

d'Athenes, oultré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir (*a*) Theramenes, que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites; et ne desista cette hardie entreprinse, qu'à la remontrance de Theramenes mesme, quoyqu'il ne feust suyvi que de deux, en tout : Il s'est veu, recherché par une beauté de laquelle il estoit esprins, maintenir au besoing une severe abstinence : Il s'est veu continuellement marcher à la guerre, et fouler la glace, les pieds nuds; porter mesme robbe en hyver et en esté; surmonter touts ses compaignons en patience de travail; ne manger point aultrement en festin qu'en son ordinaire : Il s'est veu vingt et sept ans de pareil visage porter

ment le sage. On a de quoy, et ne doibt on iamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à touts patrons et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie, pleins et purs : et faict on tort à nostre instruction de nous en proposer touts les iours d'imbecilles et manques (*a*), à peine bons à un seul ply, qui nous tirent arriere, plustost ; corrupteurs plustost que correcteurs. Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts, où l'extremité sert de borne, d'arrest et de guide, que par la voye du milieu large et ouverte ; et selon l'art, que selon nature ; mais bien moins noblement aussi, et moins recommendablement.

En quoi iroit la grandeur de l'ame.

La grandeur de l'ame n'est pas tant, tirer à mont, et tirer avant, comme sçavoir se renger et circonscrire : elle tient pour grand tout ce qui est assez ; et montre sa haulteur, à aimer mieulx les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si beau et legitime que de faire bien l'homme et deuement ; ny science si ardue que de bien et naturellement sçavoir vivre cette vie ; et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre estre. Qui veult escarter son ame, le face hardiement, s'il peult, lors que le corps se portera mal, pour la descharger de cette contagion : Ailleurs, au contraire, qu'elle l'assiste et favorise, et ne refuse point de participer à ses

Il ne doit ia fuir les plaisirs naturels, mais y goûter avec modération.

(*a*) *De foibles et défectueux.* E. J.

naturels plaisirs, et de s'y complaire coniugalement; y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que, par indiscretion, ils ne se confondent avecques le desplaisir. L'intemperance est peste de la volupté; et la temperance n'est pas son fleau, c'est son assaisonnement : Eudoxus, qui en establissoit le souverain bien, et ses compaignons qui la monterent à si hault prix, la savourerent en sa plus gracieuse doulceur, par le moyen de la temperance, qui feut en eulx singuliere et exemplaire (*a*).

I'ordonne à mon ame de regarder et la douleur et la volupté, de veue pareillement reglee, *eodem enim vitio est effusio animi in lætitiâ*,

la volupté quelque chose d'evitable en sa fin excessifve. Platon les accouple, et veult que ce soit pareillement l'office de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur, et à l'encontre des immoderees et charmeresses blandices (*a*) de la volupté : ce sont deux fontaines, ausquelles qui puise, d'où, quand, et combien il fault, soit cité, soit homme, soit beste, il est bien heureux. La premiere, il la fault prendre par medecine et par necessité, plus escharsement ; l'aultre par soif, mais non iusques à l'yvresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les premieres choses que sent un enfant : si, la raison survenant, elles s'appliquent à elle, cela c'est vertu.

L'usage que Montaigne faisoit de la vie.

I'ay un dictionnaire tout à part moy : Ie passe le temps, quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, ie ne le veulx pas passer, ie le retaste, ie m'y tiens : il fault courir le mauvais, et se rasseoir au bon. Cette phraze ordinaire de « Passe temps », et de « Passer le temps », represente l'usage de ce prudentes gents, qui ne pensent point avo meilleur compte de leur vie, que de la coul et eschapper, de la passer, gauchir, et, t tant qu'il est en eulx, ignorer et fuyr ; com chose de qualité ennuyeuse et desdaigna mais ie la cognois aultre ; et la treuve et

(*a*) *Des attraits excessifs* et enchanteurs de *lupté*. C.

sable et commode, voire en son dernier
cours, où ie la tiens ; et nous l'a nature m
en main, garnie de telles circonstances et
favorables, que nous n'avons à nous plaind
qu'à nous, si elle nous presse, et si elle nou
eschappe inutilement ; *stulti vita ingrata est
trepida est, tota in futurum fertur* (1). Ie m
compose pourtant à la perdre sans regret ;
mais comme perdable de sa condition, non
comme moleste et importune : aussi ne sied
il proprement bien de ne se desplaire pas à
mourir qu'à ceulx qui se plaisent à vivre. Il
y a du mesnage à la iouïr : Ie la iouïs au double
des aultres ; car la mesure, en la iouïssance,
despend du plus ou moins d'application que
nous y prestons. Principalemen
que i'ap

à celuy qui nous l'octroye : Ils iouïssent le
aultres plaisirs, comme ils font celuy du som
meil, sans les cognoistre. A celle fin que l
dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupide
ment, i'ay aultresfois trouvé bon qu'on me l
troublast, à fin que ie l'entreveisse. Ie con
sulte d'un contentement avecques moy ; ie n
l'escume pas, ie le sonde ; et plie ma raison
le recueillir ; devenue chagrine et desgoustee
Me treuve ie en quelque assiette tranquille
y a il quelque volupté qui me chatouille ? i
ne la laisse pas fripponner aux sens : i'y as
socie mon ame ; non pas pour s'y engager
mais pour s'y agreer ; non pas pour s'y per
dre, mais pour s'y trouver ; et l'employe, d
sa part, à se mirer dans ce prospere estat,
en poiser et estimer le bonheur, et l'ampl
fier : elle mesure Combien c'est qu'elle doï
à Dieu, d'estre en repos de sa conscience
d'aultres passions intestines ; d'avoir le co
en sa disposition naturelle, iouïssant ord
neement et competemment des functions r
les et flateuses par lesquelles il luy plaist c
penser de sa grace les douleurs de quo
iustice nous bat à son tour : Combier
vault d'estre logee en tel poinct que, où q
iecte sa veue, le ciel est calme autour c
nul desir, nulle crainte ou doubte qı
trouble l'air ; aulcune difficulté passee
sente, future, par dessus la quelle so
gination ne passe sans offense. Cette
ration prend grand lustre de la cor

des conditions differentes : ainsi, ie me propose en mille visages ceulx que la fortune ou que leur propre erreur emporte et tempeste ; et encores ceulx cy, plus prez de moy, qui receoivent si laschement et incurieusement leur bonne fortune : ce sont gents qui passent voirement leur temps ; ils oultrepassent le present et ce qu'ils possedent, pour servir à l'esperance, et pour des umbrages et vaines images que la fantasie leur met au devant,

> Morte obitâ quales fama est volitare figuras,
> Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus (1) :

lesquelles hastent et alongent leur fuyte, à mesme qu'on les suyt : le fruict et but de leur poursuitte, c'est poursuivre ; comme Alexan-

de faire une action selo
comme de chausser ses bottes pou
chevauchee. N'eussent ses suyvan
plus de droict et de nerfs et de suc
celage de leurs femmes, qu'en a sa

Ce n'est pas ce que dict Socrates,
cepteur et le nostre : il prise, comme
la volupté corporelle ; mais il prefere
l'esprit, comme ayant plus de force,
stance, de facilité, de varieté, de c
Cette cy ne va nullement seule, selon
n'est pas si fantastique, mais seulemer
miere ; pour luy, la temperance est m
trice, non adversaire, des voluptez. I
est un doulx guide ; mais non pas plus c
que prudent et iuste : *intrandum est in*
aturam, et penitùs quid ea post[illegible]
endum (1). Ie [illegible]

rum naturalium quæsitor acerrimus (1); Ny que nous nous sustantissions, mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue par laquelle Epimenides se privoit d'appetit, et se maintenoit; Ny qu'on produisist stupidement des enfants par les doigts, ou par les talons, ains, parlant en reverence, que plustost encores on les produisist voluptueusement par les doigts et par les talons; Ny que le corps feust sans desir et sans chatouillement: ce sont plaintes ingrates et iniques. l'accepte de bon cœur, et recognoissant, ce que nature a faict pour moy; et m'en agree et m'en loue. On faict tort à ce grand et tout puissant Donneur, de refuser son don, l'annuller et desfigurer: Tout bon, il a faict tout bon: *omnia quæ secundùm naturam sunt, æstimatione digna sunt* (2).

les discours ressemploient à ses mœurs.

Des opinions de la philosophie, j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est à dire, les plus humaines et nostres; mes discours sont, conformement à mes mœurs, bas et humbles: elle faict bien l'enfant à mon gré, quand elle se met sur ses ergots pour nous prescher, Que c'est une farouche alliance de marier le divin avecques le terrestre, le raisonnable avecques le desrai-

(1) Le sage recherche avec avidité les richesses naturelles. Senec. epist. 119.

(2) Tout ce qui est selon la nature, est digne d'estime. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 6.

sonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au deshonneste : Que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la gouste : Que le seul plaisir qu'il tire de la iouïssance d'une belle ieune espouse, c'est le plaisir de sa conscience de faire une action selon l'ordre, comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchee. N'eussent ses suyvants (*a*) non plus de droict et de nerfs et de suc au despucelage de leurs femmes, qu'en a sa leçon !

Ce n'est pas ce que dict Socrates, son precepteur et le nostre : il prise, comme il doibt, la volupté corporelle ; mais il prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de varieté, de dignité.

cause, difficile à borner et expliquer ; et celuy des stoïciens, voisin à celuy là, qui est « consentir à nature ». Est ce pas erreur d'estimer aulcunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont necessaires ? Si ne m'osteront ils pas de la teste, que ce ne soit un tres convenable mariage du plaisir avecques la necessité, avecques la quelle, dict un ancien, les dieux complottent tousiours. A quoy faire desmembrons nous en divorce un bastiment tissu d'une si ioincte et fraternelle correspondance ? au rebours, renouons le par mutuels offices : que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps; le corps arreste la legereté de l'esprit et la fixe. *Qui, velut summum bonum, laudat animæ naturam, et tanquam malum, naturam carnis accusat, profectò et animam carnaliter appetit, et carnem carnaliter fugit ; quoniam id vanitate sentit humanâ, non veritate diviná* (1). Il n'y a piece indigne de nostre soing, en ce present que Dieu nous a faict; nous en debvons compte iusques à un poil :

(1) Certainement, quiconque exalte l'âme comme le souverain bien, et condamne le corps comme une chose mauvaise, embrasse et chérit l'âme d'une manière charnelle, et fuit charnellement la chair; parce qu'il ne forme point ce jugement par un principe divin, mais par un principe de vanité humaine Augusr. *de Civit. Dei*, l. 14, c. 5, où ce S. Père en veut proprement aux Manichéens, qui regardoient la chair et le corps comme une production du mauvais principe. C.

et n'est pas une commission par acquit, à
l'homme, de conduire l'homme selon sa con-
dition ; elle est expresse, naïfve et tresprin-
cipale, et nous l'a le Createur donnee serieu-
sement et severement. L'auctorité peult seule
envers les communs entendements, et poise
plus en langage peregrin ; rechargeons en ce
lieu : *Stultitiæ proprium quis non dixerit*
ignavè et contumaciter facere quæ faiendo
sunt ; et aliò corpus impellere, aliò animum
distrahique inter diversissimos motus (1) ? O
sus, pour veoir, faictes vous dire un iour les
amusements et imaginations que celuy là me
en sa teste, et pour les quelles il destourne
sa pensee d'un bon repas, et plaind l'heur
qu'il employe à se nourrir : vous trouvere

chasses ; car, sur des eschasses, encores fault il marcher de nos iambes ; et au plus eslevé throsne du monde, si ne sommes nous assis que sur nostre cul. Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rengent au modele commun et humain avecques ordre, mais sans miracle et sans extravagance. Or, la vieillesse a un peu besoing d'estre traictee plus tendrement : recommendons la à ce dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaye et sociale :

Frui paratis, et valido mihi,
Latoe, dones, et, precor, integrâ
Cum mente ; nec turpem senectam
Degere, nec cythará carentem (1).

(1) Ce que je te demande, ô fils de Latone ! c'est de me laisser jouir de mon bonheur ; de me donner une santé constante, un esprit toujours sain ; de me préserver d'une vieillesse languissante, et insensible aux doux chants des Muses. Hor. od. 31, l. 1, v. 17.

FIN DES ESSAIS.

LETTRES.

LETTRES

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

I (*).

A MONSIEUR DE LANSAC,

paix; que, pour avoir prins sa seconde façon de ce personnage (*a*) que ie sçais avoir esté aimé et estimé de vous pendant sa vie. Cela vous servira tousiours d'aiguillon à continuer envers son nom et sa memoire vostre bonne opinion et volonté. Et hardiement, monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose: car ne l'ayant gousté que par les tesmoignages publicques qu'il avoit donné de soy, c'est à moy à vous respondre qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà; que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a faict cet honneur, vivant, que ie mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avecques moy une cousture d'amitié si estroicte et si ioincte, qu'il n'y a eu biais, mouvement, ny ressort en son ame, que ie n'aye peu considerer et iuger, au moins si ma veue n'a quelquefois tiré court. Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si prez du miracle, que pour, me iectant hors des barrieres de la vraysemblance, ne me faire mescroire du tout, il est force, parlant de luy, que ie me resserre et restreigne au dessoubs de ce que i'en sçais. Et pour ce coup, monsieur, ie me contenterai seulement

---

donne Montaigne, pourroit le faire méconnoître. Peut-être l'auroit-il désigné plus honorablement, s'il l'eût nommé tout simplement un illustre citoyen d'Athènes. C.

(*a*) *D'Etienne de La Boëtie.*

...cela qui luy est tresiust
et pour le resfreschir en vostre m
vous donne ce livre, qui tout d'un
vous respondra, de ma part, que,
presse deffense que m'en faict moi
sance, ie vous presenterois autant v
quelque chose du mien, en recogn
des obligations que ie vous doibs, et
cienne faveur et amitié que vous avez
à ceulx de nostre maison. Mais, moi
à faulte de meilleure monnoye, ie voi
en payement une tresasseuree volonté d
faire humble service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous tienne en sa garde.

Vostre obeïssant serviteur,

nom, c'est autant de multiplication de ce sien second vivre, et dadvantage que son nom s'ennoblit et s'honnore du lieu qui le receoit, c'est à moy à faire, non seulement de l'espandre le plus qu'il me sera possible, mais encores de le donner en garde à personnes d'honneur et de vertu, parmy lesquelles vous tenez tel reng, que, pour vous donner occasion de recueillir ce nouvel hoste, et de luy faire bonne chere, i'ai esté d'advis de vous presenter ce petit ouvrage, non pour le service que vous en puissiez tirer, sçachant bien que, à practiquer Plutarque et ses compaignons, vous n'avez que faire de truchement; mais il est possible que madame de Roissy, y voyant l'ordre de son mesnage et de vostre bon accord representé au vif, sera tresayse de sentir la bonté de son inclination naturelle avoir non seulement atteinct, mais surmonté ce que les plus sages philosophes ont peu imaginer du debvoir et des loix du mariage. Et en toute façon, ce me sera tousiours honneur de pouvoir faire chose qui revienne à plaisir à vous ou aux vostres, pour l'obligation que i'ay de vous faire service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril 1570.

Votre humble serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

MA FEMME.

MA femme, vous entendez bien pas le tour d'un galant homme, a ce temps icy, de vous courtiser encores : car ils disent qu'un habi peult bien prendre femme ; mais q pouser c'est à faire à un sot. Laissons ie me tiens, de ma part, à la simple vieil aage ; aussi en porte ie tantost et, de vray, la nouvelleté couste si qu'à cette heure à ce pauvre estat (e sçais si nous en sommes à la derniere e qu'en tout et par tout i'en quite le p vons, ma femme, vous et moy, à françoise. Or, il vous peult souveni feu monsieur de la Boëtie

à mes amis. Et parce que ie n'en ay, ce crois ie, nul plus privé que vous, ie vous envoye la lettre consolatoire de Plutarque à sa femme, traduicte par luy en françois : bien marry de quoy la fortune vous a rendu ce present si propre, et que, n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais ie laisse à Plutarque la charge de vous consoler, et de vous advertir de vostre debvoir en cela, vous priant le croire pour l'amour de moy ; car il vous descouvrira mes intentions, et ce qui se peult alleguer en cela, beaucoup mieulx que ie ne ferois moy mesme. Sur ce, ma femme, ie me recommende bien fort à vostre bonne grace, et prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde. De Paris, ce 10 septembre 1570.

Vostre bon mary,

MICHEL DE MONTAIGNE.

Chancelier de France.

MONSEIGNEUR,

I'ay opinion que vous aultres, à
tune et la raison ont mis en main
nement des affaires du monde, ne
rien plus curieusement que par où
siez arriver à la cognoissance des ho
vos charges : car à peine est il nulle
nauté si chestifve, qui n'aye en soy c
mes assez pour fournir commodemen
cun de ses offices, pourveu que le d
ment et le triage s'en peust iustemen
et ce poinct là gaigné, il ne reste
pour arriver à la parfaicte compositio
estat. Or, à mesure que cela
haitable

pales à considerer : de maniere qu'il n'a esté nulle chose publicque si bien establie, en laquelle nous ne remarquions souvent la faulte de ce despartement et de ce choix ; et en celles où l'ignoranee et la malice, le fard, les faveurs, les brigues et la violence commandent, si quelque eslection se veoid faicte meritoirement et par ordre, nous le debvons sans doubte à la fortune, qui, par l'inconstance de son bransle divers, s'est pour ce coup rencontree au train de la raison. Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. Estienne de la Boëtie, l'un des plus propres et necessaires hommes aux premieres charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy, mesprisé, ez cendres de son fouyer domestique, au grand interest de nostre bien commun ; car, quant au sien particulier, ie vous advise, monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens et des thresors qui desfient la fortune, que iamais homme n'a vescu plus satisfaict ny plus content. Ie sçais bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes ; et sçais, dadvantage, que iamais homme n'y apporta plus de suffisance, et que, en l'aage de trente deux ans, qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce reng là que nul aultre avant luy : mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de soldat un digne capitaine, ny d'employer aux charges moyennes ceulx qui feroient bien encores les pre-

mieres. A la verité, ses forces feurent mal mesnagees, et trop espargnees : de façon que, au delà de sa charge, il luy restoit beaucoup de grandes parties oysifves et inutiles, desquelles la chose publicque eust peu tirer du service, et luy de la gloire. Or, monsieur, puisqu'il a esté si nonchalant de se poulser soy mesme en lumiere, comme, de malheur, la vertu et l'ambition ne logent gueres ensemble ; et qu'il a esté d'un siecle si grossier ou si plein d'envie, qu'il n'y a peu nullement estre aydé par le tesmoignage d'aultruy, ie souhaite merveilleusement que, au moins aprez luy, sa memoire, à qui seule meshuy ie doibs les offices de nostre amitié, receoive le loyer de sa valeur, et qu'elle se loge en la recommendation des personnes d'honneur et de vertu. A cette cause m'a il prins envie de le mettre au iour, et de vous le presenter, monsieur, par ce peu de vers latins qui nous

V (*).

A MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE,

MON PÈRE.

Quant à ses dernieres paroles, sans doubte si homme en doibt rendre bon compte, c'est moy; tant parce que, du long de sa maladie, il parloit aussi volontiers à moy qu'à nul aultre, que aussi pource que, pour la singuliere et fraternelle amitié que nous nous estions entreportee, i'avois trescertaine cognoissance des intentions, iugements et volontez qu'il avoit eus durant sa vie, autant sans doubte qu'homme peult avoir d'un aultre; et parce que ie les sçavois estre haultes, vertueuses, pleines de trescertaine resolution, et, quand tout est dict, admirables. Ie prevoyois bien, que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperoit rien, en une telle necessité, qui ne feust grand et plein de bon exemple: ainsi, ie m'en prenois le plus garde que ie pouvois. Il est vray, monseigneur, comme i'ay la memoire fort courte, et desbauchee encores par

(*) Extrait d'une lettre que Montaigne écrivit à son père, contenant quelques particularités qu'il *remarqua* en la maladie et mort de M. de La Boëtie.

le trouble que mon esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte et si importante, qu'il est impossible que ie n'aye oublié beaucoup de choses que ie vouldrois estre sceues : mais celles des quelles il m'est souvenu, ie les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible ; car, pour le representer ainsi fierement arresté en sa brave desmarche ; pour vous faire veoir ce courage invincible dans un corps atterré et assommé par les furieux efforts de la mort et de la douleur, ie confesse qu'il y fauldroit un beaucoup meilleur style que le mien ; parce qu'encores que durant sa vie, quand il parloit de choses graves et importantes, il en parloit de telle sorte, qu'il estoit malaysé de les si bien escrire, si est ce qu'à ce coup il sembloit que son esprit et sa langue s'efforceassent à l'envy, comme pour luy faire leur dernier service : car sans doubte ie ne le veis iamais plein ny de tant et de si belles

cioit ; qu'il se trouvoit un peu mal, et que ie luy ferois plaisir, si ie voulois estre une heure avecques luy, avant qu'il partist pour aller en Medor (*a*). Ie l'allay trouver bientost aprez disner. Il estoit couché vestu, et montroit desià ie ne sçais quel changement en son visage. Il me dict que c'estoit un flux de ventre avecques des trenchees, qu'il avoit prins le iour avant, iouant en pourpoinct soubs une robbe de soye, avecques monsieur d'Escars ; et que le froid luy avoit souvent faict sentir semblables accidents. Ie trouvay bon qu'il continuast l'entreprinse qu'il avoit pieça faicte de s'en aller ; mais qu'il n'allast pour ce soir que iusques à Germignan ; qui n'est qu'à deux lieues de la ville. Cela faisois ie pour le lieu où il estoit logé tout avoisiné de maisons infectes de peste, de laquelle i avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigord et d'Agenois, où il avoit lais tout empesté ; et puis, pour semblable mal die que la sienne, ie m'estois aultresfois tr bien trouvé de monter à cheval. Ainsir s'en partit, et madamoiselle de la Boëti femme, et monsieur de Bouillhonnas oncle, avecques luy.

Le lendemain, de bien bon matin, v

(*a*) Je crois qu'il faut lire *Médoc* au lieu *dor;* et *Germignac*, qui est près de Sain département de la Charente-Inférieure, au *Germignan.* E. J.

... ie leis l'apresdist.

A mon arrivee, il sembla qu
esiouï de me veoir; et, comm
prendre congé de luy pour m'en
luy promeisse de le reveoir le le
me pria, avecques plus d'affecti
stance qu'il n'avoit iamais faict d'au
que ie feusse le plus que ie pourroi
luy. Cela me toucha aulcunement.
moins ie m'en allois, quand madam
la Boëtie, qui pressentoit desià ie ne
malheur, me pria, les larmes à l'
ie ne bougeasse pour ce soir. Ainsin e
resta; de quoy il se resiouit avecqu
Le lendemain, ie m'en reveins; et l
le feus retrouver. Son mal alloit en er
son flux de sang, et ses trenchees q
blissoient encores plus. ...
à aultre.

donnay plus. Iusques au dimanche, il ne m'avoit tenu nul propos de ce qu'il iugeoit de son estre, et ne parlions que de particulieres occurrences de sa maladie, et de ce que les anciens medecins en avoient dict; d'affaires publicques bien peu, car ie l'en trouvay tout desgousté dez le premier iour. Mais le dimanche, il eust une grand' foiblesse : et comme il feut revenu à soy, il dict qu'il luy avoit semblé estre en une confusion de toutes choses, et n'avoir rien veu qu'une espesse nue, et brouillart obscur, dans lequel tout estoit peslemesle et sans ordre; toutesfois qu'il n'avoit eu nul desplaisir à tout cet accident. « La mort n'a rien de pire que cela, mon frere », luy dis ie lors : « Mais n'a rien de si mauvais », me respondit il.

Depuis lors, parce que dez le commencement de son mal il n'avoit prins nul sommeil, et que, nonobstant tous les remedes, il alloit tousiours en empirant, de sorte qu'on y avoit desià employé certains bruvages desquels on ne se sert qu'aux dernieres extremitez, il commencea à desesperer entierement de sa guarison; ce qu'il me communiqua. Ce mesme iour, parce qu'il feut trouvé bon, ie luy dis, « Qu'il me sieroit mal, pour l'extreme amitié que ie luy portois, si ie ne me soulciois, que comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil autant qu'à homme du monde, qu'il les continuast encores à sa maladie; et que, si Dieu vouloit

... estre resolu des difficultez qui l...
suspens en cela, il me pria d'ap...
oncle et sa femme, seuls, pour leu...
tendre ce qu'il avoit deliberé qua...
testament. Ie luy dis qu'il les est...
« Non, non, me dict il, ie les cor...
et leur donneray beaucoup meilleu...
rance de ma santé, que ie ne l'ay moy n...
Et puis, il me demanda si les foibles...
avoit eues, ne nous avoient pas un...
tonnés. « Cela n'est rien, luy feis i...
frere, ce sont accidents ordinaires ...
maladies ». « Vrayment non, ce n'est...
mon frere, me respondit il, quand bie...
adviendroit ce que vous en craindriez le...
« A vous ne seroit ce que heur, luy...
quay ie; mais le dommage seroit à mo...
perdrois la compaignie. »

quelque ordre à mes affaires domestiques, aprez en avoir eu votre advis premierement ». Et puis addressant son propos à son oncle : « Mon bon oncle, dict il, si i'avois à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que ie vous ay, ie n'aurois eu piece (*a*) faict : il me suffit que, iusques à present, où que i'aye esté, et à quiconque i'en aye parlé, i'aye tousiours dict que tout ce que un tressage, tresbon et tresliberal pere pouvoit faire pour son fils, tout cela avez vous faict pour moy, soit pour le soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes lettres, soit lorsqu'il vous a pleu me poulser aux estats (*b*) ; de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands et recommandables offices d'amitiez vostres envers moy ; somme, quoy que i'aye, ie le tiens de vous, ie l'advoue de vous, ie vous en suis redevable, vous estes mon vray pere : ainsi, comme fils de famille, ie n'ay nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé ». Lors il se teut, et attendit que les souspirs et les sanglots eussent donné loysir à son oncle de luy respondre, Qu'il trouveroit tousiours tresbon

(*a*) *De long-temps fait.* E. J.

(*b*) *A des emplois publics :* car (comme dit Montaigne dans sa lettre au chancelier de Lhospital) « son amy estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes ». *Ci-dessus*, lettre IV, p. 243.

tout ce qui luy plairoit. Lors ayant à le faire son heritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis, destournant sa parole à sa femme : « Ma semblance, dict il (ainsi l'appelloit il souvent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eulx), ayant esté ioinct à vous du sainct nœud de mariage, qui est l'un des plus respectables et inviolables que Dieu nous ait ordonné çà bas pour l'entretien de la societé humaine, ie vous ay aimee, cherie et estimee autant qu'il m'a esté possible, et suis tout asseuré que vous m'avez rendu reciproque affection, que ie ne sçaurois assez recognoistre. Ie vous prie de prendre de la part de mes biens ce que ie vous donne, et vous en contenter

tion que vous avez aux lettres. Ce vous sera μνημοσυνον *tui sodalis* (1) ».

Et puis, parlant à touts trois generalement, loua Dieu, de quoy, en une si extreme necessité, il se trouvoit accompaigné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde: et qu'il luy sembloit tresbeau à veoir une assemblee de quatre si accordants et si unis d'amitié; faisant, disoit il, estat, que nous nous entr'aimions unanimement les uns pour l'amour des aultres. Et nous ayant recommendé les uns aux aultres, il suyvit ainsin: « Ayant mis ordre à mes biens, encores me faut il penser à ma conscience. Ie suis chrestien, ie suis catholique: tel ai vescu, tel suis ie deliberé de clorre ma vie. Qu'on me face venir un presbtre; car ie ne veulx faillir à ce dernier debvoir d'un chrestien ».

Sur ce poinct il finit son propos, lequel il avoit continué avecques telle asseurance de visage, telle force de parole et de voix, que, là où ie l'avois trouvé, lorsque i'entrai en sa chambre, foible, traisnant lentement les mots les uns aprez les aultres, ayant le pouls abbattu comme de fiebvre lente, et tirant à la mort, le visage pasle et tout meurtri, il sembloit lors, qu'il veinst comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur, le teinct plus vermeil, et le pouls plus fort, de

(1) Un souvenir de votre ami.

sorte que ie luy feis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure i'eus le cœur si serré, que ie ne sceus rien luy respondre. Mais deux ou trois heures aprez, tant pour luy continuer cette grandeur de courage, que aussi parce que ie souhaitois, pour la ialousie que i'ay eue toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoings de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compaignie en sa chambre, ie luy dis que i'avois rougi de honte de quoy le courage m'avoit failli à ouïr ce que luy, qui estoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que iusques lors i'avois pensé que Dieu ne nous donnast gueres si grand ad-

me prenant par la main, « Mon frere, mon amy, me dict il, ie t'asseure que i'ay faict assez de choses, ce me semble, en ma vie, avecques autant de peine et difficulté que ie fois cette cy. Et quand tout est dict, il y a fort long temps que i'y estois preparé, et que i'en sçavois ma leçon toute par cœur. Mais n'est ce pas assez vescu iusques à l'aage auquel ie suis? i'estois prest à entrer à mon trente troisieme an. Dieu m'a faict cette grace, que tout ce que i'ay passé iusques à cette heure de ma vie, a esté plein de santé et de bonheur, pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouvoit gueres plus durer. Il estoit meshuy temps de se mettre aux affaires, et de veoir mille choses malplaisantes, comme l'incommodité de la vieillesse, de laquelle ie suis quite par ce moyen: et puis, il est vraysemblable que i'ay vescu iusques à cette heure avecques plus de simplicité et moins de malice, que ie n'eusse, par adventure, faict si Dieu m'eust laissé vivre iusqu'à ce que le soing de m'enrichir, et accommoder mes affaires, me feust entré dans la teste. Quant à moy, ie suis certain, ie m'en vois trouver Dieu, et le seiour des bienheureux ». Or, parce que ie moutrois, mesme au visage, l'impatience que i'avois à l'ouïr : « Comment, mon frere, me dict il, me voulez vous faire peur? Si ie l'avois, à qui seroit ce de me l'oster, qu'à vous? »

Sur le soir, parce que le notaire surveint,

. . mais ie vouldroi
qu'on me donnast un peu de loi
treuve extremement travaillé, e
que ie n'en puis quasi plus ».
à changer de propos ; mais il se
ain, et me dict, qu'il ne fallo
loisir à mourir, et me pria de sç
otaire avoit la main bien legiere,
steroit gueres à dicter. I'appellay le
et sur le champ il dicta si viste son t
qu'on estoit bien empesché à le suy
nt achevé, il me pria de luy lire
à moy, « Voilà, dict il, le soing d'u
hose que nos richesses ! » *Sunt h*
ninibus vocantur bona (1) ! Aprez q
ient eut esté signé, comme sa chaml
ine de gents, il me demanda s'il l
l de parler. Ie lui dis que non, m
ist tout doulcement.
feit appeller mademoiselle de
nience

sité, me promettent beaucoup de toy : et vrayement ie t'en suis obligé, et t'en mercie tres-affectueusement. Au reste, pour me descharger, ie t'advertis d'estre premierement devote envers Dieu : car c'est sans doubte la principale partie de nostre debvoir, et sans laquelle nulle aultre action ne peult estre ny bonne ny belle ; et celle là y estant bien à bon escient, elle traisne aprez soy par necessité toutes aultres actions de vertu. Aprez Dieu, il te fault aimer et honnorer ton pere et ta mere, mesme ta mere ma sœur que i'estime des meilleures et plus sages femmes du monde ; et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs : fuy comme peste ces folles privautez que tu veois les femmes avoir quelquesfois avecques les hommes ; car, encores que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais, toutesfois petit à petit elles corrompent l'esprit, et le conduisent à l'oysifveté, et de là, dans le vilain bourbier du vice. Crois moy ; la plus seure garde de la chasteté à une fille, c'est la severité. Ie te prie, et veulx, qu'il te souvienne de moy, pour avoir souvent devant les yeux l'amitié que ie t'ay portee ; non pas pour te plaindre, et pour te douloir de ma perte, et cela deffends ie à touts mes amis tant que ie puis, attendu qu'il sembleroit qu'ils feussent envieux du bien, du quel, mercy à ma mort, ie me verray bientost iouïssant : et t'asseure, *ma* fille, que si Dieu me donnoit à cette

, appeller mademoisell
a belle fille, et luy dit : « Ma fille
ez pas grand besoing de mes adve
ts, ayant une telle mere, que i'ay tr
ge, si bien conforme à mes conditi
ntez, ne m'ayant iamais faict nulle fa
; serez tresbien instruicte, d'une
itresse d'eschole. Et ne trouvez poin
ge, si moy, qui ne vous touche d'
: parenté, me soulcie et me mesle
; car, estant fille d'une personne
si proche, il est impossible que tout
ous concerne ne me touche aussi.
ant ay ie tousiours eu tout le soing d
s de monsieur d'Arsat vostre frer
: des miennes propres, et, par adve
ne vous nuira il pas à vostre advanc
avoir esté ma belle fille. Vous avez
sse et de la beauté assez ; vous est
lle de bon lieu : il ne vous
ieter les hi

larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours, qui feurent longuets. Mais, aprez tout cela, il commanda qu'on feist sortir tout le monde, sauf sa garnison, ainsi nomma il les filles qui le servoient. Et puis, appellant mon frere de Beauregard : « Monsieur de Beauregard, lui dict il, ie vous mercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy. Vous voulez bien que ie vous descouvre quelque chose que i'ay sur le cœur à vous dire ». De quoy, quand mon frere luy eut donné asseurance, il suyvit ainsi : « Ie vous iure que de touts ceux qui se sont mis à la reformation de l'Eglise, ie n'ay iamais pensé qu'il y en ayt eu un seul qui s'y soit mis avecques meilleur zele, plus entiere, sincere et simple affection, que vous : et crois certainement que les seuls vices de nos prelats, qui ont sans doubte besoing d'une grande correction, et quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise, vous ont incité à cela. Ie ne vous en veulx, pour cette heure, desmouvoir ; car aussi ne prie ie pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience : mais ie vous veulx bien advertir que ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de la quelle vous estes par une continuelle concorde (maison que i'ay autant chere que maison du *monde* ! mon Dieu ; quelle case, de laquelle il *n'est* iamais sorti acte que d'homme de bien !), ayant respect à la volonté de vostre pere, ce

bon pere à qui vous debvez tant, de vostre bon oncle, à vos freres, vous fuyiez ces extremitez : ne soyez point si aspre et si violent ; accommodez vous à eulx : ne faites point de bande et de corps à part ; ioignez vous ensemble. Vous voyez combien de ruynes ces dissentions ont apporté en ce royaume ; et vous responds qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et, comme vous estes sage et bon, gardez de mettre ces inconvenients parmy vostre famille, de peur de luy faire perdre la gloire et le bonheur duquel elle a iouï iusques à cette heure. Prenez en bonne part, monsieur de Beauregard, ce que je vous

fort long temps aprez : et nous oyant crier autour de luy, il nous dict : « Mon Dieu ! qui me tormente tant ? Pourquoy m'oste lon de ce grand et plaisant repos au quel ie suis? Laissez moy, ie vous prie ». Et puis m'oyant, il me dict : « Et vous aussi, mon frere, vous ne voulez doncques pas que ie guarisse ? Oh! quel ayse vous me faictes perdre ! » Enfin s'estant encores plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis, s'en estant bien trouvé, me dict, que c'estoit la meilleure liqueur du monde. « Non est dea, feis ie pour le mettre en propos ; c'est l'eau ». « C'est mon (a), repliqua il, ὐδωρ ἄριστον (1) ». Il avoit desià toutes les extremitez, iusques au visage, glacees de froid, avecques une sueur mortelle qui luy couloit tout le long du corps : et n'y pouvoit on quasi plus trouver nulle recognoissance de pouls.

Ce matin, il se confessa à son presbtre : mais parce que le presbtre n'avoit apporté tout ce qu'il luy falloit, il ne luy peut dire la messe. Mais le mardy matin, monsieur de la Boëtie le demanda, pour l'ayder, dict il, à faire son dernier office chrestien. Ainsin, il ouït la messe, et feit ses pasques. Et comme le presbtre prenoit congé de luy, il luy dict :

(a) *C'est mon avis, oui, certes.* E. J.

(1) L'eau, la meilleure des choses. — Ces deux mots grecs sont de Pindare : *voyez* la première ode de ses olympiques. C.

« Mon pere spirituel, ie vous supplie humblement, et vous et ceux qui sont soubs vostre charge, priez Dieu pour moy ; Soit qu'il soit ordonné, par les tressacrez thresors des desseings de Dieu, que ie finisse à cette heure mes iours, qu'il ayt pitié de mon ame, et me pardonne mes pechez, qui sont infinis, comme il n'est pas possible que si vile et si basse creature que moy aye peu executer les commandements d'un si hault et si puissant maistre ; Ou, s'il luy semble que ie face encores besoing par deçà, et qu'il veuille me reserver à quelque aultre heure, suppliez le qu'il finisse bientost en moy les angoisses que ie souffre, et qu'il me face la grace de guider doresenavant mes pas à la suite de sa volonté,

tres. Il s'estoit, en parlant, descouvert une espaule, et pria son oncle la recouvrir, encores qu'il eust un valet plus prez de luy : et puis, me regardant : *Ingenui est*, dict il, *cui multùm debeas, ei plurimùm velle debere* (1). Monsieur de Belot le veint veoir aprez midy : et il luy dict, luy presentant sa main : « Monsieur, mon bon ami ; i'estois icy à mesme pour payer ma debte, mais i'ai trouvé un bon crediteur qui me l'a remise ». Un peu aprez, comme il se resveilloit en sursault : « Bien ! bien ! qu'elle vienne quand elle vouldra, ie l'attends, gaillard et de pied coy » : mots qu'il redict deux ou trois fois en sa maladie. Et puis, comme on luy entreouvroit la bouche par force pour le faire avaller, *An vivere tanti est* (2) ? dict il, tournant son propos à monsieur de Belot.

Sur le soir, il commencea bien à bon escient à tirer aux traicts de la mort : et comme ie soupois, il me feit appeller, n'ayant plus que l'image et que l'umbre d'un homme, et, comme il disoit luy mesme, *non homo, sed species hominis ;* et me dict, à toutes peines : « Mon frere, mon amy, pleust à Dieu que ie veisse les effects des imaginations que ie viens d'avoir ! » Aprez avoir attendu quelque temps qu'il ne parloit plus, et qu'il tiroit des sous-

(1) Il est d'un cœur noble de vouloir devoir encore plus à celui à qui il doit beaucoup.

(2) La vie est-elle d'un si grand prix ?

pirs trenchants pour s'en efforcer, car deslors la langue commenceoit fort à luy denier son office, « Quelles sont elles, mon frere ? luy dis ie ». « Grandes, grandes, me respondit il ». « Il ne feut iamais, suyvis ie, que ie n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement ; voulez vous pas que i'en iouïsse encores ? » « C'est mon dea (*a*), respondit il ; mais, mon frere, ie ne puis : elles sont admirables, infinies, et indicibles ». Nous en demeurasmes là : car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à sa femme, et luy avoit dict, d'un visage le plus

que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les aultres, c'est par certain iugement et par discours de raison que nous le sentons. Mais ie m'en vois » : cela, disoit il, parce que le cœur luy failloit. Or, ayant eu peur d'avoir estonné sa femme, il se reprint, et dict : « Ie m'en vois dormir : bon soir, ma femme ; allez vous en ». Voilà le dernier congé qu'il print d'elle.

Aprez qu'elle feut partie, « Mon frere, me dict il, tenez vous auprez de moy, s'il vous plaist ». Et puis, ou sentant les poinctes de la mort plus pressantes et poignantes, ou bien la force de quelque medicament chauld qu'on luy avoit faict avaller, il print une voix plus esclatante et plus forte, et donnoit des tours dans son lict avecques tout plein de violence : de sorte que toute la compaignie commencea à avoir quelque esperance, parce que iusques lors la seule foiblesse nous l'avoit faict perdre. Lors, entre aultres choses, il se print à me prier et reprier, avecques une extreme affection, de luy donner une place. De sorte que i'eus peur que son iugement feust esbranlé : mesme que luy ayant bien doulcement remontré qu'il se laissoit emporter au mal, et que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup, et redoubla encores plus fort : « Mon frere ! mon frere ! me refusez vous doncques une place ? » Iusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, et de luy dire, que

puisqu'il respiroit et parloit, et qu'il avoit corps, il avoit par consequent son lieu. « Voire, voire (*a*), me respondit il lors, i'en ay; mais ce n'est pas celuy qu'il me fault: et puis, quand tout est dict, ie n'ay plus d'estre ». « Dieu vous en donnera un meilleur bientost, luy feis ie ». « Y feusse ie desià, mon frere! me respondit il; il y a trois iours que i'ahanne pour partir ». Estant sur ces destresses, il m'appella souvent pour s'informer seulement si i'estois prez de luy. Enfin, il se meit un peu à reposer, qui nous confirma encores plus en nostre bonne esperance: de maniere que, sortant de sa chambre, ie m'en resiouïs avecques madamoiselle

VI (*).

A MADAMOISELLE PAUMIER (**).

MADAMOISELLE,

Mes amis sçavent que dez l'heure que ie vous eus veue, ie vous destinai un de mes livres : car ie sentis que vous leur aviez faict beaucoup d'honneur. Mais la courtoisie de

(*) L'original, écrit de la propre main de Montaigne, est à présent dans la bibliothèque d'un savant magistrat, ancien président des échevins d'Amsterdam, M. Gérard Van Papenbrock, qui a plus de mille lettres de la propre main des plus savants hommes de l'Europe, depuis deux siècles. M. Pierre Morin, fils de M. Étienne Morin, mort ministre et professeur en hébreu à Amsterdam, m'a procuré une copie très-exacte de cette lettre, au bas de laquelle il a trouvé ces mots, écrits par M. Van Papenbrock, *Est manus Michaëlis de Montaigne, scripsit* 1588 : c'est ici la main de Michel de Montaigne, qui a écrit cette lettre en 1588. C.

(**) Cette demoiselle, née en 1554, se nommoit Marguerite de Chaumont. Elle fut mariée en 15.... avec Julien Le Paumier, et mourut en 1599. Jean Le Paumier, fils aîné de Julien Le Paumier, et frère du fameux Grentemesnil, étoit père d'Hélène Le Paumier, femme d'Étienne Morin, dont il a été fait mention dans la note précédente. C.

l'aimer, ou pour l'amour de luy, ou
nour de moy ; et ie garderai entiere la d
i'ay envers monsieur Paumier, pour r
ncher, si ie puis d'ailleurs, par quel
ice.

VII (*).

ONSEIGNEUR DE MONTAIGNE.

MONSEIGNEUR,

nt la charge que vous me donnastes
passee chez vous à Montaigne, i'ay
dressé de ma main, à Raimond Se-
grand theologien et philosophe es-
un accoustrement à la françoise ; et
tu, autant qu'il

vous luy veites premierement : de maniere qu'à mon opinion, il a meshuy assez de façon et d'entregent pour se presenter en toute bonne compaignie. Il pourra bien estre que les personnes delicates et curieuses y remarqueront quelque traict et ply de Gascoigne : mais ce leur sera d'autant plus de honte, d'avoir, par leur nonchalance, laissé prendre sur eulx cet advantage à un homme de tout poinct nouveau et apprenti en telle besongne. Or, monseigneur, c'est raison que soubs vostre nom il se poulse en credit et mettre en lumiere, puisqu'il vous doibt tout ce qu'il a d'amendement et de reformation. Toutesfois ie veois bien que, s'il vous plaist de compter avecques luy, ce sera vous qui luy debvrez beaucoup de reste : car, en eschange de ses excelleuts et tresreligieux discours, de ses haultaines conceptions et comme divines, il se trouvera que vous n'y aurez apporté de vostre part que des mots et du langage ; marchandise si vulgaire, et si vile, que qui plu en a n'en vault, à l'adventure, que moins.

Monseigneur, ie supplie Dieu qu'il vo doint treslongue et tresheureuse vie.

Vostre treshumble et tresobeïssant fils,

MICHEL DE MONTAIG

VIII.

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR (*).

Lecteur, tu me doibs tout ce dont tu iouïs de feu M. Estienne de la Boëtie : car ie t'advise que quant à luy il n'y a rien qu'il eust iamais esperé de te faire veoir, voire ny qu'il estimast digne de porter son nom en public. Mais moy, qui ne suis pas si hault à la main, n'ayant trouvé aultre chose dans sa librairie, qu'il me laissa par son testament, encores n'ai ie pas voulu qu'il se perdist. Et, de ce peu de iugement que i'ay, i'espere que tu trouveras que les plus habiles hommes de nostre siecle font bien souvent feste de moindre chose que [redacted]

poëmes grecs. Et, à la verité, à mesure chaque saillie luy venoit à la teste, il s'en chargeoit sur le premier papier qui luy t boit en main, sans aultre soing de le con ver. Asseure toy que i'y ay faict ce que peu, et que depuis sept ans que nous l'a perdu, ie n'ay peu recouvrer que ce qu en veois : sauf un discours DE LA SERVI VOLONTAIRE (*a*), et quelques memoires d troubles sur l'edict de ianvier, 1562. quant à ces deux dernieres pieces, ie treuve la façon trop delicate et mignarde les abandonner au grossier et pesant air d si mal plaisante saison. A Dieu. De Pari dixiesme d'aoust 1570.

(*a*) On le trouvera ci-après dans ce volum imprimé plus correctement qu'il ne l'a été dan différentes éditions données par Coste. N.

IX (*).

A MONSIEUR DE FOIX,

Conseiller du roy en son conseil privé, et ambassadeur de sa maiesté prez la seigneurie de Veuise.

MONSIEUR,

Estant à mesme de vous recommender, et à la posterité, la memoire de feu Estienne de la Boëtie, tant pour son extreme valeur, que

par les sentiments interieurs et plus nostres: là où les bestes mesmes se veoient aulcunement capables de toute aultre recompense et peine corporelle. En oultre, il est bon à veoir que la coustume de louer la vertu, mesme de ceulx qui ne sont plus, ne vise pas à eulx, ains qu'elle fait estat d'aiguillonner par ce moyen les vivants à les imiter : comme les derniers chastiements sont employez par la iustice, plus pour l'exemple, que pour l'interest de ceulx qui les souffrent. Or, le louer et le mesloüer s'entrerespondant de si pareille consequence, il est malaysé à sauver que nos loix deffendent offenser la reputation d'aultruy, et ce neantmoins permettent de l'ennoblir sans merite. Cette pernicieuse licence de iecter ainsin, à nostre poste (a), au vent les louanges d'un chascun, a esté aultresfois diversement restreincte ailleurs ; voire, à l'adventure, ayda elle iadis à mettre la poësie en la malegrace des sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit on couvrir, que le vice du mentir n'y apparoisse tousiours tresmesseant à un homme bien nay, quelque visage qu'on luy donne. Quant à ce personnage de qui ie vous parle, monsieur, il m'envoye bien loing de ces termes, car le dangier n'est pas que ie luy en preste quelqu'une, mais que ie luy en oste ; et son malheur porte que, comme il m'a fourny, autant qu'homme puisse,

(a) *A notre gré.* E. J.

de tresiustes et tresapparentes occasions de louange, i'ay bien aussi peu de moyen et de suffisance pour la luy rendre ; ie dis moy, à qui seul il s'est communiqué iusques au vif, et qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfections et de vertus qui moisirent oysifves au giron d'une si belle ame, mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car, la nature des choses ayant, ie ne sçais comment, permis que la verité pour belle et acceptable qu'elle soit d'elle mesme, si ne l'embrassons nous qu'infuse et insinuee en nostre creance par les utils de la persuasion, ie me treuve si fort desgarny, et de credit pour auctoriser mon simple tesmoignage, et d'eloquence pour l'enrichir et le faire valoir, qu'à peu a il tenu que

venir en composition de ce que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, et qu'à peine au bout de chasque an mettoit il une fois la main à la plume, tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous voyez, monsieur, vert et sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans chois et sans triage; en maniere qu'il y en a de ceulx mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast, que pour dire qu'il estoit capable de tout faire : car, au reste, mille et mille fois, voire en ses propos ordinaires, avons nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sceues, plus dignes d'estre admirees. Voylà, monsieur, ce que la raison et l'affection, ioinctes ensemble par un rare rencontre, me commandent vous dire de ce grand homme de bien : et, si la privauté que i'ay prinse de m'en addresser à vous, et de vous en entretenir si longuement vous offense, il vous souviendra, s'il vous plaist, que le principal effect de la grandeur et de l'eminence, c'est de vous iecter en bute à l'importunité et embesongnement des affaires d'aultruy. Sur ce, aprez vous avoir presenté ma tresbumble affection à vostre service, ie supplie Dieu vous donner, monsieur, tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce premier de septembre 1570.

Vostre obeïssant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

DE

LA SERVITUDE VOLONTAIRE,

OU

LE CONTR'UN.

DE

LA SERVITUDE VOLONTAIRE,

OU

LE CONTR'UN.

DISCOURS

D'ESTIENNE DE LA BOËTIE.

pouvoit estre bonne, puisque la puissance d'un seul, deslors qu'il prend ce tiltre de maistre, est dure et desraisonnable, il est allé adiouster, tout au rebours,

Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul soit le roy.

Toutesfois, à l'adventure, il fault excuser Ulysse, auquel possible lors il estoit besoing d'user de ce langage, et de s'en servir pour appaiser la revolte de l'armee; conformant, ie crois, son propos plus au temps, qu'à la verité. Mais, à parler à bon escient, c'est un extreme malheur d'estre subiect à un maistre, du quel on ne peult estre iamais asseuré qu'il soit bon, puisqu'il est tousiours en sa puissance d'estre mauvais quand il vouldra : et d'avoir plusieurs maistres, c'est autant que d'avoir autant de fois à estre extremement malheureux. Si ne veulx ie pas, pour cette heure, debattre cette question tant pourmenee, à sçavoir « Si les aultres façons de republicques sont meilleures que la monarchie » : A quoy, si ie voulois venir, encores vouldrois ie sçavoir, avant que mettre en doubte quel reng la monarchie doibt avoir entre les republicques, si elle y en doibt avoir aulcun; pource qu'il est malaysé de croire qu'il y ayt rien de public en ce gouvernement; où tout est à un. Mais cette question est reservee pour un aultre temps, et demanderoit bien son traicté à part, ou plustost amene-

roit quand et soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup, ie ne vouldrois sinon entendre, S'il est possible, et comme il se peult faire, que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations, endurent quelquesfois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on luy donne; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer; qui ne sçauroit leur faire mal aulcun, sinon lorsqu'ils aiment mieulx le souffrir que luy contredire. Grand' chose, certes, et toutesfois si commune, qu'il s'en fault de tant plus douloir, et moins esbahir, de veoir un million de millions d'hommes servir mise-

qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident ; ou bien plustost ne s'esbahir, ni ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment, et se reserver à l'advenir à meilleure fortune.

Nostre nature est ainsi, que les communs debvoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie : il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faicts, de cognoistre le bien d'où l'on l'a receu, et diminuer souvent de nostre ayse, pour augmenter l'honneur et advantage de celuy qu'on aime, et qui le mérite : Ainsi doncques, si les habitants d'un païs ont trouvé quelque grand personnage qui leur ayt montré par espreuve une grande prevoyance pour les garder, grande hardiesse pour les deffendre, un grand soing pour les gouverner ; si, de là en avant, ils s'apprivoisent de luy obeïr, et s'en fier, tant que luy donner quelques advantages, ie ne sçais si ce seroit sagesse ; de tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour l'advancer en lieu où il pourra mal faire : mais certes, si (*a*) ne pourroit il faillir d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celuy duquel on n'a receu que bien.

Mais, ô bon Dieu ! que peult estre cela ? comment dirons nous que cela s'appelle ? quel malheur est cettuy là ? ou quel vice ? ou plustost quel malheureux vice ? veoir un nombre infini, non pas obeïr, mais servir ; non pas

(*a*) *Cependant il ne pourroit manquer, etc.* E. J.

estre gouvernez, mais tyrannisez; n'ayants ny biens, ny parents, ny enfants, ny leur vie mesme, qui soit à eulx! souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautez, non pas d'une armee, non pas d'un camp barbare contre lequel il fauldroit despendre son sang et sa vie devant; mais d'un seul! non pas d'un Hercules, ne d'un Samson; mais d'un seul hommeau (*a*), et le plus souvent du plus lasche et femenin (*b*) de la nation; non pas accoustumé à la pouldre des battailles, mais encores à grand' peine au sable des tournois non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette! Appellerons

pas un seul, du quel le mieulx traicté de touts en receoit ce mal d'estre serf et esclave; comment pourrons nous nommer cela? Est ce lascheté? Or, il y a en touts vices naturellement quelque borne, oultre la quelle ils ne peuvent passer : deux peuvent craindre un, et possible dix; mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne se deffendent d'un, cela n'est pas couardise, elle ne va point iusques là; non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armee, qu'il conquiere un royaume : Doncques quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encores le tiltre de couardise? qui ne treuve de nom assez vilain? que nature desadvoue avoir faict, et la langue refuse de le nommer? Qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes; d'un aultre, autant; qu'on les renge en battaille; qu'ils viennent à se ioindre, les uns libres combattants pour leur franchise, les aultres pour la leur oster : auxquels promettra on par coniecture la victoire? les quels pensera on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceulx qui esperent pour guerdon de leur peine l'entretenement de leur liberté, ou ceulx qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils receoivent, que la servitude d'aultruy? Les uns ont tousiours devant leurs yeulx le bonheur de leur vie passee, l'attente de pareil ayse à l'advenir; il ne leur souvient pas tant de ce qu'ils endurent ce peu de

temps que dure une battaille, comme de ce qu'il conviendra à iamais endurer, à eulx, ǎ leurs enfants et à toute la posterité : Les aultres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite poincte de convoitise qui se rebouche soubdain contre le dangier, et qui ne peult estre si ardente qu'elle ne se doibve et semble esteindre par la moindre goutte de sang qui sorte de leurs playes. Aux battailles tant renommees de Miltiade, de Leonide, de Themistocles, qui ont esté donnees deux mille ans a, et vivent encores auiourd'huy aussi fresches en la memoire des livres et des hommes, comme si c'eust esté l'aultre hier qu'elles feurent donnees en Grece, pour le bien de Grece et pour l'exemple de tout le monde :

pays, par touts les hommes, touts les iours, qu'un homme seul mastine cent mille villes, et les prive de leur liberté; qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'ouïr dire, et non le veoir? et, s'il ne se veoyoit qu'en pays estranges et loingtaines terres, et qu'on le dist; qui ne penseroit que cela feust plustost feinct et controuvé, que non pas veritable? Encores ce seul tyran, il n'est pas besoing de le combattre, il n'est pas besoing de s'en deffendre; il est de soy mesme desfaict, mais (*a*) que le païs ne consente à la servitude: il ne fault pas luy rien oster, mais ne luy donner rien; il n'est point besoing que le païs se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont doncques les peuples mesmes qui se laissent, ou plustost se font, gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroient quites; c'est le peuple qui s'asservit; qui se coupe la gorge; qui, ayant le chois d'estre subiect, ou d'estre libre, quite sa franchise, et prend le ioug; qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, ie ne l'en presseroist point, combien que ce soit ce que l'homme doibt avoir plus cher que de se remettre en son

(*a*) *Pourvu que.* « Un homme sage, dit Philippe de Comines, sert bien en une compaignie de princes, *mais* qu'on le veuille croire, et ne se pourroit trop acheter ». *L.* 1, *c.* 12. C.

droict naturel, et, par maniere de dire, de beste revenir homme ; mais encores ie ne desire pas en luy si grande hardiesse : ie ne luy permets point qu'il aime mieulx une ie ne sçais quelle seureté de vivre à son ayse. Quoy ? si, pour avoir la liberté, il ne luy fault que la desirer ; s'il n'a besoing que d'un simple vouloir, se trouvera il nation au monde qui l'estime trop chere, la pouvant gaigner d'un seul souhait ? et qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien le quel on debvroit racheter au prix de son sang ? et le quel perdu, touts les gents d'honneur doibvent estimer la vie desplaisante et la mort salutaire ? Certes, tout ainsi comme le feu d'une petite estincelle devient grand, et tousiours se renforce ; et plus il treuve de bois, et plus est prest d'en brusler ; et, sans que on y mette de l'eau pour l'esteindre, seu-

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le dangier; les advisez ne refusent point la peine : les lasches et engourdis ne sçavent ny endurer le mal, ny recouvrer le bien ; ils s'arrestent en cela de le souhaiter; et la vertu d'y pretendre leur est ostee par leur lascheté ; le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, cette volonté, est commune aux sages et aux indiscrets, aux courageux et aux couards, pour souhaiter toutes choses qui, estants acquises, les rendroient heureux et contents : une seule en est à dire, en la quelle ie ne sçais comme nature default (*a*) aux hommes pour la desirer ; c'est la liberté, qui est toutesfois un bien si grand et si plaisant, que, elle perdue, touts les maulx viennent à la file, et les biens mesmes qui demeurent aprez elle perdent entierement leur goust et saveur, corrompus par la servitude : la seule liberté, les hommes ne la desirent point, non pas pour aultre raison, ce me semble, sinon pource que, s'ils la desiroient, ils l'auroient ; comme s'ils refusoient faire ce bel acquest, seulement parce qu'il est trop aysé.

Pauvres gents et miserables, peuples insensez, nations opiniastres en vostre mal, et aveugles en vostre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, voler

(*a*) *Fait défaut*, *manque*. E. J.

vos maisons, et les despouiller des meubles anciens et paternels! vous vivez de sorte, que vous pouvez dire que rien n'est à vous; et sembleroit que meshuy ce vous seroit grand heur, de tenir à moitié vos biens, vos familles et vos vies: et tout ce degast, ce malheur, cette ruyne, vous vient, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemy, et de celuy que vous faictes si grand qu'il est, pour le quel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur du quel vous ne refusez point de presenter à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a aultre chose que ce qu'a le moindre homme du grand

rissez vos filles, à fin qu'il ayt de quoy saouler sa luxure; vous nourrisez vos enfants, à fin qu'il les mene, pour le mieulx qu'il face, en ses guerres, qu'il les mene à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeances; vous rompez à la peine vos personnes, à fin qu'il se puisse mignarder en ses delices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affoiblissez, à fin de le faire plus fort et roide à vous tenir plus courte la bride: et de tant d'indignitez, que les bestes mesmes ou ne sentiroient point, ou n'endureroient point, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolus de ne servir plus; et vous voylà libres. Ie ne veulx pas que vous le poulsiez, ny le bransliez; mais seulement ne le soubstenez plus: et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a desrobbé la base, de son poids mesme fondre en bas, et se rompre.

Mais, certes, les medecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux playes incurables; et ie ne fois pas sagement de vouloir en cecy conseiller le peuple qui a perdu, long temps y a, toute cognoissance, et du quel, puisqu'il ne sent plus son mal, cela seul montre assez que sa maladie est mortelle: Cherchons doncques par coniectures, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinee cette opiniastre volonté de

servir, qu'il semble maintenant que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement, cela est, comme ie crois, hors de nostre doubte, que, si nous vivions avecques les droicts que nature nous a donnez et les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeïssants aux parents ; subiects à la raison ; et serfs de personne. De l'obeïssance que chascun, sans aultre advertissement que de son naturel, porte à ses pere et mere ; touts les hommes en sont tesmoings, chascun en soy et pour soy. De la raison ; si elle naist avecques nous, ou non, qui est une question debattue au fond par les academiques et touchee par toute l'eschole des philosophes : pour cette heure

ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux aultres, si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un camp clos, et n'a pas envoyé icy bas les plus forts et plus advisez, comme des brigands armez dans une forest, pour y gourmander les plus foibles, mais plustost fault il croire que, faisant ainsin aux uns les parts plus grandes, et aux aultres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affection (*a*), à fin qu'elle eust où s'employer, ayants les uns puissance de donner ayde, et les aultres besoing d'en recevoir: Puis doncques que cette bonne mere nous a donné à touts toute la terre pour demeure, nous a touts logez aulcunement (*b*) en une mesme maison, nous a touts figurez en mesme paste, afin que chascun se peust mirer et quasi recognoistre l'un dans l'aultre; si elle nous a touts en commun donné ce grand présent de la voix et de la parole, pour nous accointer et fraterniser dadvantage, et faire, par la commune et mutuelle declaration de nos pensees, une communion de nos volontez; et si elle a taché par touts moyens de serrer et estreindre plus fort le nœud de nostre alliance et societé; si elle a montré, en toutes choses, qu'elle ne vouloit tant nous faire tout unis, que touts uns: il ne fault pas fair

(*a*) *Elle vouloit donner lieu à l'affection fraternelle, afin, etc.* C.

(*b*) *En quelque sorte.* E. J.

Mais, à la vérité, c'est bien po
debattre si la liberté est naturelle
ne peult tenir aulcun en servitu
faire tort, et qu'il n'y a rien au mo
traire à la nature (estant toute rais
que l'iniure. Reste doncques de d
liberté est naturelle, et, par mesn
(à mon advis), que nous ne sommes
lement nays en possession de nost
chise, mais aussi avecques affectio
deffendre. Or, si d'adventure nous
quelque doubte en cela, et sommes t
bastardis que ne puissions recognois
biens ny semblablement nos naïfves
tions, il fauldra que ie vous face l'ho
qui vous appartient, et que ie monte
maniere de dire, les bestes h...
pour vous ...

entre eulx leurs rengs et preeminences, ils feroient (à mon advis) de liberté leur noblesse. Les aultres, des plus grandes iusques aux plus petites, lors qu'on les prend, font si grande resistance de ongles, de cornes, de pieds, de bec, qu'elles declarent assez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent; puis, estants prinses, nous donnent tant de signes apparents de la cognoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel à veoir, que d'ores en là (*a*) ce leur est plus languir que vivre, et qu'elles continuent leur vie, plus pour plaindre leur ayse perdu, que pour se plaire en servitude. Que veult dire aultre chose l'elephant qui, s'estant deffendu iusques à n'en pouvoir plus, n'y voyant plus d'ordre, estant sur le poinct d'estre prins, il enfonce ses maschoires, et casse ses dents contre les arbres; sinon que le grand desir qu'il a de demeurer libre, comme il est nay, luy faict de l'esprit, et l'advise de marchander avecques les chasseurs si, pour le pris de ses dents, il en sera quite, et s'il sera receu à bailler son yvoire, et payer cette rençon, pour sa liberté. Nous appastons le cheval deslors qu'il est nay, pour l'apprivoiser à servir; et si ne le savons nous tant flater, que quand ce vient à le domter, il ne morde le frein, qu'il ne rue contre l'esperon, comme (ce semble) pour montrer à la nature, et tesmoi-

(*a*) *Dorénavant.* E. J.

comme i'ay dict ailleurs aultresfois
le temps à nos rimes françoises :
craindrois point, escrivant à toy,
mesler de mes vers, des quels ie ne l
que, pour le semblant que tu fais de
tenter, tu ne m'en faces glorieux. Ai
ques, puisque toutes choses qui o
ment, deslors qu'elles l'ont, senten
de la subiection, et courent aprez la
puisque les bestes, qui encores sont
pour le service de l'homme, ne se p
accoustumer à servir qu'avecques prote
d'un desir contraire : quel malencontre
cela, qui a peu tant desnaturer l'homm
nay, de vray, pour vivre franchemer
luy faire perdre la souvenance de son p
estre et le desir de le reprendre ?
Il y a tr

meilleurs; ains estants nays et nourris dans
e sang de la tyrannie, tirent avecques le laict
la nature du tyran, et font estat des peuples
qui sont soubs eulx, comme de leurs serfs
hereditaires; et, selon la complexion en la
quelle ils sont plus enclins, avares, ou pro-
digues, tels qu'ils sont, ils font du royaume
comme de leur heritage. Celuy à qui le peuple
a donné l'estat, debvroit estre (ce me semble)
plus supportable; et le seroit, comme ie crois,
n'estoit que deslors qu'il se veoid eslevé par
dessus les aultres en ce lieu, flaté par ie ne
sçais quoy que l'on appelle la grandeur, il
delibere de n'en bouger point: commune-
ment, celuy là faict estat, de la puissance
que le peuple luy a baillee, de la rendre à ses
enfants: or, deslors que ceulx là ont prin
cette opinion, c'est chose estrange de com
bien ils passent, en toutes sortes de vices,
mesme en la cruauté, les aultres tyrans;
ne veoyent aultre moyen, pour asseurer
nouvelle tyrannie, que d'estendre fort la
vitude, et estranger tant les subiects d
liberté, encores que la memoire en soit
che, qu'ils la leur puissent faire perdre. A
pour en dire la verité, ie veois bien qu
entre eulx quelque difference; mais de
ie n'en veois point; et, estant les moy
venir aux regnes, divers, tousiours l
de regner est quasi semblable: Les
comme s'ils avoient prins des taureau
ter, les traictent ainsi: Les conquers

... à la subiection,
uez à la liberté, et qu'ils ne sce
c'est ny de l'une, ny de l'aultre, i
peine des noms; si on leur pres
d'estre subiects, ou vivre en liber
s'accorderoient ils? Il ne fault pas
culté qu'ils n'aimassent trop mieux
lement à la raison, que servir à un
sinon possible que ce feussent ceul
qui, sans contraincte, ny sans au
soing, se feirent un tyran: du que
ie ne lis iamais l'histoire, que ie n'en
grand despit, quasi iusques à deveni
main pour me resiouïr de tant de ma
leur en adveinrent. Mais certes touts l
mes, tant qu'ils ont quelque chose d'h
devant qu'ils se laissent assubiectir,
l'un des deux, ou qu'ils soient con-
ou deceus. Car

s'appelle auiourd'huy Saragosse (*a*), estar pressé par les guerres, inconsidereement n mettant ordre qu'au dangier, esleva Denys le premier; et luy donna charge de la cor duicte de l'armee; et ne se donna garde qu'el l'eust faict si grand, que cette bonne piec là, revenant victorieux, comme s'il n'eu pas vaincu ses ennemis, mais ses citoyens se feit de capitaine, roy, et de roy, tyran. n'est pas croyable, comme le peuple, deslo qu'il est assubiecti, tumbe soubdain en u tel et si profond oubli de la franchise, qu' n'est pas possible qu'il s'esveille pour la r'avoi servant si franchement et tant volontiers qu'on diroit, à le veoir, qu'il a non pas perd sa liberté, mais sa servitude. Il est vray qu'a commencement l'on sert contrainct, et vain par la force: mais ceulx qui viennent apre n'ayants iamais veu la liberté, et ne sacha que c'est, servent sans regret, et font vol tiers ce que leurs devanciers avoient faict contraincte. C'est cela, que les hommes n sent sous le ioug; et puis, nourris et esl dans le servage, sans regarder plus avant contentants de vivre comme ils sont nay ne pensants point avoir d'aultre droic aultre bien que ce qu'ils ont trouvé, ils

(*a*) Les Siciliens l'appellent aujourd'hui *gusa* ou *Saragosa*: la manière dont Montaigi le nom de Syracuse confond cette ville av de *Saragosse* en Espagne. E. J.

cession, ou si l'on n'a rien entrep
ou son predecesseur. Mais certes l
qui a en toutes choses grand
nous, n'a eu aulcun endroict si g
qu'en cecy, de nous enseigner à
comme l'on dict que Mithridate
ordinaire à boire le poison), pou
prendre à avaller et ne trouver p
venin de la servitude. L'on ne peul
que la nature n'ayt en nous bonne
nous tirer là où elle veult, et nous
ou bien ou mal nays : mais si fault il
qu'elle a en nous moins de pouvo
coustume ; pource que le naturel,
qu'il soit, se perd s'il n'est entreter
nourriture nous faict tousiours de s
comment que ce soit, malgré la
semences de bie

non les leurs, selon qu'on les ente : Les herbes ont chascune leur proprieté, leur naturel et singularité ; mais toutesfois le gel, le temps, le terrouer ou la main du iardinier, ou adioustent, ou diminuent beaucoup de leur vertu : la plante qu'on a veue en un endroict, on est ailleurs empesché de la recognoistre. Qui verroit les Venitiens, une poignee de gents vivants si librement que le plus meschant d'entre eulx ne vouldroit pas estre roy ; et touts ainsi nays et nourris, qu'ils ne cognoissent point d'aultre ambition sinon à qui mieulx advisera à soigneusement entretenir leur liberté ; ainsin apprins et faits dez le berceau, ils ne prendroient point tout le reste des felicitez de la terre, pour perdre le moindre poinct de leur franchise : Qui aura veu, dis ie, ces personnages là, et au partir de là s'en ira aux terres de celuy que nous appellons le Grand Seigneur ; voyant là des gents qui ne veulent estre nays que pour le servir, et qui pour le maintenir abandonnent leur vie, penseroit il que les aultres, et ceulx là, eussent mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas que, sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bestes ? Lycurgue, le policeur de Sparte, ayant nourry, ce dict on, deux chiens touts deux freres, touts deux allaictez de mesme laict (*a*), l'un engraissé à la cuisine, l'aultre accoustumé

(*a*) *Ceci* est pris d'un traité de Plutarque, inti-

par les champs au son de la trompe et du huchet (*a*) ; voulant montrer au peuple lacedemonien que les hommes sont tels que leur nourriture les faict, meit les deux chiens en plein marché, et entre eulx une soupe et un lievre ; l'un courut au plat, et l'aultre au lievre : « Toutesfois, ce dict il, si sont ils freres ». Doncques celuy là, avecques ses loix et sa police, nourrit et feit si bien les Lacedemoniens, que chascun d'eulx eust eu plus cher de mourir de mille morts, que de recognoistre aultre seigneur que la loy et le roy.

Ie prends plaisir de ramentevoir un propos que teinrent iadis les favoris de Xerxes, le grand roy de Perse, touchant les Spartiates.

les Spartiates et les Atheniens en avoient iecté les uns dans les fossez, les aultres ils avoient faict saulter dedans un puits, leur disants qu'ils prinssent là hardiement de l'eau et de la terre, pour porter à leur prince : ces gents ne pouvoient souffrir que, de la moindre parole seulement, on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsin usé, les Spartiates cogneurent qu'ils avoient encouru la haine des dieux mesmes, specialement de Talthybie, dieu des heraulds : ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes, pour les appaiser, deux de leurs citoyens, pour se presenter à luy, qu'il feist d'eulx à sa guise, et se payast de là pour les ambassadeurs qu'ils avoient tuez à son pere. Deux Spartiates, l'un nommé (*a*) Specte, l'aultre (*b*) Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce paiement. Ils y allerent ; et en chemin ils arriverent au palais d'un Perse que on appelloit (*c*) Gidarne, qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honnorablement ; et, aprez plusieurs propos tumbants de l'un en l'aultre, il leur demanda pour quoy ils refusoient tant l'amitié du roy (*d*) : « Croyez, dict il, Spartiates, et cognoissez

(*a*) Ou plutôt *Sperthies*, Σπερθίης, comme le nomme Hérodote, l. 7, p. 421. C.

(*b*) Βουλις, *id. ibid.*

(*c*) Ou plutôt *Hydarnès*, Ὑδάρνης, *id. ibid.*

(*d*) *Voyez* Hérodote, l. 7, p. 422. C.

qui ne feust seig
... de Grece ». « En cecy, Gida
» nous sçaurois donner bon cons
» les Lacedemoniens, pource que l
» tu nous promets, tu l'as essayé ; r
» dont nous iouïssons, tu ne sçais
» tu as esprouvé la faveur du roy
» liberté, quel goust elle a, combie
» doulce, tu n'en sçais rien. Or,
» avois tasté toy mesme, tu nous cons
» de la deffendre, non pas avecques
» et l'escu, mais avecques les dents et
» gles. » Le seul Spartiate disoit ce q
loit dire : mais certes l'un et l'aultre d
comme ils avoient esté nourris ; car i
pouvoit faire que le Perse eust regret
berté, ne l'ayant iamais eue ; ny que l
demonien endurast la subiection
la franchise

au commencement, mordent le frein, et puis aprez s'en iouent, et là où nagueres ils ruoient contre la selle, ils se portent maintenant dans le harnois, et touts fiers se gorgiasent (*a*) sous la barde. Ils disent qu'ils ont esté tousiours subiects, que leurs peres ont ainsi vescu; ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, et le se font accroire par exemples; et fondent eulx mesmes, sur la longueur, la possession de ceulx qui les tyrannisent: mais, pour vray, les ans ne donnent iamais droict de malfaire, ains aggrandissent l'iniure. Tousiours en demeure il quelques uns, mieulx nays que les aultres, qui sentent le poids du ioug, et ne peuvent tenir de le crouler (*b*); qui ne s'apprivoisent iamais de la subiection, et qui tousiours, comme Ulysse, qui, par mer et par terre, cherchoit de veoir la fumee de sa case, ne se scavent garder d'adviser à leurs naturels privileges, et de se souvenir des predecesseurs et de leur premier estre: ce sont volontiers ceulx là qui, ayants l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme le gros populas, de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advisent et derriere et devant, et ne ramenent encores les choses passees, pour iuger de

---

coi. *Voyez* le *Dictionnaire de l'Académie françoise*, au mot *Courtaud*. C.

(*a*) *Se pavanent sous l'armure qui les couvre*. E. J.

(*b*) *Et ne peuvent s'empêcher de le secouer*. E. J.

celles du temps advenir, et pour mesurer les presentes : ce sont ceulx qui ayants la teste, d'eulx mesmes, bien faicte, l'ont encores polie par l'estude et le sçavoir : ceulx là, quand la liberté seroit entierement perdue, et toute hors du monde, l'imaginant et la sentant en leur esprit, et encores la savourant, la servitude ne leur est iamais de goust, pour si bien qu'on l'accoustre.

Le grand Turc s'est bien advisé de cela, que les livres et la doctrine donnent plus, que toute aultre chose, aux hommes le sens de se recognoistre et de haïr la tyrannie : i'entends qu'il n'a en ses terres gueres de plus sçavants qu'il n'en demande. Or, communement, le bon zele et affection de ceulx qui ont gardé

de la partie, et estimerent son cœur trop foible pour un faict si hault : il se fioient bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroient point de son courage. Et toutesfois qui vouldra discourir les faicts du temps passé et les annales anciennes, il s'en trouvera peu, ou point, de ceulx qui, voyants leur pays mal mené et en mauvaises mains, ayants entreprins d'une bonne intention de le delivrer, qu'ils n'en soient venus à bout, et que la liberté, pour se faire apparoistre, ne se soit elle mesme faict espaule ; Harmode (*a*), Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieux, Valere et Dion, comme ils ont vertueusement pensé, l'executerent heureusement : en tel cas, quasi iamais à bon vouloir ne default la fortune. Brute le ieune et Casse osterent bien heureusement la servitude : mais, en ramenant la liberté, ils moururent ; non pas miserablement, car quel blasme seroit ce de dire qu'il y ayt rien eu de miserable en ces gents là, ny en leur mort ny en leur vie ? mais certes au grand dommage et perpetuel malheur et entiere ruyne de la republicque ; laquelle certes feut, comme il me semble, enterree avecques eulx. Les aultres entreprinses, qui ont esté faictes depuis contre les aultres empereurs romains, n'estoient que des coniurations de gents ambitieux, les quels ne sont pas à plaindre des inconvenients qui leur sont advenus ; estant bel à veoir qu'ils

(*a*) *Harmodius.* E. J.

desiroient, non pas d'oster, mais de ruyner la couronne, pretendants chasser le tyran et retenir la tyrannie. A ceulx là ie ne vouldrois pas mesme qu'il leur en feust bien succedé; et suis content qu'ils ayent montré, par leur exemple, qu'il ne fault pas abuser du sainct nom de la liberté pour faire mauvaise entreprinse.

Mais pour revenir à mon propos, lequel i'avois quasi perdu, la premiere raison pour quoy les hommes servent volontiers, est, ce Qu'ils naissent serfs, et sont nourris tels. De cette cy en vient une aultre, Que ayseement les gents deviennent, soubs les tyrans, lasches et effeminez : dont ie sçais merveilleusement

force d'offres et grands presents, et luy respondit franchement qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guarir les Barbares qui vouloient tuer les Grecs, et de rien servir par son art à luy qui entreprenoit d'asservir la Grece. La lettre qu'il luy envoya, se veoid encores auiourd'huy parmy ses aultres œuvres, et tesmoignera, pour iamais, de son bon cœur et de sa noble nature (*a*). Or, il est doncques certain qu'avecques la liberté tout à un coup se perd la vaillance. Les gents subiects n'ont point d'alaigresse au combat, ny d'aspreté: ils vont au dangier comme attachez, et touts engourdis, et par maniere d'acquit; et ne sentent point bouillir dans le cœur l'ardeur de la franchise qui faict mespriser le peril, et donne envie d'acheter, par une belle mort entre ses compaignons, l'honneur de la gloire. Entre les gents libres, c'est à l'envy, à qui mieulx mieulx, chascun pour le bien commun, chascun pour soy, là où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaicte, ou au bien de la victoire: mais les gents assubiectis, oultre ce courage guerrier, ils perdent encores en toutes aultres choses la vivacité, et ont le cœur bas et mol et sont incapables de toutes

(*a*) La lettre d'Artaxerxe à Hystanes, celle d'Hystanes à Hippocrate, et la réponse d'Hippocrate, d'où sont tirées toutes les particularités qui composent cet article, se trouvent à la fin des œuvres d'Hippocrate. C.

choses grandes. Les tyrans cognoissent bien cela : et, voyants que ils prennent ce ply, pour les faire mieulx avachir encores, leur y aydent ils.

Xenophon, historien grave, et du premier reng entre les Grecs, a faict un livret (*a*), auquel il faict parler Simonide, avecques Hieron, le roy de Syracuses, des miseres du tyran. Ce livret est plein de bonnes et graves remontrances, et qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu, que touts les tyrans qui ont iamais esté, l'eussent mis devant les yeulx, et s'en feussent servis de mirouer ! ie ne puis pas croire qu'ils n'eussent recogneu leurs verrues, et eu quelque honte de leurs taches. En ce traicté il conte la peine en quoy sont les tyrans, qui sont contraincts, faisants mal à touts, se craindre de touts. Entre aultres choses il dict cela, que les mauvais nous se servent d'estrangiers

dailles, les tableaux et aultres telles drogueries, estoient aux peuples anciens les appasts de la servitude, le prix de leur liberté, les utils de la tyrannie. Ce moyen, cette practique, ces alleichements avoient les anciens tyrans, pour endormir leurs anciens subiects soubs le ioug. Ainsi les peuples, assottis, trouvants beaulx ces passetemps, amusez d'un vain plaisir qui leur passoit devant les yeulx, s'accoustumoient à servir aussi niaisement, mais plus mal, que les petits enfants qui, pour veoir les luisants images de livres illuminez, apprennent à lire. Les romains tyrans s'adviserent encores d'un aultre poinct, De festoyer souvent les dizaines (*a*) publicques, abusant cette canaille comme il falloit, qui se laisse aller, plus qu'à toute chose, au plaisir de la bouche : le plus entendu de touts n'eust pas quité son escuelle de soupe, pour recouvrer la liberté de la republicque de Platon. Les tyrans faisoient largesse du quart de bled, du sextier de vin, du sesterce : et lors c'estoit pitié d'ouïr crier VIVE LE ROY ! Les lourdauts n'advisoient pas qu'ils ne faisoient que recouvrer partie du leur, et que cela mesme qu'ils recouvroient, le tyran ne le leur eust peu donner, si, devant, il ne l'avoit osté à eulx mesmes. Tel eust amassé auiourd'huy le sesterce, tel se feust gorgé au festin publicque, en benis-

(*a*) *Les décuries du petit peuple, nourri aux dépens du trésor public.* E. J.

sant Tibere et Neron de leur belle liberalité, qui, le lendemain, estant contrainct d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son sang mesme à la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne disoit mot non plus qu'une pierre, et ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousiours le populas a eu cela : Il est, au plaisir qu'il ne peult honnestement recevoir, tout ouvert et dissolu; et, au tort et à la douleur qu'il ne peult honnestement souffrir, insensible. Ie ne veois pas maintenant personne qui, oyant parler de Neron, ne tremble mesme au surnom de ce vilain monstre, de cette orde et sale beste : on peult bien dire qu'aprez sa mort, aussi vilaine que sa vie, le

passé faisoient leur proufit pour fonder leur tyrannie ; de combien de petits moyens ils se servoient grandement, ayant trouvé ce populas faict à leur poste (*a*) ; au quel ils ne sçavoient tendre filet, qu'il ne s'y veinst prendre ; du quel ils ont eu tousiours si bon marché de tromper, qu'ils ne l'assuiettissoient iamais tant, que lorsqu'ils s'en mocquoient le plus.

Que diray ie d'une aultre belle bourde (*b*), que les peuples anciens prinrent pour argent comptant ? ils creurent fermement (*c*), que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus, roy des Epirotes, faisoit miracles, et guarissoit les malades de la rate : ils enrichirent encores mieulx le conte, que ce doigt, aprez qu'on eut bruslé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres, s'estant sauvé, maugré le feu. Tousiours ainsi le peuple (*d*) s'est faict luy mesme les mensonges, pour, puis aprez, les croire. Prou de gents l'ont ainsin escript, mais de façon, qu'il est bel à veoir qu'ils ont amassé cela des bruits des villes et du vilain parler du populaire. Vespasian, revenant d'As-

(*a*) *A leur gré.* E. J.

(*b*) *Sornette, fable, tromperie.* E. J.

(*c*) Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus est rapporté dans sa vie par Plutarque, de la traduction d'Amyot.

(*d*) *Le peuple sot faict, etc.* — Cette leçon est une correction manuscrite qu'on trouve, avec plusieurs autres, à la marge de l'exemplaire de la Bibliothéque royale. N.

syrie, et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, feit merveilles (*a*) : il redressoit les boyteux, il rendoit clairvoyants les aveugles, et tout plein d'aultres belles choses auxquelles qui ne pouvoit veoir la faulte qu'il y avoit, il estoit (à mon advis) plus aveugle que ceulx qu'il guarissoit. Les tyrans mesmes trouvoient fort estrange, que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal : ils vouloient fort se mettre la religion devant, pour garde corps, et, s'il estoit possible, empruntoient quelque eschantillon de divinité, pour le soubstien de leur meschante vie. Doncques Salmonee, si l'on croid à la sibylle de Virgile et son enfer, pour s'estre ainsi mocqué des gents, et avoir voulu

Lancea, non un flambeau, non pas une lumiere
D'une torche de cire, avecques sa fumiere,
Mais par le rude coup d'une horrible tempeste,
Il le porta çà bas, les pieds par dessus teste (*a*).

Si celuy qui ne faisoit que le sot est à cette heure si bien traicté là bas, ie crois que ceulx qui ont abusé de la religion, pour estre meschants, s'y trouveront encores à meilleures enseignes.

Les nostres semerent en France ie ne scais quoy de tel, des crapauds, des fleurs de liz, l'ampoule, l'oriflan (*b*). Ce que de ma part (*c*),

---

(*a*) C'est une traduction fade et grossière de ces beaux vers latins :

Vidi et crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis et sonitus imitatur Olympi.
Quattuor hic invectus equis, et lampada quassans,
Per Graiùm populos, mediæque per Elidis urbem,
Ibat ovans, divùmque sibi poscebat honorem :
Demens ! qui nimbos et non imitabile fulmen
AEre et cornipedum cursu simulàrat equorum.
At pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille faces, nec fumea tædis
Lumina) præcipitemque immani turbine adegit.

VIRG. *AEneid.* l. 6, v. 585, etc.

(*b*) *L'Oriflamme.* E. J.

(*c*) Par tout ce que La Boëtie nous dit ici des fleurs de liz, de l'ampoule et de l'oriflan, il est aisé de deviner ce qu'il pense véritablement des choses merveilleuses qu'on en conte; et le bon Pasquier n'en jugeoit point autrement que La Boëtie. « Il y » a en chaque république (nous dit-il dans ses » *Recherches de la France*, l. 8, c. 21) plusieurs » histoires que l'on tire d'une longue ancienneté,

» sans que le plus du temps l'on en
» la vraye origine; et toutesfois on
» seulement pour véritables, mais p
» ment auctorisées et sacrosainctes. L
» que en trouvons nous plusieurs, ta
» qu'en la ville de Rome; et de cette
» avons nous presque tiré, entre nous
» opinion que nous eumes de l'Auriff
» vention de nos Fleurs de Lys, que
» buons à la Divinité, et plusieurs au
» choses, les quelles bien qu'elles ne soi
» d'auteurs anciens, si est ce qu'il est bi
» tout bon citoyen de les croire pour la
» l'Empire ». Tout cela, réduit à sa jus
signifie que c'est par complaisance qu'il
ces sortes de choses, *ch' il crederle è cor*
un autre endroit du même ouvrage (1)
Pasquier remarque

ont esté non pas faicts comme les aultres par la nature, mais choisis par le Dieu tout puissant, devant que naistre, pour le gouvernement et la garde de ce royaume. Encores quand cela n'y seroit pas, si ne vouldrois ie pas entrer en lice pour debattre la verité de nos histoires, ny l'esplucher si privement, pour ne tollir (*a* ce bel estat, où se pourra fort escrimer nostre poësie françoise, maintenant non pas accoustree, mais, comme il semble, faicte toute à neuf, par nostre Ronsard, nostre Baif, nostre du Bellay, qui en cela advancent bien tant nostre langue, que i'ose esperer que bientost les Grecs ny les Latins n'auront gueres, pour ce regard, devant nous, sinon possible que le droict d'aisnesse. Et certes ie ferois grand tort à nostre rhythme (car i'use volontiers de ce mot, et il ne me desplaist) pource qu'encores que plusieurs l'eussent rendu mechanique, toutesfois ie veois assez de gents qui sont à mesme pour la r'annoblir, et luy rendre son premier honneur : mais ie luy ferois, dis ie, grand tort de luy oster maintenant ces beaux contes du roy Clovis, aux quels desià ie veois, ce me semble, combien plaisamment, combien à son ayse, s'y esgayera la veine de nostre Ronsard en sa Franciade. I'entends sa portee, ie cognois l'esprit aigu, ie sçais la grace de l'homme il fera ses besongnes de l'oriflan, aussi bi

(*a*) *Enlever, ternir.* E. J.

que les Romains de leurs anciles (*a*) et des boucliers, du ciel en bas iectez, ce dict Virgile : il mesnagera nostre ampoule aussi bien que les Atheniens leur panier d'Erisichthone : il se parlera de nos armes encores dans la tour de Minerve. Certes ie serois oultrageux de vouloir desmentir nos livres, et de courir ainsi sur les terres de nos poëtes. Mais pour revenir, d'où ie ne sçais comment i'avois destourné le fil de mon propos, a il iamais esté que les tyrans, pour s'asseurer, n'ayent tousiours tasché d'accoustumer le peuple envers eulx, non pas seulement à l'obeïssance et servitude, mais encores à devotion. Doncques ce que i'ay dict iusques icy, qui apprend les

non pas les bien armez qui peuvent faire quelque entreprinse. Certes, des empereurs romains il est aysé à compter qu'il n'y en a pas eu tant qui ayent eschappé quelque dangier par le secours de leurs archers, comme de ceulx là qui ont esté tuez par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes de gents à cheval, ce ne sont pas les compaignies de gents à pied, ce ne sont pas les armes, qui deffendent le tyran; mais, on ne le croira pas du premier coup, toutesfois il est vray, ce sont tousiours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent le pays tout en servage. Tousiours il a esté que cinq ou six ont eu l'aureille du tyran, et s'y sont approchez d'eulx mesmes, ou bien ont esté appellez par luy, pour estre les complices de ses cruautez, les compaignons de ses plaisirs, maquereaux de ses voluptez, et communs au bien de ses pilleries. Ces six addressent si bien leur chef, qu'il fault, pour la societé, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses meschancetez, mais encores des leurs. Ces six ont six cents, qui proufitent soubs eulx, et font de leurs six cents ce que les six font au tyran. Ces six cents tiennent soubs eulx six mille, qu'ils ont eslevez en estat, aux quels ils ont faict donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, à fin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté, et qu'ils l'executent *quand il* sera temps, et facent tant de mal

d'ailleurs, que ils ne puissent durer que soubs leur umbre, ny s'exempter, que par leur moyen, des loix et de la peine. Grande est la suite qui vient aprez de cela. Et qui vouldra s'amuser à devuider ce filet, il verra que, non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par cette chorde, se tiennent au tyran, s'aydant d'icelle; comme, en Homere, Iupiter qui se vante, s'il tire la chaisne, d'amener vers soy touts les dieulx. Delà venoit la creue du senat soubs Iule, l'establissement de nouveaux estats, eslection d'offices; non pas certes, à bien prendre, reformation de la iustice, mais nouveaux soubstiens de la tyrannie. En somme, l'on en vient

du royaume, ie ne dis pas un tas de larroneaux et d'essaurillez (*a*), qui ne peuvent gueres faire mal ny bien en une republicque, mais ceulx qui sont taxez d'une ardente ambition, et d'une notable avarice, s'amassent autour de luy, et le soubstiennent, pour avoir part au butin, et estre, soubs le grand tyran, tyranneaux eulx mesmes. Ainsi font les grands voleurs et les fameux coursaires : les uns descouvrent le païs, les aultres chevalent (*b*) les voyageurs; les uns sont en embusche, les aultres au guet; les uns massacrent, les aultres despouillent; et encores qu'il y ayt entre eulx des preeminences, et que les uns ne soyent que valets, et les aultres les chefs de l'assemblee, si n'en y a il à la fin pas un qui ne se sente du principal butin, au moins de la recherche. On dict bien que les pirates ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre, qu'il fallust envoyer contre eulx Pompee le grand, mais encores tirerent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes citez, aux havres des quelles ils se mettoient en grande seureté, revenant des courses; et pour recompense leur bailloient quelque prouffit du recellement de leurs pilleries.

(*a*) *De faquins, de gens perdus de réputation, qui ont été condamnés à avoir les oreilles coupées.* — *Essaurillez* ou *essaureillez*, rei auribus diminuti. C.

(*b*) *Poursuivent les voyageurs pour les détrousser:* chevaler un homme, comme on chevale les perdrix, *captare*. Nicot. C.

Ainsi le tyran asservit les subiects, les uns par le moyen des aultres, et est gardé par ceulx des quels, s'ils valoient rien, il se debvroit garder; mais, comme on dict, pour fendre le bois il se faict des coings du bois mesme : voylà ses archers, voylà ses gardes, voylà ses hallebardiers. Il n'est pas qu'eulx mesmes ne souffrent quelquesfois de luy : mais ces perdus, ces abandonnez de Dieu et des hommes, sont contents d'endurer du mal, pour en faire, non pas à celuy qui leur en faict, mais à ceulx qui en endurent comme eulx, et qui n'en peuvent mais. Et toutesfois, voyant ces gents là, qui naquettent (*a*) le tyran, pour faire leurs besongnes de sa tyrannie et de la servitude du peuple, il me prend

eulx mesmes, qu'ils se recognoissent ; et ils verront clairement, que les villageois, les païsans, les quels, tant qu'ils peuvent, ils foullent aux pieds, et en font pis que des forceats ou esclaves ; ils verront, dis ie, que ceulx là, ainsi mal menez, sont toutesfois, au prix d'eulx, fortunez et aulcunement (*a*) libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soyent asservis, en sont quites, en faisant ce qu'on leur dict : mais le tyran veoid les aultres qui sont, prez de luy, coquinants et mendiants sa faveur ; il ne fault pas seulement qu'ils facent ce qu'il dict, mais qu'ils pensent ce qu'il veult, et souvent, pour luy satisfaire, qu'ils previennent encores ses pensees. Ce n'est pas tout à eulx de luy obeïr, il fault encores luy complaire ; il fault qu'ils se rompent, qu'ils se tormentent, qu'ils se tuent à travailler en ses affaires, et puis, qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel ; il fault qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeulx ; qu'ils n'ayent ny yeulx, ny pieds, ny mains, que tout ne soit au guet, pour espier ses volontez, et pour descouvrir ses pensees. Cela est ce vivre heureusement ? cela s'appelle il vivre ? est il au monde rien si insupportable que cela, ie ne dis pas à un homme bien nay, mais seulement à un qui ayt le sens

(*a*) *Et en quelque sorte libres.* E. J.

commun, ou, sans plus, la face d'un homme? Quelle condition est plus miserable, que de vivre ainsi, qu'on n'ayt rien à soy, tenant d'aultruy son ayse, sa liberté, son corps et sa vie!

Mais ils veulent servir, pour gaigner des biens : comme s'ils pouvoient rien gaigner qui feust à eulx, puis que ils ne peuvent pas dire d'eulx, qu'ils soyent à eulx mesmes ; et, comme si aulcun pouvoit rien avoir de propre soubs un tyran, ils veulent faire que les biens soyent à eulx, et ne se souviennent pas que ce sont eulx qui luy donnent la force pour oster tout à touts, et ne laisser rien qu'on puisse dire estre à personne : ils veoient que

nombre de ceulx qui ayants gaigné par mauvais moyens l'aureille des princes, et ayants ou employé leur mauvaistié ou abusé de leur simplesse, à la fin par ceulx là mesmes ont esté aneantis, et autant que ils avoient trouvé de facilité pour les eslever, autant puis aprez y ont ils trouvé d'inconstance pour les y conserver. Certainement en si grand nombre de gents qui ont esté iamais prez des mauvais roys, il en est peu, ou comme point, qui n'ayent essayé quelquesfois en eulx mesmes la cruauté du tyran qu'ils avoient devant attisee contre les aultres : le plus souvent, s'estants enrichis, sous umbre de sa faveur, des despouilles d'aultruy, ils ont eulx mesmes enrichi les aultres de leur despouille.

Les gents de bien mesme, si quelquesfois il s'en treuve quelqu'un aimé du tyran, tant soient ils avant en sa grace, tant reluise en eulx la vertu et integrité qui, voire aux plus meschants, donne quelque reverence de soy quand on la veoid de prez, mais ces gents de bien mesme ne sçauroient durer, et fault qu'ils se sentent du mal commun, et qu'à leurs despens ils esprouvent la tyrannie. Un Seneque, un Burre (*a*), un Trazee, cette terne (*b*) de gents de bien, desquels mesme les deux leur

(*a*) *Un Burrhus, un Thraséas.* C.

(*b*) Ce *trio*, pourroit on dire aujourd'hui, s'il étoit permis d'employer le mot de *trio* dans un sens grave et sérieux. C. — Cela n'est pas possible : il

mauvaise fortune les approcha d'un tyran, et leur meit en main le maniement de ses affaires ; touts deux estimez de luy, et cheris, et encores l'un l'avoit nourri, et avoit pour gages de son amitié, la nourriture de son enfance : mais ces trois là sont suffisants tesmoings, par leur cruelle mort, combien il y a peu de fiance en la faveur des mauvais maistres. Et, à la verité, quelle amitié peult on esperer en celuy qui a bien le cœur si dur, de haïr son royaume qui ne faict que luy obeïr, et le quel (*a*), pour ne se sçavoir pas encores aimer, s'appauvrit luy mesme, et destruit son empire ?

Or, si on veult dire que ceulx là (*b*) pour

avoir bien vescu sont tumbez en ces inconvenients, qu'on regarde hardiement autour de celuy là mesme (*a*), et on verra que ceulx qui veinrent en sa grace, et s'y mainteinrent par meschancetez, ne feurent pas de plus longue duree. Qui a ouï parler d'amour si abandonnee, d'affection si opiniastre? qui a iamais leu d'homme si obstineement acharné envers femme, que de celuy là envers Poppee? or feut elle aprez (*b*) empoisonnee par luy mesme. Agrippine sa mere avoit tué son mary Claude pour luy faire place en l'empire; pour l'obliger, elle n'avoit iamais faict difficulté de rien faire ny de souffrir: doncques son fils mesme, son nourrisson, son empereur faict de sa main (*c*), aprez l'avoir souvent faillie, luy osta

---

tombés dans ces inconvénients que pour avoir été gens de bien. C.

(*a*) De *Néron.*

(*b*) Selon Suétone et Tacite, Néron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le temps de sa grossesse. « *Poppœam* (dit le premier dans la *Vie* » *de Néron*, §. 35) *unicè dilexit. Et tamen ipsam* » *quoque, ictu calcis, occidit* ». Pour Tacite, il ajoute que c'est plutôt par passion que sur un fondement raisonnable, que quelques écrivains ont publié que Poppée avoit été empoisonnée par Néron. « *Poppœa*, dit-il, *mortem obiit, fortuitâ marit*» *iracundiâ, à quo gravida ictu calcis afflicta est.* » *Neque enim venenum crediderim, quamvis quidam* » *scriptores tradant odia magis quàm ex fide* ». *Annal.* l. 16, ab initio. C.

(*c*) *Voyez* Suétone, dans la *Vie de Néron*, §. 34.

la vie : et n'y eut lors personne qui ne dict qu'elle avoit fort bien merité cette punition, si c'eust esté par les mains de quelque aultre, que de celuy qui la luy avoit baillee. Qui feut oncques plus aysé à manier, plus simple, pour le dire mieulx, plus vray niaiz, que Claude l'empereur? qui feut oncques plus coëffé de femme, que luy de Messaline? Il la meit enfin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousiours aux tyrans, s'ils en ont, à ne sçavoir bien faire; mais ie ne sçais comment à la fin, pour user de cruauté, mesme envers ceulx qui leur sont prez, si peu qu'ils ayent d'esprit, cela mesme s'esveille. Assez commun est le beau mot de cettuy

tienne ; Commode, par une de ses amies mesme (*a*) ; Antonin (*b*), par Macrin ; et de mesme quasy touts les aultres.

C'est cela, que certainement le tyran n'est iamais aimé, ny n'aime. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose saincte, elle ne se met iamais qu'entre gents de bien, ne se prend que par une mutuelle estime ; elle s'entretient, non tant par un bienfaict, que par la bonne vie. Ce qui rend un ami asseuré de l'aultre, c'est la cognoissance qu'il a de son integrité : les respondants qu'il en a, c'est son bon naturel, la foy, et la constance. Il n'y peult avoir d'amitié, là où est la cruauté, là où est la desloyauté, là où est l'iniustice. Entre les meschants quand il s'assemblent, c'est un complot, non pas compaignie ; ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent ; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

Or, quand bien cela n'empescheroit point, encores seroit il mal aysé de trouver en un

(*a*) Qui se nommoit *Marcia*. HÉRODIEN, l. 1.

(*b*) *Antonin Caracalla*, qu'un centurion, nommé Martial, tua d'un coup de poignard, à l'instigation de Macrin, comme on peut voir dans HÉRODIEN, l. 4, vers la fin. Le premier imprimeur de ce discours a mis ici *Marin* au lieu de *Macrin* : faute évidente. Étienne de La Boëtie ne pouvoit pas se tromper au nom de Macrin, trop connu dans l'histoire, puisqu'il fut élu empereur à la place d'*Antonin* Caracalla. C.

tyran une amour asseuree ; parce qu'estant au dessus de touts, et n'ayant point de compaignon, il est desià au de là des bornes de l'amitié qui a son gibbier en l'equité, qui ne veult iamais clocher, ains est tousiours eguale. Voylà pourquoy il y a bien (ce dict on) entre les voleurs quelque foy au partage du butin, pource qu'ils sont pairs et compaignons, et que s'ils ne s'entr'aiment, au moins ils s'entrecraignent, et ne veulent pas, en se desunissant, rendre la force moindre : mais du tyran, ceulx qui sont les favoris ne peuvent iamais avoir aulcune asseurance, de tant qu'il a apprins d'eulx mesmes qu'il peult tout, et qu'il n'y a ny droict ny debvoir aulcun qui

du tyran, et regardent touts estonnez les rayons de sa braverie (*a*) ; et, alleichez de cette clarté, ils s'approchent, et ne voient pas qu'ils se mettent dans la flamme qui ne peult faillir à les consumer : ainsi le satyre indiscret (comme disent les fables), voyant esclairer le feu trouvé par le sage Promethee, le trouva si beau, qu'il l'alla baiser, et se brusler (*b*) : ainsi le papillon, qui, esperant iouïr de quelque plaisir, se met dans le feu pource qu'il reluit, il esprouve l'aultre vertu, cela qui brusle, ce dict le poëte toscan. Mais encores, mettons que ces mignons eschappent les mains de celuy qu'ils servent ; ils ne se saulvent iamais du roy qui vient aprez : s'il est bon, il fault rendre compte, et recognoistre au moins lors la raison : s'il est mauvais, et pareil à leur maistre, il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communement ne sont pas contents d'avoir à leur tour la place des aultres, s'ils n'ont encores le plus souvent et les biens et la vie. Se peult il doncques fair qu'il se trouve aulcun, qui, en si grand peril

(*a*) *De sa magnificence.* E. J.

(*b*) Ceci est pris d'un traité de Plutarque, intitulé, *Comment on pourra recevoir utilité de ses nemis*, c. 2, de la traduction d'Amyot, dont voici les propres paroles : « Le satyre voulut baiser et embrasser le feu, la premiere fois qu'il le vit ; mais Prometheus lui cria : *Bouquin, tu pleureras la barbe de ton menton ; car il brusle quand on le touche* ». C.

avecques si peu d'asseurance, veuille prendre cette malheureuse place, de servir en si grand' peine un si dangereux maistre? Quelle peine, quel martyre est ce! vray Dieu! estre nuict et iour aprez pour songer pour plaire à un, et neantmoins se craindre de luy, plus que d'homme du monde; avoir tousiours l'œil au guet, l'aureille aux escoutes, pour expier (*a*) d'où viendra le coup, pour descouvrir les embusches, pour sentir (*b*) la mine de ses compaignons, pour adviser qui le trahit, rire à chascun, se craindre de touts, n'avoir aulcun ny ennemy ouvert, ny amy asseuré; ayant tousiours le visage riant et le cœur transy, ne pouvoir estre ioyeux, et n'oser

ceulx là ; touts les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, ils les leur reprochent ; et si quelquesfois ils leur font par apparence quelque honneur, lors mesme ils les maugreent en leur cœur, et les ont en horreur plus estrange que les bestes sauvages. Voylà la gloire, voylà l'honneur qu'ils receoivent de leur service envers les gents, desquels quand chascun auroit une piece de leurs corps, ils ne seroient pas encores ce semble) satisfaicts, ny à demy saoulez de leur peine ; mais certes, encores aprez qu'ils sont morts, ceulx qui viennent aprez ne sont iamais si paresseux, que le nom de ces mangepeuples (*a*) ne soit noircy de l'encre de mille plumes, et leur reputation deschiree dans mille livres, et les os mesmes, par maniere de dire, traisnez par la posterité, les punissant, encores aprez la mort, de leur meschante vie.

(*a*) C'est le titre qu'on donne à un roi dans Homere (Δημοζορος βασιλευς. *Iliad.* A, v. 341), et dont La Boëtie régale très-justement ces premiers ministres, ces intendants ou surintendants des finances, qui, par les impositions excessives et injustes dont ils accablent le peuple, gâtant et dépeuplant les pays dont on leur a abandonné le soin, font bientôt d'un puissant royaume où fleurissoient les arts, l'agriculture et le commerce, un désert affreux où règnent la barbarie et la pauvreté, jettent le prince dans l'indigence, le rendent odieux à ce qui lui reste de sujets, et méprisable à *ses voisins*. C.

Apprenons doncques quelquesfois, apprenons à bien faire : levons les yeux vers le ciel, ou bien pour nostre honneur, ou pour l'amour de la mesme vertu, à Dieu tout puissant, asseuré tesmoing de nos faicts, et iuste iuge de nos faultes. De ma part, ie pense bien, et ne suis pas trompé, puis qu'il n'est rien si contraire à Dieu, tout liberal et debonnaire, que la tyrannie, qu'il reserve bien là bas à part pour les tyrans et leurs complices quelque peine particuliere.

TABLE
DES PRINCIPALES MATIÈRES
CONTENUES
DANS LES ESSAIS DE MONTAIGNE.

Les chiffres romains marquent le volume, et ceux arabes désignent les pages.

A.

Abidérns. Leur obstination à périr jusqu'à un seul, II, 253.
Absence. Ranime l'amitié des personnes mariées,

ALPHONSE, *roi*. En quoi trouvoit les ânes plus heureux que les rois, II, 92. Fondateur de l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Écharpe en Espagne; règles qu'il leur donna, 138.

ALVIANE (*Barthélemy d'*), *général vénitien*. Pourquoi son corps fut rapporté à Venise à travers les terres des ennemis, I, 19.

AMASIS, *roi d'Égypte*. Épouse une belle Grecque, mais sans en pouvoir jouir pendant quelque temps, I, 130.

Ambassadeurs. Surpris dans un mensonge par François Ier, I, 51. Autre ambassadeur surpris en faute par Henri VIII, roi d'Angleterre, 53. Si les ambassadeurs d'un prince lui doivent rien cacher de ses affaires, 78.

Ambition. Plus difficile à dompter que l'amour, à en juger par l'exemple de César, IV, 179. L'exemple de Ladislas, roi de Naples, semble prouver le contraire, 181. N'est pas un vice de petits compagnons, VI, 40.

Ame. Doit avoir quelque objet vrai ou faux dont elle puisse s'occuper, I, 27, 28. Ne regarde pas les choses d'un même œil et d'un même biais, II, 6. Elle se découvre en tous ses mouvements, 154. Donne aux choses telle forme qu'il lui plaît, 155. Ce que la raison nous apprend de sa nature, III, 217 *et suiv*. Grande diversité d'opinions sur l'endroit du corps où réside notre âme, 220 *et suiv*. Différents sentiments sur l'origine de l'âme, 226 *et suiv*. L'opinion de la préexistence des âmes, avant que d'être unies à nos corps, réfutée, 229 *et suiv*. Raisons d'Épicure, pour prouver que l'âme naît, se fortifie et s'affoiblit avec le corps, 232 *et suiv*. L'âme de l'homme le plus sage sujette à devenir l'âme d'un fou, 234,

...ctinations de nos âmes
l'air, du climat et du terroir où
quelle est la conclusion qu'on peu
287 *et suiv.* En quoi consiste le v
de l'âme, IV, 333. En quoi paroît
V, 230.
Américains. Ce fut leur candeur et leu
les livra à la perfidie et à la férocité
gnols, V, 184 *et suiv.* Magnificence de
leurs rois, 185. Par quels moyens les
furent subjugués, 186. Comment ils o
tés par les Espagnols, 188. Réponse v
et sensée que certains peuples d'Améri
aux Espagnols, qui les vouloient rend
taires, 189. Horrible boucherie que
gnols firent en Amérique de leurs pr
de guerre, 193. Les richesses des A
moins considérables qu'on n'avoit cru
et pourquoi, 194.
...mérique. Quel complim...

fausses, 343. Leurs guerres, leurs armes, leurs combats, 344, 345. Pourquoi ils mangent leurs prisonniers, 345. Leurs guerres nobles et généreuses, 347. Leur modération, leur cordialité, et comment ils usent de la victoire, 348. Quelle est la jalousie de leurs femmes, 353. (Voy. *Sauvages.*)

AMESTRIS, *mère de Xerxès.* Inhumainement pieuse, III, 173.

Amitié. Le fruit le plus parfait de la société, I, 286. Quatre espèces de liaisons entre les hommes, auxquelles le nom d'amitié ne convient pas proprement, *ibid. et suiv. Amitié contre nature :* fort en usage chez les Grecs : ce qu'en jugeoit Montaigne, 291. Idée de l'amitié la plus accomplie, 293 *et suiv.* En quoi se résout la vraie amitié, 295. Idée des amitiés communes, 297. Dans une amitié parfaite, c'est à celui qui reçoit que celui qui donne est obligé, 298. L'amitié parfaite est indivisible, 299. Les amitiés ordinaires peuvent être partagées entre plusieurs personnes, 300. Amitié unique et principale dénoue toutes autres obligations, *ibid.* Amitié des maris envers leurs femmes, restreinte par la théologie, 324. Le vrai but de l'amitié, V, 315.

Amour. Comment se guérit, au jugement de Cratès, III, 121. Combien cette passion a d'empire sur l'esprit de l'homme, 273. Si les désirs que l'amour inspire aux hommes sont les plus violents, IV, 177. Moyens dont on s'est servi pour les amortir, 178. Ses emportements bannis du mariage, et pourquoi, V, 64. Tout tend, parmi les hommes, à mettre en jeu cette passion, 79. Ce que c'est que l'amour, 121. Il rend l'homme ridicule et semblable aux bêtes, *ibid.* Ne doit point être condamné, puisqu'il nous est inspiré par la na-

ture, 123. Parler discrètement de l'amour, c'est le rendre plus piquant, 127. L'amour des Espagnols et des Italiens, plus respectueux et plus timide, n'en est que plus agréable, 128. L'amour doit être conduit par degrés et sans précipitation, *ibid. et suiv.* Pourquoi, en amour, les hommes ont tort de blâmer la légèreté et l'inconstance des femmes, 138. Pouvoir injuste que des amants favorisés s'attribuent sur leurs maîtresses, 145. Avantages qu'on pourroit retirer de l'amour dans un âge avancé, 154. Quel est l'âge auquel l'amour convient proprement et naturellement, 158.

Amour conjugal. Doit être accompagné de respect, I, 327.

Amours dénaturées. Vrai moyen de les décréditer, I, 160.

Amurat. Immole six cents jeunes Grecs à l'âme de son père, I, 330.

ANDRON, Argien, Traversoit la Libye sans boire, VI, 159.

ANGLOIS. Vœu fort particulier de quelques gentilshommes anglois : réflexions à ce sujet, III, 107.

Animaux. Voyez *Bêtes.*

ANTIGONUS. Comment se moque d'un poète qui l'avoit appelé *fils du Soleil*, II, 86. Comment punit les soldats d'Eumènes, son ennemi, après qu'ils le lui eurent livré entre les mains, IV, 310. Comment il se dispensa de rien donner à un philosophe cynique, VI, 66.

ANTIOCHUS. Dépouillé de ses conquêtes par une lettre du sénat romain, IV, 104.

ANTISTHÈNES. Sa réponse à ceux qui lui reprochoient sa conversation avec les méchants, II, 9. Sa maxime sur la constance dans le malheur, 13. Quel étoit, selon lui, le meilleur apprentissage, 376. Sa réponse au prêtre qui, prêt à l'initier aux mystères d'Orphée, l'assuroit que ceux qui se vouoient à cette religion jouiroient d'un bonheur éternel après la mort, III, 13. Pourquoi il conseilloit aux Athéniens d'ordonner que les ânes fussent employés au labourage comme les chevaux, V, 235.

ANTISTHÈNES *ou* ANTISTHÉNUS, surnommé *Hercule.* Ce qu'il commandoit à ses enfants, V, 215.

APOLLODORE, *roi de Cassandre.* Torturé par le souvenir de sa propre barbarie, II, 263.

Apparences. Dans la vie, le sage est déterminé par elles, III, 141. Philosophes qui ont soutenu qu'il se trouvoit dans un même sujet des apparences contraires, 307. On ne peut juger définitivement d'une chose par les apparences que nous en donnent les sens, 338.

. ..oit etre amoureux, V, 158.
Archias, *tyran de Thèbes*. Périt dan: tion, pour avoir différé d'ouvrir : 259, 260.
Archiléonide, *mère de Brasidas*. Po l'éloge qu'on lui fait de son fils, II,
Architecte. Courte harangue d'un archi ple d'Athènes, I, 261. Du langag tectes, II, 163.
Archytas. Sa modération dans la colèr 158. Quelle aversion il avoit pour : solitude, V, 336.
Aréopage. Pourquoi ce vénérable sénat nuit, III, 264.
Arétin. S'il mérite le nom de *divin*, II,
Argippéens. Peuple qui vivoit en sûreté s offensives, III, 368
Arioste. A quel âge Montaigne cessa d goût à ses ouvrages, II, 342. Ne peut paré à Virgile. 34

298. Pourquoi il souffre que Denys-le-Tyran lui crache au visage, *ibid.* Sa réponse à Diogène, qui lui dit que, s'il savoit vivre de choux, il ne feroit pas la cour à des tyrans, 299. Quel fruit avoit tiré de la philosophie, IV, 36. Ce qu'il dit à des jeunes gens qui rougissoient de le voir entrer chez une courtisane, V, 136.

ARISTODEMUS, *roi des Messéniens.* Ce qui le détermine à se tuer, V, 44.

ARISTON. Comment il définit la rhétorique, II, 159. Son opinion sur la nature de Dieu, III, 162. A quoi comparoit une leçon, V, 341.

ARISTOTE. Comment conduisit l'instruction d'Alexandre, I, 248. Comment définissoit l'amitié parfaite, 298. A quel âge il vouloit qu'on se mariât, II, 304. Qualification ridicule qu'il donne à l'homme, III, 106. S'il est véritablement dogmatiste, 144. N'avoit point d'opinion déterminée sur la nature de Dieu, 160. Censuré pour avoir considéré la privation comme un principe, 213. Combien il parut sensible à des médisances qu'on lui dit avoir été faites contre lui, IV, 116. Sa réponse à celui qui lui demandoit pourquoi on se plaisoit à voir souvent les belles personnes, VI, 113.

ARMÉNIE. Ses montagnes sont quelquefois toutes couvertes de neige, I, 377.

Armes. Mauvaise coutume de ne les prendre que sur le point d'une extrême nécessité, II, 331. Armes des François, 332; des Mèdes, 333; des piétons romains, 334; des Parthes, 336.

Armoiries. Incertaines, II, 113.

ARRAS. Étrange obstination de plusieurs de ses habitants, lorsqu'elle fut prise par Louis XI, II, 41.

ARRIA, *femme de Cécina Pœtus.* Se poignarde elle-

même pour encourager son mari à éviter par sa mort le supplice qui lui étoit destiné, IV, 211 *et suiv.* Belles paroles qu'elle dit après s'être donné le coup mortel, gâtées par Martial qui a prétendu les embellir, 213.

ARRIUS. On ne peut rien conclure contre lui de la manière dont il mourut, I, 359.

ARTAXERCES. Comment adoucit la rigueur de quelques lois de Perse, II, 385.

ARTIBIUS, *général de l'armée de Perse.* Comment son cheval fut cause de sa mort, II, 130.

ASIATIQUES. Pourquoi ils menoient en leurs guerres femmes et concubines parées de leurs plus riches joyaux, II, 120.

ASINIUS POLLIO. Ce qu'il trouvoit à reprendre dans les Commentaires de César, II, 359. Sa lâcheté de ne vouloir publier la critique d'un ouvrage,

Athéisme. Rarement établi dans l'esprit de l'homme comme un dogme sérieusement digéré, III, 16.

Athènes. Comment elle étoit aimée des étrangers, V, 73.

Athéniens. Leur superstition sur la sépulture des morts, cruelle et puérile, I, 24, 25. Comment ils en sont punis, 25, 26. De leur dieu inconnu, III, 157. Pourquoi firent couper les pouces aux Æginètes, IV, 111.

Athlètes. Leur force est plutôt vigueur de nerfs que de cœur, I, 228. Qui se sont privés des plaisirs de l'amour, pour se conserver plus agiles et plus vigoureux, II, 306.

Atlant de, *île.* Son étendue, I, 333. Ce ne peut être l'Amérique, 336.

Attilus (*Pomponius*). Sa mort volontaire, III, 354.

Avarice. Ce qui la produit, II, 63.

Aveugle. Histoire d'un gentilhomme aveugle-né, III, 315. Exemple d'un homme devenu aveugle en dormant, IV, 108.

Aufidius. Sa mort, I, 100.

Auguste. Il veut se venger de Neptune après une tempête, I, 30. Comment il témoigne son affliction pour avoir perdu quelques légions, *ibid.* Conjuration de Cinna contre ce prince, découverte un peu avant l'exécution, 175. Son discours à Cinna, 176 *et suiv.* Sa clémence envers ce conjuré, et avantages qu'il en retira, 178. Son sommeil profond à l'heure d'une bataille. II, 104. Quel âge il fixa pour l'exercice des charges de judicature, 197 *et suiv.* Son caractère impénétrable aux plus hardis juges, 202. Libéral de dons, étoit avare de récompenses d'honneur, 288. Épigramme composée par ce prince, III, 74.

Augustin (*saint*). Miracles attestés par lui, I, 281. Quel dommage c'eût été que ses écrits eussent été perdus, II, 329.

Avocats. Comparés aux prédicateurs, I, 55. Persuadés quelquefois de la bonté d'une cause par leur propre passion, III, 268. Trouvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble, 300.

Aurat, *ou plutôt* Daurat. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, IV, 61.

Auteurs. Ne doivent écrire sur chaque sujet que ce qu'ils savent, I, 337. S'ils peuvent prétendre à quelque recommandation par leurs écrits, IV, 52.

Autruches. Attelées à un coche, V, 170.

Bayard. Sa fermeté sur le point de rendre l'esprit, I, 21. Quel étoit son vrai nom, II, 115.

Beauté du corps. En quoi elle consiste, III, 91 *et suiv.* Si, sur cet article, les hommes ont quelque avantage sur les bêtes, 93 *et suiv.* De quel prix est la beauté corporelle, IV, 17, *et* VI, 112.

Beauvais (*l'évêque de*). Prit plusieurs des ennemis à la bataille de Bouvines, qu'il donnoit à d'autres pour les tuer ou les faire prisonniers, II, 78. Pourquoi il ne se servoit que d'une massue dans le combat, 79.

Bérius, *juge.* Particularité remarquable de l'heure de sa mort, I, 100.

Bédoins. L'opinion qu'ils avoient d'une nécessité inévitable et préordonnée les engageoit à s'exposer dans les combats sans aucune précaution, IV, 143.

Bellay (*Martin du*). Ses Mémoires historiques : ce qu'en pense Montaigne, II, 362.

Bellay (*Joachim du*). Excellent poète françois au jugement de Montaigne, IV, 61.

Bessus, *Pœonien.* Comment il découvrit lui-même, sans y penser, le parricide qu'il avoit commis, II, 262.

Bêtes. Petites bêtes qui ne vivent qu'un jour, I, 114. Les bêtes sont sujettes à la force de l'imagination, 137. Certains égards qu'on doit avoir pour les bêtes, II, 391. Exemples remarquables de cette espèce de respect, *ibid. et suiv.* Se communiquent leurs pensées aussi-bien que les hommes, III, 30 *et suiv.* Habileté qu'on remarque dans leur conduite, 33, 34. Elles ont un langage naturel, 41. Suivent librement leurs inclinations, 44. Leur subtilité dans leur chasse, 49. Elles discernent ce qui peut les soulager dans

leurs maladies, *ibid.* Sont capables d'instruction, 51. Ont de l'équité, 67. Leur amitié est plus vive et plus constante que celle des hommes, *ibid.* Il y a des bêtes qui sont bizarres et extravagantes dans leurs amours comme les hommes, 68 Bêtes qui paroissent entachées d'avarice, 71. Autres qui sont fort ménagères, *ibid.* Autres qui ont la passion de la guerre, 72. Société qui s'observe entre les bêtes, 83. Pourquoi Moïse défendit de manger leur sang, 220.

Bétis, *gouverneur de Gaza.* Fait prisonnier par Alexandre-le-Grand, I, 6. Sa valeur et sa fermeté jusqu'à son dernier soupir, 6, 7.

Bèze. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, IV, 61.

Bias. Ce qu'il dit à des gens qui, se trouvant avec lui dans un vaisseau battu de la tempête, im-

qu'ils font des héritiers de leurs biens, 320. Selon Platon, c'est par les lois que doit être réglée la disposition de nos biens, 321 *et suiv.*

Bion. Ce qu'il dit d'un roi qui, dans le deuil, s'arrachoit les cheveux, I, 29. Philosophe faux esprit-fort, III, 16. Avec quelle franchise il décrivit son origine à Antigonus, V, 322.

Blosius (*Cajus*). Sa réponse, *qu'il auroit fait toutes choses pour son ami*, très-raisonnable en un certain sens, I, 295.

Boccace. Son *Décaméron*, mis par Montaigne au rang des livres simplement plaisants, II, 342.

Bodin. Réfuté sur ce qu'il a dit de Plutarque, IV, 167.

Boetie (*Étienne de La*). Auteur d'un discours intitulé, *la Servitude volontaire :* quelle en fut l'occasion et la matière, I, 234, 235. A quel âge il le composa, 285. La Boëtie et Montaigne firent leur alliance du nom de *frère :* ce qu'il faut entendre par là, 287. Comment, dès leur première rencontre, ils s'aimèrent de l'amitié la plus accomplie, 294 *et suiv.* Regrets de Montaigne sur sa perte, 303 *et suiv.* Éloge qu'il en a fait, 305, 306. Vingt-neuf sonnets composés par lui dans sa jeunesse, 308 *et suiv.* Ses excellentes qualités, IV, 57.

Bœuf. Porté par une femme, qui s'y étoit accoutumée en le portant veau, I, 143. Bœufs qui comptoient jusqu'à cent, III, 53 *et suiv.*

Boiocalus. Réponse généreuse qu'il fit aux Romains, II, 233.

Boire. Plaisir de boire, le dernier dont l'homme est capable, II, 224.

Boiteux et *Boiteuses.* Sur quoi est fondé un proverbe qui court depuis long-temps sur leur sujet, VI, 62 *et suiv.*

Boniface VIII, *pape*. Son caractère, II, 201.
Borgne. Exemple d'un homme qui devint borgne pour avoir fait semblant de l'être, IV, 106.
Borromée, *cardinal*. Austérité de sa vie, II, 62.
Bouffons qui ont plaisanté en mourant, II, 41.
Bourreaux. De ceux qui ont consenti à être les bourreaux de leurs propres parents, IV, 312.
Brésil. Par qui cette contrée fut surnommée *la France antarctique*, I, 333. Pourquoi ses habitants ne mouroient que de vieillesse, III, 110.
Brutus. Regrets de Montaigne sur la perte du livre qu'il avoit écrit, *De la Vertu*, II, 352. N'estimoit pas l'éloquence de Cicéron, 354.
Bucéphale, *cheval d'Alexandre*, II, 131.
Buchanan. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, IV, 61.
Bulle. Formulaire d'une bulle par laquelle on ac-

même, III, 375. Noble sentiment de ce philosophe, 376.

Carthage. Ses habitants jetés dans une confusion soudaine par des terreurs paniques, I, 87.

Carthaginois. Leur barbare superstition qui les portoit à immoler des enfants à Saturne, III, 173. En quel cas ils punissoient leurs généraux victorieux, V, 231.

Castalio (*Sébastien*), savant homme en Allemagne, meurt de misère, faute d'être connu ailleurs, I, 370.

Caton *le vieux*, ou *le censeur*. Sa parcimonie, II, 165 Reproche qu'on lui a fait de bien boire, 219. S'avisa trop tard d'apprendre le grec, IV, 130.

Caton *le jeune*. Comment il tourna en ridicule les plaisanteries que Cicéron avoit répandues dans une de ses oraisons, I, 261. Divers jugements sur sa mort, 382. Beaux traits de cinq poètes latins à sa louange, comparés et appréciés, 383. Caton tranquille à la veille d'une émeute publique où il devoit avoir beaucoup de part, II, 103. Son âge quand il se tua, 195, 196. Sa vertu le porta à se donner la mort, 369. Avec quelle fermeté et sérénité d'âme il l'affronta, *ibid. et suiv.* Sa mort moins belle que celle de Socrate, 371. Sa vertu plus pure que celle de Caton le censeur, IV, 130.

Catulle. En quoi supérieur à Martial, II, 346.

Catulus Luctatius. Pourquoi il prit la fuite dans un combat, II, 76.

Cauniens. Bannissoient de leur pays les dieux étrangers, III, 199.

Céa, *île de Négrepont*. Histoire remarquable d'une femme de cette île, qui s'empoisonna publiquement après avoir déclaré à ses citoyens les raisons *qui* l'y engageoient, II, 255.

Cerfs. Attelés à un coche, V, 170.

César, excellent capitaine, eut l'ambition de se faire connoître aussi pour excellent ingénieur, I, 77. Ce qu'il dit à un soldat cassé de vieillesse, 111. Son intrépidité en présence de ses légions mutinées, 184, 185. Moyen qu'il employa pour se faire aimer de ses ennemis, 187. Il marchoit tête nue devant son armée, 375. S'il pleura de bonne foi à la mort de Pompée, II, 2. Pourquoi il a écrit sa propre histoire, 29. De combien il s'endetta pour arriver au suprême pouvoir, 65. Il étoit fort bon homme de cheval, 130, 131. Avoit un cheval singulier qui ne put être dressé que par lui, 131. Pourquoi il fut appelé *Sponda Regis Nicomedis*, 151, 152. Éloge de ses Commentaires, 356. On y a trouvé des méprises,

soit ses ennemis pour les surprendre avec plus d'avantage, 193. Vertus qu'il exigeoit de ses soldats, *ibid.* Il leur accordoit beaucoup de licence, et vouloit qu'ils fussent richement armés, *ibid. et suiv.* Dans l'occasion, les traitoit avec beaucoup de sévérité, 194. Pourquoi il fit faire un pont sur le Rhin, *ibid. et suiv.* Pourquoi il aimoit à haranguer ses soldats, 195. Rapidité de ses expéditions militaires, 196. Il vouloit tout voir lui-même, 197. Aimoit mieux une victoire gagnée par prudence que par la force des armes, *ibid. et suiv.* Plus circonspect dans ses entreprises qu'Alexandre, il se jetoit hardiment dans le péril lorsque la nécessité le requéroit, 198 *et suiv.* Sa confiance et sa fermeté au siége d'Alexia, 200. Il n'approuvoit pas toute sorte de moyens d'obtenir la victoire, 203. Il savoit très-bien nager, et en tira de grands avantages, 204. Combien ses soldats lui étoient affectionnés, *ibid.* Exemples mémorables de leur intrépidité et de leur dévouement à son service, 205 *et suiv.* Inhumanité de César, engagé dans une guerre civile, 320. Comment sa robe troubla toute Rome, ce que sa mort n'avoit pas fait, V, 39.

Cestius. Comment il fut traité pour avoir méprisé l'éloquence de Cicéron, II, 353, 354.

Charges. Désignées par des titres trop éclatants, II, 163. Grandes charges données au hasard, V, 230. Ce que les sages recommandent à ceux qui exercent une charge publique, VI, 7 *et* 8. Pourquoi ils ne doivent pas trop se passionner, 9.

Charillus, *Lacédémonien.* Sa retenue dans un accès de colère, IV, 159.

Charles V, *empereur.* Ce qu'il disoit des capitaines

et des soldats de François Ier, I, 79. Quelle fut la plus belle de ses actions, II, 307.

Charles VIII, *roi de France*. Quelle fut, en partie, la cause qu'il conquit si rapidement une bonne partie de l'Italie, I, 211, 212. Service que lui rendit son cheval à la bataille de Fornoue, II, 130.

Charondas. Châtioit ceux qui hantoient mauvaise compagnie, II, 9.

Chasteté. Devoir qu'il est difficile aux femmes d'observer dans toute sa rigueur, V, 89. Ce qui doit les encourager à la bien conserver, *ibid. et suiv.* Étendue de ce devoir, 97. C'est de l'innocence de la volonté que dépend la chasteté; exemples divers, 102. La curiosité sur l'article de la chasteté des femmes est ridicule et pernicieuse, 104.

Chatel, *évêque de Soissons*. Sa mort volontaire,

Américains que des Espagnols, 140. Chevaux éventrés pour se garantir du froid, 142. Chevaux tondus pour être menés en triomphe, 143. Adresse surprenante d'un homme à cheval, *ibid.* Autres exemples du même genre, *ibid. et suiv.*

Chèvres. S'affectionnent pour les enfants qu'elles nourrissent de leur lait, II, 324.

Chien. Animal capable de raison, III, 50. Chien qui contrefait le mort, 53. Chien qui trouve le moyen de tirer de l'huile du fond d'une cruche, 56. Chiens dressés à combattre dans des armées, 59. Chiens de chasse connoissent quel est le meilleur de leurs petits, 65. Chiens plus fidèles que les hommes, 78 *et suiv.* Chiens des Indes d'une magnanimité extraordinaire, 86.

Chilon. Précepte de lui, qui ne s'applique qu'aux amitiés communes, I, 297.

Chine (*la*). Il y a dans ce royaume des officiers établis pour récompenser les bonnes actions, aussi-bien que pour punir les mauvaises, VI, 138.

Chiron. Pourquoi refusa l'immortalité, I, 120.

Chrétiens. Pourquoi ne doivent point autoriser leur religion par les événements, I, 358. Leur zèle plein d'injustice et de fureur, III, 12. Sur quoi est fondée la profession qu'ils font de leur religion, 14.

Christianisme. Quelle est la marque du vrai christianisme, III, 8.

Chrysippe. Combien il aimoit à charger ses livres de citations, I, 160, 161, 215. Comment il vient à connoître que les chiens raisonnent, III, 50, 51. [illegible] qu'où il a multiplié les dieux, 162. Raison ridi[illegible] dont il se sert pour prouver que l'âme réside [illegible]

Cicéron. Conseiller du cœur, 221.

[illegible] solitude, II, 21. Le peu de

solidité de ce conseil, 22. Dans quelle vue il a publié des lettres qu'il avoit écrites à ses amis, 28. Pourquoi il donna la liberté à un de ses esclaves, 34. Quel jugement Montaigne faisoit des ouvrages philosophiques de Cicéron, 350. Éloge de ses épîtres à Atticus, 352. Caractère de cet orateur, 353. Sa poésie méprisée par Montaigne, *ibid.* Son éloquence incomparable a trouvé des censeurs, 354. S'il a méprisé les lettres dans sa vieillesse, III, 130, 131. Quelle manière de philosopher étoit le plus à son goût, 145.

CIMBER, l'un des conspirateurs contre César : ce qu'il dit en s'engageant dans cette entreprise, II, 217.

Cimetières. Pourquoi ont été placés dans l'intérieur des villes, I, 108.

CINNA. Sa conjuration contre Auguste, et clémence

d'un rhétoricien qui haranguoit sur la vaillance, IV, 155.

Climacides, *femmes de Syrie*. Quel était leur office, III, 46.

Clodomire, *roi d'Aquitaine*. Par son opiniâtreté à poursuivre son ennemi vaincu, il perd la vie, II, 120.

Clovis. Comment punit et récompensa trois esclaves qui avoient trahi leur maître, IV. 310.

Coches. De quel usage ils ont été dans la guerre, V, 168. Leur usage pour le luxe, 169.

Cocuage. Maintes gens s'en effraient, mais beaucoup en tirent profit, II, 62. Braves gens qui le surent sans exciter de tumulte, V, 93. Mal qu'on est obligé de tenir secret, 106.

Coelius *l'orateur*. S'emporte contre un homme qui, pour ne pas l'irriter, évitoit de le contredire, IV, 159.

Colère. Des châtiments infligés dans la colère, IV, 153. Modération de quelques grands hommes dans des accès de colère, 157. La colère, passion sujette à s'applaudir, 158. Il vaut mieux la laisser éclater que de la tenir renfermée, 160. Règles à observer en faisant éclater sa colère, 162. Si la colère peut servir d'aiguillon à la vaillance et à la vertu, 165.

Colléges. En France, abrutissent la jeunesse, I, 250. Cruautés qu'on y exerce contre elle, 252, 253.

Combattre à l'épée et la cape, usage pratiqué par les anciens Romains, II, 146.

Comédiens, qui pleuroient encore au sortir du théâtre, où ils avoient été attendris par le rôle qu'ils venoient de jouer, V, 42.

Comédies françoises. Du temps de Montaigne, manquoient d'invention, II, 345.

Comines (*Philippe de*). Jugement qu'en fait Montaigne, II, 361. Mot de cet historien critiqué V, 244.

Commander. S'il est plus doux de commander que d'obéir, II, 89. A qui il appartient de commander, *ibid.*

Commentateurs. Pourquoi il y en a un fort grand nombre, VI, 129.

Conférence. Son utilité, V, 210. Exercice plus avantageux que celui des livres, *ibid.* Pourquoi l'on y doit admettre les reparties vives et hardies, 242.

Confiance. Elle doit être ou paroître exempte de crainte, I, 185, 186. Confiance envers des troupes suspectes, qui eut un heureux succès, 187.

Conjurations. S'il est dangereux de les prévenir par des exécutions sanglantes, I, 182. Conseil donné à un tyran pour l'en mettre à couvert.

Connoissance des

Converser. Combien il est utile de savoir converser familièrement avec toute sorte de gens, V, 7. Il faut se mettre au niveau de ceux avec qui l'on converse, 8. Comment on peut juger de la capacité d'un homme dans la conversation, 237 *et suiv.* Utilité dans la conversation des reparties vives et hardies, 242.

Cornélius Gallus. Sa mort, I, 100.

Corps. Les exercices du corps et la bienséance extérieure, considérable partie de l'éducation des enfants, I, 251, 252. Diversité d'opinions sur la matière qui produit le corps de l'homme, III, 246, 247. Avantages de la beauté du corps, IV, 17. La santé, la vigueur du corps, est cause des élancements extraordinaires de l'esprit, V, 52.

Cortez (*Fernand*). Compliment singulier que lui adressent des peuples d'Amérique, I, 331. Quelle idée les ambassadeurs du roi de Mexique lui donnèrent de la grandeur de leur maître, *ibid.*

Cossitius (*Lucius*). De femme, changé en homme, I, 125.

Cotys, *roi de Thrace.* Pourquoi il casse de beaux vases après les avoir payés libéralement, VI, 24.

Couardise. Voy. *Poltronnerie.*

Courtisan (*le*), livre italien cité, II, 139.

Courtisans. Avec quelle bassesse ils cachent aux princes leurs défauts, V, 206 *et suiv.*

Coutume. Sa force, I, 143 *et suiv.* Étranges impressions qu'elle fait sur nos âmes, 148. Coutumes bizarres de divers peuples, 149. Combien est impérieux le joug de la coutume, 157. C'est l'unique fondement de quantité de choses très-autorisées dans le monde, 161. Des coutumes anciennes, II, 144 *et suiv.* Coutumes établies dans

un pays, directement contraires à celles de quelque autre pays, VI, 158.

Crassus (*Publius*). Pourquoi fait donner le fouet à un ingénieur, I, 80.

Cratès. Sa réponse à celui qui lui demandoit jusques à quel temps il falloit philosopher, I, 194. Sa recette contre l'amour, III, 121. Ce qu'il pensoit de notre âme, 218. Singulières dispositions qu'il fit à sa mort, V, 261.

Crédulité. Marque de foiblesse, I, 276.

Crémutius Cordus, voyant qu'on brûloit ses livres, se fait mourir lui-même, II, 328.

Crétois. Imprécations qu'ils faisoient contre ceux qu'ils haïssoient beaucoup, I, 157. Crétois réduits à boire l'urine de leurs chevaux, II, 139.

Crime. La peine naît avec lui, II, 262.

la curiosité, III, 124. Est vicieuse partout, mais où pernicieuse, V, 104.

Cynéas, *conseiller de Pyrrhus.* Comment il peignit la vaine ambition de ce prince, II, 96.

Cyniques. Appeloient *vice*, de n'oser faire à découvert ce que nous faisons en secret, III, 303, 304. Jusqu'où alloit l'impudence de ces philosophes. 305, 306.

Cyrus. Défense qu'il fit à ses enfants de voir et de toucher son corps après sa mort, I, 22 Pourquoi fut battu à l'école, 208. Pourquoi il se préféroit à son frère Artaxerce, II, 219. Établit le premier des chevaux de poste, IV, 93. Exemple de sa libéralité après qu'il fut roi, d'où les princes peuvent apprendre à bien placer leurs dons, V, 176. Comment il se mit à couvert des attraits de la belle Penthée sa captive, VI, 27.

D.

Damindas, *Lacédémonien.* Sa généreuse réponse à quelqu'un qui menaçoit les Lacédémoniens de la puissance de Philippe, II, 232.

Dandamys, *sage Indien.* Ce qu'il blâmoit dans les vies de Socrate, de Pythagore et de Diogène, IV, 305.

Darius. Proposition qu'il fait à des Indiens qui mangeoient leurs pères trépassés, et aux Grecs qui les brûloient, I, 159.

David. Comment et par qui ses psaumes doivent être chantés, II, 184.

Défauts. Raisons que nous avons tous de supporter les défauts d'autrui, V, 222 *et suiv.*

Délibération. Doit précéder nos engagements dans les affaires, et surtout dans des querelles, VI, 32.

Déluges. Ont causé de grands changements sur la terre, I, 334.

Demades, *Athénien.* Jugement qu'il prononce contre un homme qui vendoit les choses nécessaires aux enterrements, I, 141.

Démocrite. Comparé avec Héraclite : pourquoi lui est préféré, II, 156 *et suiv.* Un jour qu'on lui avoit servi des figues qui sentoient le miel, il se mit d'abord à rechercher la cause physique de ce goût, III, 151. Comment sa servante mit fin à cette recherche, *ibid.* Opinion vague qu'il avoit de la nature de Dieu, 160.

Denisot (*Nicolas*), poète moins connu par ce nom que par celui de *comte d'Alsinois*, anagramme de son nom, II, 114.

Denys. *Voyez* Dionysius.

Désir. S'accroît par la difficulté d'obtenir une chose, III, 360, 361.

181. Le nom de Dieu ne doit pas entrer dans nos discours ordinaires, 190. Dieu doit être prié rarement, et pourquoi, *ibid. et suiv.* Dieu se fait connoître par ses ouvrages visibles; ce qui devroit nous y attacher solidement, III, 17, 18. Sa nature ne doit point être recherchée trop curieusement par l'homme, 125. A quoi se réduisent nos notions de la Divinité, 126 *et suiv.* Idée que les histoires païennes nous donnent de Dieu, 157. Diverses opinions des philosophes sur la nature de Dieu, 159 *et suiv.* Des hommes en faire des dieux, c'est la dernière des extravagances, 163. Il est ridicule de raisonner de Dieu par comparaison à l'homme, 171; et de juger du pouvoir et des perfections de Dieu par rapport à nos conceptions et par rapport à nous, 177 *et suiv.* Arguments que la philosophie a imaginés pour et contre une Divinité, également frivoles, 187 *et suiv.* Dieu seul a une substance réelle et constante, 340. Comment son nom peut être accru, 371.

Dieux qui épousent les querelles des hommes, III, 198, 199 Dieux étrangers bannis par les Canniens, 199. Puissance des dieux bornée à certaines choses, *ibid.* Dieux chétifs et populaires, 200.

Dioclétien. Pourquoi il ne voulut point reprendre le gouvernement de l'empire auquel il avoit renoncé, II, 95.

Diodorus *le dialectitien.* Sa mort soudaine causée par la honte, I, 14.

Diogène *le cynique.* Comment il se moquoit des grammairiens, des musiciens et des orateurs, I, 199. Pourquoi s'appliquoit à la philosophie, 257. Comment il en usoit avec ses amis quand il avoit

besoin d'argent, 299. Diogène plus mordant que Timon, II, 157. Sa réponse à ses parens qui vouloient le racheter de l'esclavage, III, 47, 48. Impudence de ce philosophe, 305 *et suiv.* Comment raillé sur ce qu'en plein hiver il embrassoit tout nu une statue de neige, VI, 24.

Diogène Laerce. Ce qu'en jugeoit Montaigne, II, 355.

Diomédon, *capitaine athénien.* Condamné injustement à la mort, prie pour ses juges, I, 25.

Dionysius, *tyran de Syracuse.* Sa cruauté au siége de Rhège, I, 4. Grand chef de guerre, voulut encore s'illustrer par la poésie, 77. Conseil qu'il reçut pour se mettre à l'abri des conjurations, 188. Comment il traita un Syracusain qui tenoit ses richesses cachées dans la terre, II, 69. Sa poésie méprisée aux jeux olympiques, IV, 9.

Eguillettes. D'où procède ce qu'on a nommé *nouement d'éguillette,* I, 126 *et suiv.* Mal d'imagination, guéri par un moyen fondé sur le même principe, 128 *et suiv.*

Égypte. Serment des juges d'Égypte, IV, 308. Pourquoi l'on y ordonna, par une loi expresse, que les corps des belles et jeunes femmes seroient gardés trois jours, avant que d'être mis entre les mains de ceux qui devoient les embaumer, V, 131.

Égyptiens. Comment, au milieu de leurs festins, rappeloient aux conviés l'idée de la mort, I, 103 *et* 109. Pourquoi ils avoient le crâne plus dur que les Perses, 374. Qui, parmi les Égyptiens, offroient à leurs dieux des pourceaux en figure, II, 385. Adoroient dans les animaux quelque image des facultés divines, 390; et portoient le deuil à leur trépas, 392. Leur prudence impudente au sujet de leurs dieux, III, 165.

Éléphants. Dressés à danser au son de la voix, III, 55. Subtilité et pénétration de ces animaux, 57 *et suiv.* Si les éléphants ont quelque sentiment de religion, 61. Eléphant rival d'Aristophane le grammairien, 69, 70. Éléphant touché de repentir, 86.

Éloquence. Elle a plus contribué que les armes à l'avancement des grands personnages de Rome, II, 160. En quel temps elle y a le plus fleuri, 161. Ce qui constitue la véritable éloquence, V, 111, 112.

Emmanuel, *roi de Portugal.* Édit cruel qu'il fit publier contre les Juifs, II, 44. Effet horrible qui s'en ensuit, 45.

Empédocles. Pourquoi refuse la royauté que lui

offroient les Agrigentins, I, 194. Son opinion touchant la nature de Dieu, III, 159.

Empereurs romains. Pourquoi les dépenses qu'ils faisoient pour les spectacles publics étoient injustes, V, 177.

Encens. Son usage dans les églises, sur quoi fondé, II, 177.

Enéide. Si ce poëme et l'*Orlando furioso* peuvent être comparés ensemble, II, 348.

Enfants. Le mensonge et l'opiniâtreté doivent être d'abord réprimés en eux, I, 49, 50. Combien il importe de les corriger de bonne heure, 146 *et suiv.* Il n'est pas aisé de prévoir, par leurs premières actions, ce qu'ils seront un jour, 219. Le succès de l'éducation d'un enfant dépend du choix que l'on fera de son gouverneur, 220, 221. Utilité des voyages pour les enfants, 226. Pour-

débrouiller des subtilités sophistiques, 263. Socrate veut qu'on leur donne un beau nom, II, 109. D'où vient que leur affection envers leurs pères est moins grande que celle de leurs pères envers eux, 299. Violence dans leur éducation, condamnée, 303. Vrai moyen de se faire aimer de ses enfants, 304. L'appellation paternelle ne doit pas leur être interdite, 310, 311. Ils doivent être admis à vivre familièrement avec leurs pères, lorsqu'ils sont d'âge pour cela, *ibid.* On a raison de les empêcher de contrefaire les défants naturels, IV, 107. Ne devroient pas être abandonnés indiscrètement au gouvernement de leurs parents, 151, 152. Patience merveilleuse d'un enfant lacédémonien, 168.

Enfant monstrueux. Sa description, IV, 148, 149.

Enfantement. Douleurs qui l'accompagnent, supportées sans peine, II, 54. Exemple remarquable sur cela d'une dame romaine, 55.

Enguien (*le duc d'*). Fut sur le point de se tuer, croyant avoir perdu la bataille de Serisolles, qu'il gagna, II, 242.

Ennemi vaincu. S'il faut le poursuivre à outrance, II, 117 *et suiv.*

Enthousiasme. Élève l'homme au-dessus de lui-même, II, 231.

Épaminondas. Sa fermeté dans une accusation qui lui fut intentée devant le peuple thébain, I, 4. Mot excellent de lui, 91. Comment il qualifioit les deux fameuses victoires qu'il avoit remportées contre les Lacédémoniens, II, 330. Pourquoi il refusa des richesses légitimes, 366. Fut, selon Montaigne, le plus excellent homme dont on ait connoissance, IV, 230. Caractère de sa valeur, de son courage et de son habileté dans

la guerre, 230, 231. Son savoir, ses mœurs, sa vertu pleine partout et uniforme, 231, 232. Sa résolution à demeurer constamment attaché à la pauvreté : ce qu'en jugeoit Montaigne, 232. Preuves palpables de sa bonté, de son équité et de son humanité, 233. Sa douceur et sa courtoisie dans le fort du combat, *ibid.* Jusqu'où il portoit la délicatesse sur l'article de la justice, 317.

Epée. L'arme la plus sûre et la plus utile dans un combat, II, 133.

Épicharis. Accusée d'avoir trempé dans une conspiration contre Néron; sa fermeté dans les tourments, IV, 170, 171.

Épicure. Dispense son sage de la prévoyance et du souci de l'avenir, I, 16. Ne mettoit aucune citation dans ses écrits, 215. Mis en opposition avec

étoit son vrai nom, que par celui de *capitaine Poulin* et du *baron de La Garde*, II, 115.

Escares, poissons. Comment s'assistent les uns les autres, III, 83.

Esclave, récompensé et puni pour avoir trahi son maître, IV, 310.

Escrime. Exercice qui n'a rien de noble, IV, 120, 121. Est inutile et dommageable dans les combats, 121. Il est malséant, et pourquoi, 122.

Ésope. Quel cas Montaigne faisoit de ses fables, II, 343. A quelle occasion il lui donne le titre de *grand homme*, VI, 230.

Espagnol. Fermeté d'un paysan espagnol mis à la torture la plus violente, IV, 170.

Espagnols. Avec quelle barbarie ils traitèrent les Américains, V, 188. Cruautés qu'ils exercèrent contre le dernier roi du Pérou, 191; et contre celui de Mexico, 192. Boucherie qu'ils firent de leurs prisonniers de guerre, 193.

Espérance. Jusqu'où doit nous accompagner, II, 241.

Esprit. Les productions de leur esprit ne sont pas moins chères aux hommes que leurs enfants, II, 325 *et suiv.* Pourquoi il est dangereux de commencer tard à faire imprimer les productions de son esprit, VI, 109.

Esprit humain. Comment défini, III, 251, 252. Pourquoi est incapable d'arriver à la connoissance évidente des choses, 256. Jugement de l'esprit fort dépendant des altérations du corps, 263 *et suiv.* Son infirmité malaisée à découvrir, 265 *et suiv.* Est grand ouvrier de miracles, 282. Comment se détermine à choisir entre deux choses indifférentes, 358. Sa principale habileté,

V, 1. Il est occupé ou détourné par très-peu d
chose, 38; et déterminé par de pures imagina
tions et par des objets chimériques, 43. Il es
trop étroitement uni au corps, 51. Vanité de ses
recherches, qui paroît en ce qu'il s'attache sou-
vent à découvrir les causes d'un fait avant que
d'être assuré de ce fait, VI, 48. Il se forge des
raisons des choses les plus chimériques, 65.

Esprits simples. Propres à devenir bons chrétiens, II, 172. Esprits médiocres, sujets à s'égarer, *ibid.* Grands esprits, chrétiens les plus accomplis, 173. Quels esprits sont les mieux disposés à se soumettre à la religion et aux lois politiques, III, 142. Esprits communs, plus propres aux affaires que les subtils, IV, 83 *et suiv.*

Esséniens. Comment ils se maintenoient sans l'usage des femmes, V, 124.

Estissac (*madame d'*). Citée
d'affecti

souhaitoit de voir le soleil de fort près, III, 152, 153.

Eumènes. Sa belle réponse à Antigone, lors du siége de Nora, I, 34.

Expérience. Si elle peut terminer l'incertitude philosophique, III, 215. Ce n'est pas assez de compter les expériences, il faut les peser et les assortir, V, 227. Pourquoi l'expérience n'est pas un sûr moyen pour nous instruire de la vérité des choses, VI, 123.

F.

Fatalisme. Quel usage on a fait de cette doctrine, IV, 142.

Favorinus. Pourquoi il se laisse vaincre dans une dispute de grammaire par l'empereur Adrien, V, 207.

Femmes. Action généreuse des femmes de Winsberg, I, 2 *et* 3. Femmes jugées incapables d'une parfaite amité, 290. Qui s'ensevelissent ou qui se brûlent avec le corps de leurs maris, II, 42. Qui méprisent la douleur pour l'intérêt de leur beauté, 57. Comment les femmes portoient le deuil anciennement, et devroient le porter encore, à l'avis de Montaigne, 152. Qui ont préféré la conservation de leur honneur à la vie, 246. Qui se donnent la mort pour encourager leurs maris à les imiter, 249. Pourquoi les femmes ont du penchant à contrarier leurs maris, 314. Leur gros douaire est la ruine des familles, 318, 319. Il est dangereux de laisser aux femmes la liberté de partager à leurs enfants le bien de leurs pères, 322, 323. Le temps de leur gros-

sesse est indéterminé, III, 248. Pourquoi elles se masquent, et prennent des airs sévères et pleins de pudeur, 364 *et suiv.* Différence qu'il y a entre l'honneur des femmes et leur devoir, 396. Exemple remarquable d'une femme qui se noie pour avoir été battue par son mari, IV, 138. Femmes indiennes qui se brûlent ou s'enterrent volontairement avec le corps mort de leurs maris, 139. Femmes emportées, comment deviennent furieuses, 159. Femmes de Gascogne très-obstinées, 172. Ce que Montaigne jugeoit des femmes qui n'étalent leur affection pour leurs maris qu'après qu'ils sont morts, 207 *et suiv.* Exemple d'une femme sans nom et de basse naissance qui, par pure affection pour son mari, attaqué d'un mal incurable, l'encourage à la mort, et meurt avec lui, 209, 210. Si les femmes doivent être savantes, V, 9. Quelles connois-

femmes, 138. A quel âge les femmes doivent changer le titre de belles en celui de bonnes, 159.

Féraulfe. Bel exemple qu'il donne du mépris des richesses, II, 71.

Fille. Changée en homme, I, 125. Fille d'une vertu fort équivoque, qui se précipita de peur d'être violée par un soldat, II, 205, 206.

Filles. L'éducation qu'on leur donne ne tend qu'à leur inspirer de l'amour, V, 78; et c'est à cette passion qu'elles sont portées naturellement, 79.

Finesse contre un ennemi. Blâmée, et avec raison, I, 31.

Flora. Quelle étoit l'humeur de cette fameuse courtisane, V, 18, 19.

Florentins. Dénonçoient la guerre au son d'une cloche, I. 33.

Foi. Le seul principe qui attache le chrétien à sa religion, III, 6. Description d'une vraie et vive foi, 7.

Fortune. A beaucoup de part aux ouvrages de poésie, de peinture, et aux entreprises militaires, I, 179 *et suiv.* Elle corrige quelquefois nos desseins, 364 *et suiv.* Surpasse les règlements de l'humaine prudence, 368. Faveur singulière qu'elle fit à deux proscrits, 369. Les événements de la guerre dépendent d'elle pour la plupart, II, 127.

Foulques, *comte d'Anjou.* Va se faire fouetter à Jérusalem, II, 59, 60.

Fourmi. Exemple remarquable d'une espèce de communication entre les fourmis, III, 61, 62. Prévoyance des fourmis, 71.

France antarctique. Par qui découverte, I, 332.

François (*les*). Hardiesse merveilleuse de trois gen-

tilshommes françois, I, 2. Les François sont fort changeants dans leur manière de s'habiller, II, 145. Ils condamnent bientôt les modes qu'ils ont le plus admirées, *ibid.* Ne s'armoient, du temps de Montaigne, que sur le point d'une extrême nécessité, 331. Leurs armes les incommodoient plus par leur poids qu'elles ne contribuoient à leur défense, 332, 333. Soldats françois sans règle et sans discipline du temps de Montaigne, VI, 80.

François Ier, *roi de France.* Comment il fit tomber en contradiction un ambassadeur, I, 51 *et suiv.* Pourquoi il aima mieux attendre Charles V sur ses propres terres, que de l'aller attaquer chez lui, II, 124 *et suiv.* Les Mémoires de du Bellay ne donnent qu'une connoissance imparfaite du règne de ce prince, 363.

François, *marquis de Saluces.* Obligé au roi de

toriser les maux qu'on cause à son pays, sous prétexte de corriger les abus de son gouvernement, VI, 81.

Gouverneur d'un enfant. C'est du choix qu'on en fait, que dépend le succès de l'éducation de cet enfant, I, 220, 221. Qualités qu'il doit avoir, et règle qu'il doit suivre en instruisant son élève, 221 *et suiv.*

Grammairiens. Leur langage, II, 163.

Grammont (*madame de*). Hommage que lui fait Montaigne des sonnets de La Boëtie, I, 307.

Grandeur. Qui la connoît, la peut fuir sans beaucoup d'efforts, V, 198.

Grands. Ne doivent point être loués pour des choses communes, II, 30. Pourquoi les grands doivent avoir plus de soin de cacher leurs fautes, que les petits, 91. Pourquoi les grands paroissent quelquefois plus sots qu'ils ne sont effectivement, V, 228. Le silence leur est d'un merveilleux usage, 229, 230. Combien leur rang nous impose, 234. Qu'il faut se défier de l'habileté d'un homme qui occupe un grand poste, 236.

Gravelle. Son avantage sur bien d'autres maladies, VI, 184.

Grecs. Ne se piquoient pas d'une scrupuleuse bonne foi, I, 31. Leur nom étoit un terme de mépris chez les Romains, 190. Grecs fameux par leur retraite d'auprès de Babylone : combien ils souffrirent en passant par les montagnes d'Arménie, 377. Pourquoi, sur la fin du repas, les Grecs buvoient en plus grands verres qu'au commencement, II, 224, 225.

Guerre. Dénoncée au son d'une cloche, I, 33. Parole des gens de guerre peu certaine, 35 *et suiv.*

La passion pour la guerre, preuve d'imbécillité dans l'homme, se trouve dans quelques animaux, III, 72. Guerre étrangère, de quelle utilité, IV, 98, 99. Caractère de la guerre que se firent César et Pompée, VI, 23. Désordres causés par la guerre civile en France, du temps de Montaigne, 77.

Guerriers. Quels étoient les plus grands guerriers du temps de Montaigne, à son avis, IV, 60.

Guesclin (Bertrand du), connétable de France. Honneurs qu'on lui rend après sa mort, I, 18. Est nommé si différemment, qu'on ne sait lequel de ses noms doit être honoré de ses victoires, II, 114.

Guévara. Ses lettres; ce qu'en jugeoit Montaigne, II, 138.

Guicciardin. Quel jugement Montaigne faisoit de cet historien, II, 36.

HANNIBAL. Sa réponse à Antiochus qui lui demanda si les Romains se contenteroient de son armée, II, 121. A vécu la belle moitié de sa vie de la gloire acquise en sa jeunesse, 199.

Hardiesse. Jusqu'où elle doit s'étendre, I, 184.

HARPASTE. Folle de la femme de Sénèque : devenue aveugle, elle s'imagina que c'étoit la maison où elle habitoit qui étoit devenue obscure, IV, 108. Sages réflexions de Sénèque sur l'imagination de cette folle, 109.

Hasard. Pourquoi il peut tant sur nous, II, 211. Il a beaucoup de part aux actions humaines, V, 233.

HÉGÉSIAS. Pensoit que le sage ne doit rien faire que pour soi, II, 158. Ce qui portoit ses disciples à se priver de la vie, V, 31.

HÉLIODORE, *évêque de Tricca.* Aime mieux perdre son évêché, que de condamner un roman qu'il avoit composé, II, 326.

HÉLIOGABALE. Où il fut mis à mort, I, 359. Ses apprêts pour se faire mourir délicatement, III, 351.

HENRI VII, *roi d'Angleterre.* Sa perfidie à l'égard du duc de Suffolck, I, 40.

HENRI VIII, *roi d'Angleterre.* Comment il surprit en faute un ambassadeur, I, 53.

HÉRACLIDES (*Ponticus*). Opinions indéterminées qu'il avoit sur la nature de Dieu, III, 160, 161.

HÉRACLITE. Sa réponse aux Éphésiens qui lui reprochoient de passer son temps à jouer avec des enfants, I, 194. Héraclite et Démocrite; leur humeur opposée : pourquoi Montaigne donne la préférence à celle de Démocrite, II, 156 *et suiv.* Héraclite avoue que l'essence de l'âme nous est

inconnue, III, 220. Son opinion sur la formation du monde, sa destruction et sa renaissance, 281. Ce que Cratès jugeoit de ses écrits, VI, 130.

Hérisson. Prévoit le vent qui doit souffler, III, 63.

Hiéron. Croit que les rois sont moins en état de goûter les plaisirs de la vie, que de simples particuliers, II, 89, 90. Ce qu'il trouvoit d'incommode dans la royauté, 92.

Hilaire (*saint*). Demande à Dieu la mort de sa fille Abra, et de sa femme, I, 362 *et suiv.*

Himbercourt. Comment il calma la furie des Liégeois, V, 27.

Hippias, *Éléen*. Pourquoi il avoit appris à faire toutes les choses dont il avoit besoin pour l'entretien et la commodité de la vie, V, 298.

Hirondelles. Employées à porter des nouvelles,

qu'à lui seul, 225. Rien n'est si universellement connu que son nom et ses ouvrages, *ibid.*

Homme. Sujet vain, divers et ondoyant, I, 5. Trop occupé de l'avenir, 14. En quoi consiste son devoir, 15 *et suiv.* Les hommes ont cru que les faveurs du ciel les accompagnoient dans le tombeau, 19. L'homme s'en prend à des choses inanimées pour amuser ses passions, 28. A combien de revers il peut être exposé avant sa mort, 86. C'est la mort des hommes qui fait connoître leur vrai caractère, 90. Qui leur apprendroit à mourir, leur apprendroit à vivre, 109. Comment l'homme est acheminé naturellement à la mort, 111. Pourquoi chacun est satisfait du lieu de sa naissance, 159. Ce qui constitue le vrai mérite de l'homme, et sa supériorité sur ceux de son espèce, 350. Les bons ou mauvais succès ne prouvent ni son mérite ni son démérite, 360. L'homme est sujet à des passions opposées, II, 3. Il se passionne pour mille choses qui ne le concernent point, 14. Si un homme doit être loué pour des qualités qui ne conviennent point au rang qu'il tient dans le monde, 29. Ce qui rend un homme aisé ou indigent, 72. L'homme doit être estimé par lui-même, non par ses atours, 80 *et suiv.* Imperfection de l'homme, démontrée par l'inconstance de ses désirs, 166 *et suiv.* Quel est le cours naturel de la vie de l'homme, 196. Les lois ont accordé trop tard aux hommes le maniement de leurs affaires, 197. A vingt ans l'homme fait voir ce qu'il est capable de faire, 198. Homme, peu d'accord avec lui-même, 202. Inconstance de ses inclinations, 203. Qu'il n'est pas sûr de juger de l'habileté et de la vertu des hommes par quelques actions extérieures, 207

et suiv. L'homme le plus sage peut être dérangé par divers accidents, 226 *et suiv.* L'homme est élevé quelquefois au-dessus de lui même par une espèce d'enthousiasme, 231. Il est une bonne discipline à lui-même, 282. Hommes créés capables de raison, à quelle fin, 298. Si l'homme a de grands avantages sur les autres créatures, III, 23 *et suiv.* De quel droit il se donne la supériorité sur les animaux, 29. La nature l'a traité plus favorablement qu'on ne s'imagine, 36. L'homme a des armes naturelles, 40. S'il est naturel à l'homme de parler, 41. Hommes et animaux, également soumis à l'ordre de la nature, 43. Hommes esclaves d'autres hommes, 46. Quel soin ils prennent de certaines bêtes, 47 *et suiv.* Force de l'homme, inférieure à celle de plusieurs animaux, 49. Hommes venus de pays éloignés en

moyens pour une bonne fin, IV, 99. Hommes sanguinaires et meurtriers sont lâches et timides, 124. Leurs désirs devroient être amortis avec l'âge, 132. Ils parviennent rarement à cet état, d'agir constamment selon les principes d'une vertu solide, 134. Hommes doubles; à quoi utiles, 301. Pourquoi fuit-on à voir naître l'homme, tandis qu'on court à le voir mourir, V, 124. Hommes qui se cachent des autres hommes, et sont ingénieux à se maltraiter eux-mêmes, 126. Comment le vice d'un homme peut servir d'instruction à d'autres hommes, 208. Moyen de juger de la capacité d'un homme dans la conversation, 237 *et suiv.* Quel parti peut prendre un homme vertueux dans des temps fort déréglés, 350. Pourquoi l'homme n'aime pas à se connoître et à s'observer lui-même, 363. Sottise des hommes qui sans discrétion asservissent leur temps et leurs facultés à d'autres hommes, VI, 3. L'homme qui connoît exactement ce qu'il se doit à lui-même, trouve par là ce qu'il doit aux autres, 8. Il doit savoir ce qui l'intéresse proprement et essentiellement, 13. Il doit borner ses désirs, s'il veut être à couvert des insultes de la fortune, 17. Les hommes sont naturellement fort portés à faire valoir leurs opinions, 52. L'homme est incapable de modération, même à l'égard de la science, 71. L'expérience que chacun a de soi-même suffit pour le rendre sage, 142 *et suiv.* Quel est le vrai chef-d'œuvre de l'homme, 215. L'homme est fou qui veut s'élever au-dessus de lui-même, 230.

Honnête homme. Il n'est pas moins estimé pour être déshonoré par sa femme, V, 105. L'honnête homme n'est point gâté par l'emploi qu'il exerce, VI, 18.

Honneur. Récompenses d'honneur doivent être dispensées avec beaucoup de discrétion, II, 288.

Hopital. (*Michel de l'*). Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, IV, 61.

Horace. Cas que Montaigne faisoit de ce poète, II, 344. D'où vient que son expression est pleine d'énergie, V, 112, 113.

Hypérides. Sa réponse aux Athéniens, qui se plaignoient de l'âpreté de ses discours, IV, 297.

Hyposphagma. Sorte de maladie; sa description, III, 332.

I.

Ignatius, *père et fils*. Tous deux proscrits, terminent leur vie dans un même instant, I, 369.

moyens pour une bonne fin, IV, 99. Hommes sanguinaires et meurtriers sont lâches et timides, 124. Leurs désirs devroient être amortis avec l'âge, 132. Ils parviennent rarement à cet état, d'agir constamment selon les principes d'une vertu solide, 134. Hommes doubles; à quoi utiles, 301. Pourquoi fuit-on à voir naître l'homme, tandis qu'on court à le voir mourir, V, 124. Hommes qui se cachent des autres hommes, et sont ingénieux à se maltraiter eux-mêmes, 126. Comment le vice d'un homme peut servir d'instruction à d'autres hommes, 208. Moyen de juger de la capacité d'un homme dans la conversation, 237 *et suiv.* Quel parti peut prendre un homme vertueux dans des temps fort déréglés, 350. Pourquoi l'homme n'aime pas à se connoître et à s'observer lui-même, 363. Sottise des hommes qui sans discrétion asservissent leur temps et leurs facultés à d'autres hommes, VI, 3. L'homme qui connoît exactement ce qu'il se doit à lui-même, trouve par là ce qu'il doit aux autres, 8. Il doit savoir ce qui l'intéresse proprement et essentiellement, 13. Il doit borner ses désirs, s'il veut être à couvert des insultes de la fortune, 17. Les hommes sont naturellement fort portés à faire valoir leurs opinions, 52. L'homme est incapable de modération, même à l'égard de la science, 71. L'expérience que chacun a de soi-même suffit pour le rendre sage, 142 *et suiv.* Quel est le vrai chef-d'œuvre de l'homme, 215. L'homme est fou qui veut s'élever au-dessus de lui-même, 230.

Honnête homme. Il n'est pas moins estimé pour être déshonoré par sa femme, V, 105. L'honnête homme n'est point gâté par l'emploi qu'il exerce, VI, 18.

Honneur. Récompenses d'honneur doivent être dispensées avec beaucoup de discrétion, II, 288.

Hopital. (*Michel de l'*). Mis par Montaigne au rang des meilleurs poëtes latins de son temps, IV, 61.

Horace. Cas que Montaigne faisoit de ce poëte, II, 344. D'où vient que son expression est pleine d'énergie, V, 112, 113.

Hypéridas. Sa réponse aux Athéniens, qui se plaignoient de l'âpreté de ses discours, IV, 297.

Hyposphagma. Sorte de maladie; sa description, III, 332.

I.

Ignatius, *père et fils.* Tous deux proscrits, termi-

tements, 126. Plaisant conte d'un malade soulagé par des clystères qu'il ne prenoit point, 135. Maladie causée par un pur effet d'imagination, 136. Ses effets sur le corps d'autrui, 137; et sur les femmes grosses, 138. Imagination, faculté commune aux bêtes et aux hommes, *ibid.*, *et* III, 89.

Immodération vers le bien. Ce que c'est, I, 323.

Immortalité. Pourquoi refusée par Chiron, I, 120.

Imposture. Sur quoi elle s'exerce le plus communément, I, 356.

Inclinations naturelles. Si elles sont extirpées par l'éducation, IV, 334, 335.

INDATHRYSES, *roi des Scythes.* Réponse qu'il fait à Darius qui lui reprochoit de reculer à son approche, I, 66.

INDIENS. Se brûlant tous dans leur ville, assiégée par Alexandre, II, 252.

Indolence et pesanteur d'esprit. Compagnes de la vigueur et de la santé, III, 112. Indolence parfaite, n'est ni possible ni désirable, 114.

Industrie frivole. Récompensée selon son vrai mérite, II, 169.

Innocents. Reconnus pour tels : sacrifiés aux formes de la justice, VI, 136. Il n'est pas sûr à une personne innocente de se mettre entre les mains de la justice humaine, 137.

Intention. Juge de nos actions, I, 40. C'est par elle seule qu'on doit juger si une action est bonne ou mauvaise, II, 209.

IPHIGÉNIE. Artifice dont un peintre se servit dans la représentation de son sacrifice, I, 10.

IRÉNÉE. Quel fut le genre de sa mort, I, 359.

ISCHOLAS, *capitaine lacédémonien.* Sacrifie sa vie pour le bien de son pays, I, 351.

ITALIENS. Plaisante raison de leur manque de bravoure, II, 374. Tiennent leurs femmes dans une trop grande contrainte, V, 134.

Ivrognerie. Vice grossier, et dont les suites sont quelquefois très-funestes, II, 215 *et suiv.* N'a pas été fort décriée par les anciens, 218. C'est un vice moins malicieux que les autres, 219, 220.

J.

Jalousie. Action extraordinaire qu'occasionne cette passion, IV, 137. Son injustice, V, 92. Les plus sages ont été les moins sensibles à cette passion, 93. Combien les femmes sont tourmentées par la jalousie, et combien elles deviennent odieuses lorsqu'elles s'y abandonnent, 95 *et suiv.* Jalousie

Jeux et exercices publics. Sont utiles à la société, I, 275.

Joie. Exemples divers de morts subites causées par la surprise d'un plaisir inespéré, I, 13.

Joie constante. Marque de sagesse, I, 243.

Journal. Tenu par le père de Montaigne des choses les plus importantes qui concernent sa famille, I, 371.

Jugement. Est un outil à tous sujets, et se mêle partout, II, 153.

Juges. Serment que leur faisoient prêter les rois d'Égypte, IV, 308. Juges de la Chine établis pour récompenser les bonnes actions, aussi-bien que pour punir les mauvaises, VI, 138.

Juifs. Traités inhumainement par les Portugais, pour les faire changer de religion, II, 43 *et suiv.* Par zèle pour la leur, se tuent et tuent leurs propres enfants, 45.

Julien, *empereur.* Différentes peines qu'il infligea à de lâches soldats, I, 75. Pourquoi n'étoit point touché des louanges de ses courtisans, II, 95. Étoit ennemi de la religion chrétienne, mais très-grand homme, et doué d'excellentes vertus, IV, 73. Sa chasteté, sa justice, *ibid. et suiv.* Réponse qu'il fit à un évêque qui osa l'appeler *méchant et traître à Christ*, 74. Sa sobriété, 75. Son application au travail, son habileté dans l'art militaire, 75, 76. Sa mort semblable à celle d'Épaminondas, 76. Pourquoi on lui a donné le titre d'*Apostat*, *ibid.* Il fut fort entêté du culte des faux dieux, et extrêmement superstitieux, 76, 77. S'il est vrai qu'il ait dit, quand il se sentit blessé : *Tu as vaincu, Nazaréen*, 77. Il vouloit rétablir le paganisme, 78. Pourquoi il accorda une tolérance générale aux différents

partis qui divisoient les chrétiens, 78. Preuve sensible de son activité et de sa sobriété, 88.

Jument. Son lait fait les délices des Tartares, II, 141.

Justice. Vendre la justice, coutume farouche, I, 162. Ce que signifioit l'épée rouillée de la justice de Marseille, 165. Les exécutions de la justice devroient être bornées à une mort simple, sans aucune marque de rigueur, II, 383, *et* IV, 128. Justice malicieuse, qui, par fraude et fausses espérances de pardon, amène le criminel à découvrir son fait, 295, 296. Justice universelle, beaucoup plus parfaite que la justice particulière et nationale, 305. La justice est proprement la vertu qui convient aux rois, V, 174. Il n'est pas sûr à l'innocent de se mettre entre les mains de

proche fait à un soldat lacédémonien. 233. Ce que comprenoit la prière publique et particulière que les Lacédémoniens faisoient à la Divinité. III, 289. Si ce qu'a dit Plutarque d'un enfant lacédémonien, *qu'il se laissa déchirer le ventre à un renardeau qu'il avoit volé*, est incroyable. IV, 168.

LADISLAS, *roi de Naples*. Comment il fut empoisonné, IV, 181 *et suiv.*

LAIS. Ce qu'elle disoit des philosophes de son temps, V, 342.

Langage gascon. Ce qu'en jugeoit Montaigne. IV, 16.

Langage humain. Plein de défauts, III, 184. Pourquoi le langage commun, si propre à toute autre usage, devient obscur dans les contrats et les testaments, VI, 127.

Langues. Comment la langue est enrichie par de bons esprits, V, 113. Ce que Montaigne jugeoit de la langue françoise, 114.

LAODICE, *ou plutôt* LADICE. Belle Grecque mariée à Amasis, roi d'Égypte : pourquoi elle promet une statue à Vénus, I, 130.

Larcin. Pourquoi permis par Lycurgue, III, 294. Pourquoi moins haï que l'indigence, IV, 338.

LAURENTINE, *fameuse courtisane*. Par quelle aventure, ayant couché dans le temple d'Hercule, elle parvint aux honneurs divins après sa mort, III, 195, 196.

LÉON X, *pape*. Sa mort, causée par un excès de joie, I, 13, 14.

LÉPIDUS. Meurt du déplaisir que lui cause la mauvaise conduite de sa femme, V, 94.

Lettre. Si la lecture d'une lettre doit être différée, II, 259.

Lettres. Si la connoissance des lettres est d'une absolue nécessité, I, 204. Eloge excessif que Cicéron fait des lettres, III, 104, 105. D'où vient que les gens de lettres sont vains et foibles d'entendement, IV, 57.

LÈVE (*Antoine de*). Déconseille une expédition pour flatter adroitement son maître Charles-Quint, II, 76.

Libéralité. Si elle sied bien à un roi, et jusqu'à quel point, V, 172. Exemple de libéralité d'un prince, par où les autres peuvent apprendre à placer leurs dons, 176.

Liberté. En quoi consiste la véritable, I, 112.

LILIUS GRÉGORIUS GIRALDUS, *savant italien.* Meurt de misère, I, 370.

Lion. Noble gratitude d'un lion, III, 79 *et suiv.* Lions attelés à un coche, V, 170.

proche fait à un soldat lacédémonien, 23
que comprenoit la prière publique et par
lière que les Lacédémoniens faisoient à la
nité, III, 289. Si ce qu'a dit Plutarque
enfant lacédémonien, qu'*il se laissa déchi*
ventre à un renardeau qu'il avoit volé, e
croyable, IV, 168.

LADISLAS, *roi de Naples*. Comment il fut en
souné, IV, 181 *et suiv*.

LAÏS. Ce qu'elle disoit des philosophes de
temps, V, 342.

Langage gascon. Ce qu'en jugeoit Montaigne
16.

Langage humain. Plein de défauts, III, 184.
quoi le langage commun, si propre à toute
usage, devient obscur dans les contrats
testaments, VI, 127.

Langues. Comment la langue est enrichie p
bons esprits, V, 113. Ce que Montaigne ju
de la langue françoise, 114.

LAODICE, *ou plutôt* LADICE. Belle Grecque ma
Amasis, roi d'Égypte : pourquoi elle prome
statue à Vénus, I, 130.

Larcin. Pourquoi permis par Lycurgue, III,
Pourquoi moins haï que l'indigence, IV, 33

LAURENTINE, *fameuse courtisane*. Par quelle a
ture, ayant couché dans le temple d'Herc
elle parvint aux honneurs divins après sa m
III, 195, 196.

LÉON X, *pape*. Sa mort, causée par un exc
joie, I, 13, 14.

LÉPIDUS. Meurt du déplaisir que lui cause la
vaise conduite de sa femme, V, 94.

Lettre. Si la lecture d'une lettre doit être diff
II, 259.

Lettres. Si la connoissance des lettres est d'un absolue nécessité, I, 204. Eloge excessif qu Cicéron fait des lettres, III, 104, 105. D'où vien que les gens de lettres sont vains et foibles d'entendement, IV, 57.

Lève (*Antoine de*). Déconseille une expédition pour flatter adroitement son maître Charles-Quint, II, 76.

Libéralité. Si elle sied bien à un roi, et jusqu'à quel point, V, 172. Exemple de libéralité d'un prince, par où les autres peuvent apprendre à placer leurs dons, 176.

Liberté. En quoi consiste la véritable, I, 112.

Lilius Grégorius Giraldus, *savant italien.* Meurt de misère, I, 370.

Lion. Noble gratitude d'un lion, III, 79 *et suiv.* Lions attelés à un coche, V, 170.

Lits. Comment les femmes s'y couchoient chez les Romains, II, 151.

Livie. Favorisoit les [illegible]
I, 25[illegible]

le maniement de leurs affaires, 197. Lois nécessaires pour tenir l'homme en règle, 251. Lois humaines sujettes à de conti changements, 293. S'il y a des lois natur c'est-à-dire, reconnues universellement et stamment, 295. Justice des lois, sur quoi fo 296. Lois naturelles perdues parmi les hom 297. Les plus justes ont quelque mélange justice, IV, 82, 83. Multiplicité des lois fu à un état, VI, 125. Il y a plus de lois en F que dans tout le reste du monde ensemble, Lois de la nature sont les meilleures, 126 perfection des lois qui concernent les sujets état, 135. Ce qui maintient en crédit les lo plus déraisonnables, 139 *et suiv.*

Lorraine (*cardinal de*). Mis en comparaison Sénèque, IV, 165.

Louis (*saint*). Avec quelle dureté il se traito dévotion, II, 59. Pourquoi il détourne u tartare, qui s'étoit fait chrétien, d'aller bais pieds du pape à Lyon, III, 8, 9.

Lucain. Condamné à la mort, rendit l'esp prononçant quelques vers de sa *Pharsale* 328. Pourquoi Montaigne le pratiquoit v tiers, 344.

Lucrèce, *fameux poète épicurien*. S'il peut comparé à Virgile, II, 344. Comment il p la raison et la vie, III, 105, 106. Vive pei qu'il a faite des amours de Vénus et de M V, 111.

Lutte. Condamné par Philopœmen et par Pl IV, 123.

Luxe. Lois que fit Zaleucus pour le corrige 98, 99. En France, on prend pour règle la de la cour, 99.

Lycon, *philosophe*. Ce qu'il prescrivit au sujet de ses funérailles, I, 23.

Lycurgue. Pourquoi il défendoit aux Lacédémoniens de dépouiller leurs ennemis vaincus, I, 121. Pourquoi il leur permit le larcin, III, 29. Ce qu'il ordonna aux mariés de Lacédémone pour tenir l'amour en haleine, 361.

Lyncestes. S'il fut réputé justement coupable parce qu'il n'avoit pu réciter le discours qu'il avoit médité pour sa défense, V, 285.

M.

Mahomet. Pourquoi a promis à ses sectateurs un paradis abondant en toute sorte de voluptés sensibles, III, 166.

Mahomet II. Comment il traita celui dont il s'étoit servi pour faire périr son frère, IV, 311.

Mains. Grand nombre d'actions qu'on exprime par leur moyen, III, 32.

Mal. Ce que c'est; et comment il [illegible] téresser, II, [illegible]

tiens, 268 Maladies ont leurs périodes qu'il faut attendre tranquillement, VI, 173.

Manger. Gens particuliers qui n'aiment pas qu'on les voie manger, V, 125.

MANLIUS TORQUATUS. Général romain qui condamna son fils à la mort; jugement qu'en porte Plutarque, II, 228.

MARCELLIN (*Ammien*). Historien païen, qui a été témoin des actions de Julien l'Apostat, le blâme d'avoir défendu aux chrétiens de tenir des écoles, IV, 74.

MARGUERITE, *reine de Navarre.* En quoi faisoit consister le devoir d'un gentilhomme envers un grand qui va le visiter, I, 69. Étrange idée qu'elle donne de la dévotion d'un jeune prince, II, 192. Éloge de son Heptaméron, 381.

Mariage. Quelle sorte de marché, I, 290. Ce qu'emporte cette liaison, 326. Sa principale fin, *ibid.* Continence conjugale, *ibid.* L'âge qui y est le plus propre, II, 304. Si on en a rendu le nœud plus ferme, en ôtant le moyen de le dissoudre, III, 366. Les emportements de l'amour en sont bannis, et pourquoi, V, 64 *et suiv.* Idée d'un bon mariage, 68. De quel prix est un bon mariage, 69. Le mariage doit être exempt de haine et de mépris, 70, 71. Différence qu'il y a entre le mariage et l'amour, 73. Pourquoi les hommes s'y abandonnent librement à l'amour qu'ils défendent rigoureusement aux femmes, 76. Ce qui peut faire un bon mariage, 108. Loi établie par Platon pour décider de l'opportunité de tout mariage, 139. Dans le mariage l'amitié est ranimée par l'absence, 311 *et suiv.*

Mariés. Comment ils doivent se comporter en la couche nuptiale, I, 131.

Maris. A quels maux ils s'exposent en tenant leurs femmes dans une trop grande contrainte, V, 108.

Marius *le jeune*. S'endort après avoir donné le signal du combat dans sa dernière journée contre Sylla, II, 104.

Marseille. On y gardoit du poison aux dépens du public, pour ceux qui voudroient s'en servir, II, 255.

Martial. Ce que Montaigne pensoit de ses épigrammes, II, 346.

Massiliens, *peuple d'Afrique*. Comment ils gouvernoient leurs chevaux, II, 138.

Massinissa, *roi*. Sa vigueur jusqu'à une extrême vieillesse, I, 374.

Maximilien. Pudeur très-particulière de cet empereur, I, 21.

livres sacrés, on n'en peut rien conclure en faveur de pareils événements modernes, 58.

Mode. Entêtement et inconstance des François sur ce qu'ils appellent *la mode*, II, 145.

Modération. Requise même à l'égard de la vertu, I, 322, 323. Celle qu'on doit garder dans les troubles civils, IV, 297 *et suiv.*; et entre des gens brouillés, 301.

Modestie. Fort nécessaire aux jeunes gens, I, 229; et aux femmes, V, 135.

Mœurs. Science des mœurs doit être inculquée de bonne heure dans l'esprit des enfants, I, 238 *et suiv.* Les mœurs du simple peuple plus réglées que celles des philosophes, IV, 60.

Moley-Moluch, *roi de Fez.* Prêt à mourir de maladie, il livre bataille aux Portugais, et expire victorieux, IV, 90 *et suiv.*

Monde. Fréquentation du monde, de quelle utilité, I, 235. Le monde doit être le livre d'un jeune homme, 237. La pluralité des mondes crue autrefois, et encore à présent : ce qu'on en peut conclure, selon Montaigne, III, 173. Le monde est sujet à des changements continuels, 280 *et suiv.*, et IV, 322.

Monde (*Nouveau-*) Réflexions sur sa découverte, I, 332. On y vivoit sans magistrat et sans lois plus régulièrement que nous ne faisons, III, 122 *et suiv.* Conformité surprenante des coutumes, mœurs et croyances entre le Nouveau-Monde et le nôtre, 282 *et suiv.* Du Nouveau-Monde, et du génie de ses habitants quand on en fit la découverte, V, 184. Il fut subjugué par les ruses des Espagnols plutôt que par leur valeur, 186. Avec quelle inhumanité les habitants

du Nouveau-Monde furent traités par les Espagnols, 188.

Monstres. S'il y en a véritablement, IV, 150.

MONTAIGNE, *auteur de ces Essais.* Pourquoi il s'est amusé à les écrire, I, 43, 44. Se plaint de son peu de mémoire, 44 *et suiv.* Avantages qui en résultent pour lui, 46. Ennemi des vaines cérémonies, 69. Comment profitoit de la conversation des hommes, 76. Temps précis de sa naissance, 98. Pourquoi il eut soin de se familiariser de bonne heure avec la mort, 104 *et suiv.* Pourquoi refuse d'écrire l'histoire de son temps, 140, 141. Il fut instruit dès l'enfance à ne mêler aucune finesse ou tromperie dans ses jeux, 147. Méprisoit la médecine, et pourquoi, 179. A quoi se réduit la connoissance qu'il avoit des sciences, 212. Ses livres favoris, 213. Jugement qu'il porte

commodités de la vie, en trois sortes d'états où il a vécu, 63 *et suiv.* Comment il régloit sa dépense, 70. Ce qu'il dit de sa manière de travailler et d'envisager un sujet, 153 *et suiv.* Comment il juge du prix de son livre, 174. Portrait et caractère qu'il fait de son père, 222 *et suiv.* Montaigne étoit peu sensible au plaisir de boire, 224. Histoire d'un accident qui lui causa un long évanouissement, 272 *et suiv.* Difficultés attachées à l'étude constante qu'il fait de lui-même, 283. S'il est blâmable d'entretenir le monde de soi, 284. Ce qui lui a mis en tête de se mêler d'écrire, 295. Ne souffroit pas volontiers près de lui les enfants nouveau-nés, 299. A quel âge il se maria, 304. De l'affection qu'il avoit pour son livre, 329. Pourquoi il a caché le nom des auteurs de qui il a emprunté des pensées, 339. Ce qu'il cherchoit dans les livres, 341. Pourquoi il préféroit les anciens aux modernes, 341, 342. Ce qu'il pensoit d'Ovide sur la fin de ses jours, 342. Poètes latins qu'il mettoit au premier rang, 343, 344. Quel usage il faisoit de Sénèque et de Plutarque, 348, 349. Pourquoi il se plaisoit surtout à l'histoire, 355. En quoi consistoit la vertu de Montaigne, 375. Il étoit moins réglé dans ses opinions que dans ses mœurs, 377. En quoi consistoit sa bonté, 380. Il pouvoit résister aux plus fortes impressions de la volupté, *ibid.* Il avoit le naturel fort tendre, 382. Son humanité à l'égard des bêtes, 386. Quelle étoit sa devise, III, 186. La foiblesse et l'inconstance de son jugement, 265 *et suiv.* Pourquoi il ne prenoit pas aisément de nouvelles opinions, 274. Comment il obtint l'ordre de Saint-Michel, 290. Comment il se trouva préservé dans une maison sans défense,

. De toutes
...cernant le prix des hommes, qu
brassoit plus facilement, 6, 7. Il ét
fort peu satisfait des productions de
8. Quelle idée il avoit de ses ouvrag
croyoit peu propre à entretenir les p
Caractère de son style, 15. Son fra
corrompu par le langage du pays où
16. Facilité qu'il avoit eue à parler et à
latin, *ibid.* Qualités corporelles de Mo
18. Il étoit d'une complexion délicate
chalant, 25. Ennemi de la fatigue de d
27. Dégoûté de l'ambition par l'incerti
l'accompagne, 28. Peu fait aux mœurs
siècle, 30 *et suiv.* Il haïssoit la dissimulati
33. Étoit naturellement ouvert et libre
grands, 36. Avoit la mémoire fort infid
Étoit ennemi de toute obligation et con
37, 38. Nouvelles preuves de la défectu
a mémoire, 39. Caractère de son esprit
norance des ch...

133. Caractere de son courroux dans les grandes et les petites affaires, 163. Devenu sujet à la colique, il s'accoutume à souffrir patiemment ce mal, 235. Quel usage il tire de cette douloureuse maladie, 237. Il croit qu'on doit se plaindre librement dans le fort de la douleur, 238. Il se possédoit assez lui-même dans ses accès de colique, 240. Il pense tenir de son père le mal de la pierre à quoi il est sujet, 244; et le mépris qu'il a pour la médecine, 246. Sur quoi il fonde ce mépris, 247. Il préfère l'estime présente à celle qui pourroit le suivre après sa mort, 286. Quels biens il met en ligne de compte, 287. Pourquoi il a parlé si librement contre la médecine, 289. En quel état il seroit, s'il venoit jamais à se livrer entre les mains des médecins, 290. Que ce n'est pas un désir de gloire qui l'a porté à écrire contre les médecins, 291. Étoit ennemi de toute tromperie, 296. Délicatement consciencieux dans ses négociations avec les princes, *ibid. et suiv.* N'embrassoit aucun parti avec trop d'ardeur, 297. Sa conduite entre des personnes de différent parti, 301. Il fuyoit les emplois publics et toute sorte d'artifices, 303. Pourquoi et comment il a entrepris de parler de lui dans ce livre, 323. Jugeoit mieux de lui-même par ses propres réflexions sur sa conduite, que par les reproches ou les louanges de ses amis, 328. Prenoit son jugement pour directeur ordinaire de ses actions, 339. Ne se repentoit point de la manière dont il avoit conduit ses affaires, 342. Se servoit rarement des avis d'autrui dans la conduite de ses affaires, et en donnoit rarement aux autres, 343. Pourquoi ne s'affligeoit pas lorsque les événements ne répondoient pas à ses désirs, 345. Ce qu'il jugeoit d'un

. . . *suiv.* Passionné pour des amit
ses, il étoit peu propre aux amitiés co
6. Quelle étoit la solitude qu'il désiro
quelle sorte d'hommes il recherchoit
liarité, 12. De la douceur qu'il trouvoi
commerce des femmes, 14. Il vouloit que
merce fût accompagné de sincérité, 15. Et
il préféroit les grâces du corps à celles
prit, 19. Quel usage il tiroit de son co
avec les livres, 20 *et suiv.* Ce qu'il dit d
bliothéque et de sa situation, 22 *et suiv.* S
vroit d'une passion par le moyen d'une
passion, 36. Ce qu'il pense de ceux qui co
ieront la licence de ses écrits, 54. Il air
ire tout ce qu'il osoit faire, 55. Pourq
imoit à rendre sa confession publique,
iv. Quelle raison l'engagea à se marier,
ie assez mal disposé pour ce mariage,
'il jugeoit de la langue françoise, 114
oi, excepté Plutar[illegible]

têtements ridicules de ce parti, 19 *et suiv.* Avoit soin de ne pas devenir esclave de ses affections, 23. Comment, dans la conduite de ses affaires et de ses propres actions, il évitoit les inconvénients en les prévenant, 24. Il s'opposoit d'abord au progrès de ses passions, 27. A quel prix il a eu soin d'éviter les procès, 30. Jugement qu'on fit de la manière dont il s'étoit acquitté de sa mairie de Bordeaux, 37 *et suiv.* En quelles sortes d'affaires Montaigne auroit dû être employé utilement, 39. Quel étoit le miracle le plus réel à ses yeux, 54. Il étoit ennemi des décisions trop hardies, 56. Maltraité des deux partis durant les désordres d'une guerre civile, comment il souffrit cette infortune, 83 *et suiv.* A quelles extrémités il fut réduit par la peste qui le chassa de chez lui, 90 *et suiv.* Dans quelle vue Montaigne a chargé son livre de citations, 107. Son air naïf lui a été d'un grand usage, et en particulier dans deux occasions très-importantes, 116 *et suiv.* La simplicité de son intention, qui paroissoit dans ses yeux et dans sa voix, empêchoit qu'on ne prît en mauvaise part la liberté de ses discours, 121. Il s'étudioit lui même plus qu'aucun sujet: ce qu'il apprenoit par là, 140 *et suiv.* Cette étude l'instruisoit à juger passablement des autres, 147. il se seroit cru propre à parler librement à son maître, et à lui apprendre à se connoître lui-même, 150. Pourquoi il croit que son livre peut fournir des instructions utiles à la santé du corps, 153 *et suiv.* Malade, il conservoit la même manière de vivre que lorsqu'il étoit en santé, 156. Fuyoit la chaleur qui vient directement du feu, 158. Usages auxquels il se trouvoit asservi dans sa vieillesse, 163 *et suiv.* Il avoit soin de se

tenir le ventre libre, 166. Sain et malade, il suivoit volontiers ses appétits naturels, 168. Pourquoi le parler lui nuisoit dans ses maladies, 172. Pourquoi il évitoit de consulter les médecins, 176. Il aimoit à flatter son imagination dans ses maux, comme par exemple dans la gravelle, 177. Il étoit grand dormeur, 189. Il avoit naturellement la constitution fort saine, dont il sentoit les effets jusque dans la vieillesse, 192. Son esprit peu troublé par les maux du corps, 193. Ses songes plutôt ridicules que tristes, 194. Il étoit peu délicat à table, 196. Il fut dressé, dès le berceau, à la plus commune façon de vivre, 197. Fut tenu sur les fonts par des personnes de la plus basse naissance, 198. Quel fut le fruit de cette éducation, *ibid.* Il n'aimoit pas d'être long-

223 *et suiv.* Ses discours s'accordoient avec ses mœurs, 226.

Mont-doré. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poëtes latins de son temps, IV, 61.

Montmorency (*connétable* de). Sa conduite au siége de Pavie, I, 72. Sa mort est un des événements les plus remarquables du temps, IV, 61.

Morale. Leçons de morale aussi méprisées de celui qui les fait, que de celui à qui il les fait, V, 340.

Mort. En quel sens elle nous acquitte de toutes nos obligations I, 40. Unique juge du bonheur des hommes, 87. Mépris de la mort, l'un des principaux bienfaits de la vertu, 95. Plusieurs exemples de morts extraordinaires et soudaines, 99 *et suiv.* Combien il importe d'être préparé d'avance à la mort, et de se familiariser avec elle, 103 *et suiv.* Quelles sont les morts les plus saines, 107. Ne pas craindre la mort, nous procure une vraie liberté, 112. Raisons d'en agir ainsi, 113. La mort fait partie de l'ordre de l'univers, 114 *et suiv.* Pourquoi est mêlée d'amertume, 120. Pourquoi nous paroît autre à la guerre que dans nos maisons, 121. Diversité d'opinions touchant la mort, II, 39. Plaisanteries dites à l'heure de la mort, 40 *et suiv.* Mort recherchée avec avidité, 42. Mort, recette à tous maux, 234. Elle dépend de la volonté de l'homme, *ibid.* Raisons contre une mort volontaire, 236. Raisons qui peuvent porter l'homme à se donner la mort, 240 *et suiv.* Morts funestes pour avoir été précipitées, 242. Mort préférée à l'esclavage, 244; et à une vie malheureuse, 247. Mort désirée pour l'espérance d'un plus grand bien, 253. On ne la peut essayer qu'une fois, et nous sommes tous apprentis quand nous y venons, 269. Comment on peut se fami-

liariser avec la mort, 270. Si les défaillances, dans l'agonie de la mort, sont fort douloureuses, 275. La mort s'interprète par la vie, 371. Ce qu'on doit juger de la fermeté de bien des gens qui se sont donné la mort, III, 349. La mort la plus désirable, 353. L'envie de mourir utilement est très-louable; mais l'exécution n'en est pas en notre puissance, IV, 88. Si ceux qui, prêts à recevoir la mort sur un échafand, se livrent à des grands transports de dévotion, doivent être loués de fermeté, V, 31. Si, lorsqu'on meurt dans une bataille ou dans un combat singulier, on pense beaucoup à la mort, 32. Différentes considérations qui nous empêchent de penser directement à la mort, 33. A quoi sert la préparation à la mort, VI, 97 *et suiv.* La mort fait partie de notre être, et est très-utile à la nature, 106.

N.

Nacre. Quelle liaison elle entretient avec le pinnothère, III, 85.

Nations. S'il y en a qui dorment et veillent six mois de suite, II, 105. Nations qui ont eu un chien pour leur roi, III, 31. Qui ne s'expriment que par gestes, 33.

Nature. Elle est supérieure à l'art, I, 338, *et* III, 35. Ce que Montaigne conclut de là en faveur des bêtes contre l'homme, *ibid.* L'étude de la nature est une pâture pour l'esprit humain, 152. *Aller selon nature :* ce que c'est, selon nous, 182. *Se conformer à la nature :* précepte de grande importance, même par rapport à l'extérieur, VI, 115. La nature a rendu agréables à l'homme les actions qu'il doit faire nécessairement, 214.

Naturel sanguinaire à l'égard des bêtes. Ce qu'il dénote, II, 387.

NAUSIPHANES, *disciple de Pyrrhon.* Croyoit tout incertain, III, 184.

Nécessité. Est une violente maîtresse d'école, II, 119.

Nécessités naturelles. Leurs limites, II, 19.

Neige. Les anciens s'en servoient pour rafraîchir leur vin, II, 149.

NÉORITES. Comment ils traitent les corps morts, VI, 93.

NÉRON. Magnanimité de deux soldats interrogés par ce tyran, I, 17. Ce qu'il sentit en quittant sa mère dont il avoit ordonné la mort, II, 5. Acte d'humanité qu'il fait paroître en signant la sentence d'un criminel, 201.

Neutralité. N'est ni belle ni honnête dans des guerres civiles, IV, 299.

Nicétas, *Syracusien*. A été un des premiers à soutenir le mouvement de la terre, III, 275

Niclas. Comment perd l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens, I, 19.

Ninachetuen, *seigneur indien*. Se jette dans le feu pour ne pas survivre à son déshonneur, II, 248.

Niobé. Pourquoi les poëtes ont feint qu'elle fut convertie en rocher, I, 10.

Nobles. Distribués en un festin en différentes tables, suivant la ressemblance de leurs noms, II, 108. A quel rang sont élevés dans le royaume de Calicut, V, 67.

Noblesse. Noms fiers et magnifiques de l'ancienne noblesse, II, 110. Ce qui la constitue essentiellement en France, 294. Noblesse n'est point jointe nécessairement avec la vertu, V, 66.

O.

Obéissance pure. Première loi que Dieu a imposée aux hommes, III, 103.

Octavius (*Sagitta*). A quelle action barbare il fut entraîné par sa jalousie, V, 96.

Oiseaux. Prédictions qui se tirent de leur vol, III, 64. Oiseaux passagers prévoient le changement des saisons, 65

Oisiveté. Ses dangereux effets, I, 43 *et suiv.*

Olivier (*le chancelier*). Pourquoi il comparoit les François à des guenons, IV, 30.

Opiniâtreté. Doit être d'abord réprimée dans les enfants, I, 50. De celle des femmes, IV, 172. Est sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté, *ibid.* Opiniâtreté et affirmation sont signes exprès de bêtise, VI, 146.

Opinions. Épousées aux dépens de la vie, II, 43 *et suiv.* Donnent du prix à bien des choses, 63. De la liberté des opinions philosophiques, III, 301.

Oracles. Quand ils ont commencé à perdre leur crédit, I, 57.

Orateur. Il est attendri par un rôle feint qu'il joue lui-même, V, 41.

Ordres de chevalerie. Institution louable et d'un grand usage, II, 289. L'ordre de Saint-Michel, d'abord très-estimé, comment est venu à tomber dans le mépris, *ibid. et suiv.* Il est difficile de mettre en crédit un nouvel ordre de chevalerie, 293.

Orgueil. Ses funestes effets, III, 124.

Origène. Pourquoi il s'abandonna à l'idolâtrie, V, 57.

Ostorius. Avec quelle fermeté il se donna la mort, III, 352.

Otanez. A quelle condition il renonça au droit qu'il avoit de prétendre au royaume de Perse, V, 20.

Othon. S'endormit un peu avant que de se tuer, II, 102. Ce qu'il eut de commun avec Caton, *ibid.*

Ovide. A quel âge Montaigne commença de s'en dégoûter, II, 342.

P.

Pays. Petit pays où régnoit la paix et la santé, parce qu'il n'y avoit ni gens de loi ni médecins : com-

sont que médiocres, I, 13. On s'en prend à des choses inanimées pour les amuser, 28. Les premiers mouvements des passions permis au sage par les stoïciens, 68. Passions déréglées animent et accompagnent les plus éminentes vertus, III, 270. Quels effets doit produire leur diversité, 271. On peut se dégager d'une passion par le moyen d'une autre, V, 36. Comment les passions sont dissipées par le temps, 37. Exemples de passions très-violentes excitées par des causes frivoles, VI, 31.

Patenôtre. Prière que les chrétiens devroient constamment employer, II, 179.

PAULINA, *femme de Saturninus.* Matrone de grande réputation à Rome, qui pensoit coucher avec le dieu Sérapis, III, 195.

PAULINUS, *évêque de Nole.* Ce qu'il dit après le sac de cette ville, étant dépouillé de tous ses biens, et prisonnier, II, 13.

PAUSANIAS. Supplice qui lui fut infligé, et dont sa mère donna la première idée, I, 323. Cité comme exemple des inconvénients d'une profonde ivresse, II, 217.

PAXÉA, *femme romaine.* Pourquoi se donne la mort, II, 249.

Pédants. Méprisés en tous temps des plus galants hommes, I, 190. Extrême différence entre les anciens philosophes et nos pédants, 193. Caractère d'un parfait pédant, 201.

PÉGU (*royaume du*). Tous les habitants y vont les pieds nus en tous temps, I, 375.

Peine. Naît avec le péché, II, 262. Peines dans une autre vie, sur quoi fondées, III, 170.

Pères. Ont plus d'affection pour leurs enfants, que les enfants n'en ont pour leurs pères, II, 297.

Comment cette affection devroit être réglée, 299. En quel temps les pères doivent admettre leurs enfants au partage de leurs biens, 300. Jeunes gens poussés au larcin par l'avarice de leurs pères, *ibid.* Mauvaise excuse des pères qui thésaurisent, pour se faire respecter de leurs enfants, 302. Par où ils doivent se rendre respectables, *ibid.* Un père sur l'âge doit laisser l'usage de ses biens à ses enfants, mais avec la liberté de le reprendre, s'ils abusoient de cette bonté, 306 *et suiv.* Un père doit se familiariser avec ses enfants qui le méritent : exemple remarquable sur ce sujet, 316. Dureté de certains pères qui privent leurs enfants du fruit de leurs biens, même après leur mort, 318. Indiscrétion des pères qui châtient leurs enfants dans de violents accès de colère, V, 152. Ressemblances qui pas-

Son caractère, qui est à peu près celui de tous les hommes, VI, 149.

Pertes. Plus glorieuses que les plus fameuses victoires, I, 350 *et suiv.*

Peste. Description d'une peste qui survint dans le pays où étoit Montaigne, VI, 91. Fermeté du peuple dans ce désastre général, 93.

PÉTRONIUS (*Granius*), *questeur dans l'armée de César.* Sa réponse à Scipion qui, l'ayant fait prisonnier, lui offroit la vie, IV, 205 *et suiv.*

PÉTRONIUS. Avec quelle mollesse il mourut, V, 330.

Pets. Qu'un homme avoit à commandement; histoire sur ce sujet, rapportée par saint Augustin, I, 133. Pets organisés, selon Vivès, *ibid.*

Peuples. Qui n'attaquent jamais leurs ennemis, qu'ils ne leur aient déclaré la guerre, I, 32 *et suiv.* Chaque peuple content du gouvernement auquel il est accoutumé, 158. Peuples chez qui les enfants mangent leurs pères trépassés; autres qui les brûlent, 159. Qu'il faut au peuple une religion palpable, III, 157 *et suiv.* Qu'il est besoin qu'il ignore beaucoup de choses vraies, et qu'il en croie beaucoup de fausses, 202. Peuples chez qui le fils mangeoit son père, et pourquoi, 297. Si le peuple a raison d'être choqué des dépenses extravagantes des princes, V, 172. Comment les politiques l'amusent dans le temps qu'ils le maltraitent le plus, 254. Avec quelle indiscrétion les peuples se laissent mener par les chefs de parti, VI, 22.

Peur. Étranges effets de cette passion; I, 82. Effets opposés qu'elle produit, 83. Pousse quelquefois à des actions valeureuses, 84. Suspend toute autre passion, 85. Même effet produit par la peur et par une extrême ardeur de courage, II, 170.

Phalarica. Espèce d'arme, sa description et son usage, II, 134.

Pharax. Empêche d'autorité un roi de Lacédémone de poursuivre un corps de troupes qui venoient d'échapper de la déroute de leur armée, II, 119.

Philippe. Sa lettre à Alexandre, où il le reprend de ce qu'il tâchoit de gagner les Macédoniens par des présents, V, 177 *et suiv.* Comment Philippe satisfit à l'équité et aux formes judiciaires, après avoir prononcé un jugement dont il reconnut l'injustice, VI, 137.

Philippides. Sage réponse qu'il fit au roi Lysimachus, IV, 302.

Philistus, *chef de l'armée de mer du jeune Denys.* Comment se trouva réduit dans un combat à se donner lui-même la mort, IV, 90.

Philopoemen. De quoi loué par Plutarque, I, 172.

Philosophie. En quoi consiste la vraie, au jugement de Platon, I, 226. Pourquoi la philosophie est méprisée par les gens sensés, 242. La philosophie, formatrice des mœurs, s'ingère partout, 250. La philosophie et la théologie se mêlent de régler toutes les actions des hommes, 325. Philosophie, nous renvoie à l'ignorance pour nous mettre à couvert des maux qui nous pressent, III, 115. Elle nous conseille ridiculement d'oublier nos maux passés, 116 *et suiv.* Recette qu'elle ordonne à toutes sortes de nécessités, qui est de mettre fin à la vie que nous ne pouvons endurer, 120. Toute la philosophie, divisée en trois genres, 132 *et suiv.* Philosophie, est une poésie sophistiquée, 205. Reproche qu'on peut faire à quiconque se mêle de philosophie, 209. Vanité des recherches philosophiques, 222. Philosophie, pleine d'incertitudes et d'extravagances, 225. Plan d'un ouvrage de philosophie beau et utile, selon Montaigne, 292 *et suiv.* Comment les foibles, au dire de Socrate, corrompent la dignité de la philosophie, V, 229.

Philoxenus. Comment il témoigna son dépit contre celui qui lisoit mal ses ouvrages, III, 323.

Phryné, *fameuse courtisane.* Comment elle gagna ses juges, VI, 112.

Physionomie avantageuse. N'est pas fondée directement sur les beaux traits du visage, VI, 113. Si l'on peut faire quelque fond sur la physionomie, 114.

Phyton, *gouverneur de Rhège.* Avec quelle constance il souffre les traitements barbares de Denys le Tyran, I, 4.

Pibrac. Son éloge, V, 276.

... lettres, IV, 95.
...erat romain. A quel excès d'injustic
...traîné par colère, et la dureté de son t
...ent, IV, 158, 159.
...omment dissipe l'inimitié, I, 2. En q
...t vicieuse aux stoïques, 3.
...s. Quel étoit le plus grand mal qu'il eû
...ir dans la vie, V, 107.
...siégée. Si le gouverneur doit en sortir pot
...nenter, I, 34 *et suiv.* Places surprises dan
...ps qu'on parlementoit, 37 *et suiv.* Défens
...piniâtre d'une place, pourquoi punie, 72.
...rneurs de place, comment punis de leur
..., 75.
...ulaire. A table étoit plus accessible, et
...i, II, 260.
...st le but et le fruit de la vertu des hom-
...93. L'esprit et le corps doivent s'aider
...ment dans son usage, V, 153.
...u précepte qu'il allègue sou...
... I, 15. Co...

sentiments, 147. A combien de sectes il a donné naissance, 148. Pourquoi il a choisi de philosopher par dialogues, 149. Opinion peu déterminée qu'il avoit sur la nature de Dieu, 160. Sur les plaisirs qu'il promet à l'homme en l'autre vie, 166 *et suiv.* Conte qu'on a fait sur sa naissance, 196. Si Platon a dit que la nature est une poésie énigmatique, 205. Comment Timon l'appeloit par injure, 206 *et* 394. Ce qu'il disoit de la nature de notre âme, 218. Définition ridicule de l'homme, faite par Platon, 222 *et suiv.* Pourquoi ce philosophe refusa une robe parfumée, 298. Sa retenue dans un accès de colère, IV, 158. Par qui surnommé l'Homère des philosophes, 225. Beau mot de lui au sujet de ceux qui en médisoient, V, 91 *et suiv.* Sa loi pour décider de l'opportunité de tout mariage, 139. Quelles qualités il exige d'un homme qui prétend examiner l'âme d'un autre homme, VI, 150. Ce qu'il exige de celui qui veut entreprendre de guérir les maladies des hommes, 154.

Plaute. Mauvais goût de ceux qui l'égalent à Térence, II, 345.

Pline *le jeune*. Dans quelle vue il conseilloit la solitude, II, 20. Le peu de solidité de ce conseil, 22. A quelle fin a publié des lettres qu'il avoit écrites à ses amis, 28.

Plutarque. Éloge qu'en fait Montaigne, I, 234 *et suiv.* Ce qu'il juge de Brutus et de Torquatus qui condamnèrent leurs enfants à la mort, II, 228. Plutarque et Sénèque comparés ensemble, 349. Plutarque croit qu'après la mort les gens vertueux deviennent enfin de vrais dieux, III, 245. Sa douceur, son équité, IV, 155 *et suiv.* Il est justifié par Montaigne du reproche que lui fait

Jean Bodin, d'avoir écrit des choses incroyables, 167. Si Plutarque a manqué d'équité dans le choix qu'il a fait des Romains pour les mettre en parallèle avec des Grecs, 174 *et suiv.* Il est moins tendu, et par conséquent plus persuasif que Sénèque, VI, 75.

Poésie. Celle qui est excellente, est au-dessus des règles, I, 385. Poésies d'un goût bizarre, II, 169. Poésie populaire, comparable à la plus parfaite, 174. Poésie médiocre, insupportable, *ibid.*

Poète. Ses saillies dépendent beaucoup de la fortune, I, 179. Est de tous ouvriers le plus amoureux de son ouvrage, II, 330. Poètes latins et françois du temps de Montaigne, IV, 60 *et suiv.*

Poison. Gardé et préparé aux dépens du public, pour ceux qui voudroient s'en servir, II, 255.

Polonois. Se blessent pour autoriser leur parole, II, 58.

Poltronnerie. Si elle doit être punie de mort, I, 73. Comment on la punit ordinairement, 74 *et suiv.* Est mère de la cruauté, IV, 112.

Pompée. Pardonne à toute une ville, en considération de la générosité d'un citoyen, I, 6. Il est fort blâmé pour n'avoir pas bien su profiter de l'avantage qu'il eut une fois sur César, II, 118; et pour avoir ordonné à ses troupes d'attendre l'ennemi, au lieu d'aller fondre sur lui, 123. Étoit fort bon homme de cheval, 130. Il déclaroit ses ennemis tous ceux qui ne l'accompagnoient pas à la guerre, IV, 185.

Pompeia Paulina, *femme de Sénèque.* Résolue de mourir avec son mari, se fait ouvrir les veines des bras, IV, 217. Néron empêcha l'exécution de ce dessein, 218.

Portugais. Chassés par des mouches à miel de devant une ville qu'ils assiégeoient, III, 77.

Possidonius, *philosophe stoïcien.* De quelle manière il triomphe de la douleur, II, 47 *et suiv.*

Poste. Chevaux de poste, établis par Cyrus, IV, 93. La même chose pratiquée par les Romains, 94. Comment les hommes couroient la poste au Pérou, 95.

Posthumius, *dictateur.* Pourquoi fit mourir son fils, I, 323.

Pouces. Coutume de contracter alliance en se blessant, et s'entresuçant les pouces, IV, 110. Étymologie du mot pouce, *ibid.* Comment nommés en langue grecque, *ibid.* Pouces baissés, marque de faveur; et haussés, marque du contraire, *ibid.* Comment étoient punis autrefois chez les

Romains ceux qui se coupoient les pouces, III. Pouces coupés à des ennemis vaincus. *ibid.*

Poulpe. Sorte de poisson qui change de couleur quand il veut, III, 63.

Praxéa, *dame romaine.* Se donne la mort, et pourquoi, II, 249.

Praxitèles. Effet que produisit sa statue de Vénus sur un jeune homme, V, 131.

Prédicateurs. Comparés aux avocats, I, 55. Sont persuadés par leur propre passion, III, 268.

Prédictions. Qui se tiroient du vol des oiseaux; de quel poids, III, 64.

Présomption. Maladie naturelle à l'homme, III, 28. Son unique partage, 104. Ce que c'est que la présomption, IV, 1. La crainte d'y tomber ne doit pas nous empêcher de nous connoître soi-

importune garde à qui n'en a que faire, 302. En quel cas un prince est excusable de manquer à sa parole, 313. Excellent caractère d'un prince qui étoit supérieur aux accidents de la fortune, VI, 12.

Principes. Diversité d'opinions sur le sujet des principes naturels, III, 212. En recevant des principes sans examen, on s'expose à toute sorte d'égarements, 213.

Procès. Il n'en est point de si clair, auquel les avis ne se trouvent divers, III, 301.

Profit. Divers exemples qui montrent que le profit de l'un est le dommage de l'autre, I, 141 *et suiv.*

Promesse. Le seul cas où un particulier est autorisé à manquer à sa promesse, IV, 317.

Pronostications de différens genres. Quand ont été abolies, I, 57 *et suiv.*

Prophètes des sauvages de l'Amérique. Leur morale; comment ils sont traités si leurs prophéties se trouvent fausses, I, 343.

PROTAGORAS. N'avoit aucune opinion sur l'existence, la non-existence, et la nature de Dieu, III, 160.

PROTOGÈNE. Comment il acheva par hasard une peinture qu'il alloit effacer, I, 366 *et suiv.*

PSAMMÉNITUS, *roi d'Égypte.* Pris par Cambyses; comment il souffre ce malheur, et ses suites funestes, I, 9, 10.

Psaumes de David. Comment, et par qui doivent être chantés, II, 184.

Punitions. A quelles fins elles doivent être infligées, V, 208.

Purgation. Si l'utilité des purgations procurées par la médecine est bien avérée, IV, 252.

PYRRHON. Comment dépeint, III, 140. Essaya vai-

nement de faire répondre sa vie à sa doctrine, IV, 135.

Pyrrhoniens. Ce qu'ils professoient, III, 133. Ce qu'ils gagnoient par là, 134 *et suiv.* Langage qui leur est ordinaire, 139. Leur conduite dans la vie commune, *ibid.* Ils sont embarrassés à trouver des expressions qui puissent représenter leur opinion, 185. Ce que c'est que leur *ataraxie*, 292.

Pyrrhus. Ce qu'il dit des Romains, en voyant leur armée en ordre de bataille, I, 332. Sa vaine ambition, II, 96. Il pensa perdre une bataille pour s'être déguisé dans le combat, 122.

Pythagore. Ce qu'il répondit à un prince qui lui demanda de quelle science il faisoit profession, I, 256. Pythagore calme l'emportement d'une troupe de jeunes gens par la musique, II, 109 *et suiv.* Achetoit des bêtes en vie pour leur

R.

Rabelais. Mis par Montaigne au rang des livres simplement plaisants, II, 342.

Raïsciac, *seigneur allemand*. Sa mort subite, causée par la tristesse, I, 11.

Raison humaine. Si elle peut juger de ce qui la regarde immédiatement, III, 216. Glaive double et dangereux, IV, 48.

Rang. Combien le rang nous impose, V, 234.

Rasias, surnommé *le père aux Juifs*. Sa mort généreuse, accompagnée d'une fermeté extraordinaire, II, 245.

Récompenses. Dans une autre vie; sur quoi fondées, III, 170.

Régents de collége. Plaisamment caractérisés, I, 259.

Régulus. Sa parcimonie, II, 165. A montré plus de fermeté que Caton, 236.

Religion. N'a point de fondement humain plus assuré que le mépris de la vie, I, 112. Les hommes ne s'en servent communément que comme d'un moyen pour satisfaire leurs plus injustes passions, III, 10. Quelle est la plus vraisemblable des opinions humaines, touchant la religion, 156. Il faut une religion palpable pour le peuple, 157 *et suiv*. Zèle de religion souvent excessif, par conséquent injuste, IV, 72. A porté les chrétiens à détruire les livres des païens, *ibid*.; et à diffamer l'empereur Julien, 73.

Remora. Petit poisson que les Latins prétendoient avoir la propriété d'arrêter les navires, III, 62.

Renard. Raisonne très-sensiblement, III, 45.

Repentance des hommes. Pleine de corruption pour

l'ordinaire, IV, 337. Quel doit être l'effet d'une vraie repentance, 340. On ne peut se repentir de sa forme universelle, selon Montaigne, *ibid.* Du repentir causé uniquement par l'âge, 345.

Repos et gloire. Choses incompatibles, II, 25.

Réputation. Est mise à trop haut prix, III, 385.

Résolution. De quel usage, I, 1 *et* 2. Résolution extraordinaire, 189.

Ressemblance. Passe des pères, des aïeuls et des bisaïeuls, aux enfants, IV, 243.

Retraite. Quels tempéraments y sont les plus propres, II, 17. Dans quelle vue Pline et Cicéron la conseilloient, 20 *et suiv.* Peu de solidité qu'il y a dans ce conseil, 22. Voy. *Solitude.*

Révélation. C'est d'elle que nous vient l'assurance de l'immortalité de l'âme, III, 241.

ils devroient s'abstenir de faire des dépenses extravagantes, V, 170 *et suiv.* Si la libéralité sied bien à un roi, et jusqu'à quel point, 172 *et suiv.* Quelle est la vertu qui convient proprement aux rois, 174. Il n'est pas en leur pouvoir de contenter l'avidité de leurs sujets, 175. Les rois sont excusables, parce que leur métier est un des plus difficiles, 202. Pourquoi ils sont exclus de l'honneur qui vient des exercices du corps et de l'esprit, 203. La seule chose que les enfants des rois apprennent comme il faut, 204. Défauts des rois, comment cachés à leurs yeux, 206. Les rois donnent les plus grandes charges au hasard, 230. Quel respect leur est dû, 235. Les rois auroient besoin d'un officier chargé de leur parler librement, et de leur apprendre à se connoître, VI, 152.

Romains. Pourquoi ôtoient aux peuples nouvellement conquis leurs armes et leurs chevaux, II, 132. Combattoient à l'épée et à la cape, 146. Prenoient des bains tous les jours avant le repas, *ibid.* Se parfumoient tout le corps et se faisoient pinceter tout le poil, 147. Aimoient à se coucher mollement, et mangeoient sur des lits, *ibid.* Comment ils témoignoient leurs respects aux grands, *ibid.* A quel usage ils mettoient l'éponge, 148. Comment rafraîchissoient leur vin, 149. Avoient des cuisines portatives, *ibid.* Avoient des poissons dans leurs salles basses, *ibid.* Quelle étoit chez eux la place d'honneur à table, 150. S'ils se nommoient avant ou après ceux à qui ils parloient ou écrivoient, *ibid.* Leurs femmes se baignoient avec les hommes, 151. Ils payoient le batelier en entrant dans le bateau, *ibid.* De quelle couleur étoient les habits de deuil des

dames romaines, 152. Les Romains portoient même accoutrement les jours de deuil et les jours de fêtes, 170. Armes d'un piéton romain, 334. Pour quelle raison les Romains se maintenoient continuellement en guerre, IV, 97. De la grandeur romaine, 103. Pourquoi ils rendoient aux rois leurs royaumes après les avoir conquis, 105. Sénat romain inexcusable d'avoir violé un traité qu'il avoit fait lui-même, 315 *et suiv.* Pourquoi les Romains ont refusé le triomphe à des généraux qui avoient remporté de grandes victoires, V, 231.

Rome. Étoit plus vaillante avant qu'elle fût savante, I, 211, *et* III, 102. Inclination particulière que Montaigne avoit pour cette ville, V, 355. Considérée comme la métropole de toutes les nations chrétiennes, 358.

passions, I, 68. Dans la conduite de la vie, le sage est déterminé par les apparences, III, 141.

Sagesse. Quelles en sont les marques, I, 243. Quel est son but, 244. Comment définie par Sénèque, II, 203. Son caractère, selon Montaigne, V, 53.

Sagesse et ignorance. Parviennent aux mêmes fins, II, 171.

SALONE. Succès étonnant que ses habitants, réduits à l'extrémité, eurent sur ceux qui les tenoient assiégés, IV, 206.

Satisfaction. Après la mort, de nul poids, I, 41.

SATURNINUS. Ce qu'il dit aux soldats qui l'avoient élu général, V, 347.

Savants. Méprisables, parce qu'ils sont mal appris, I, 195. Ne s'appliquent qu'à remplir la mémoire, 196 Ne songent qu'à faire une vaine montre de leur science, *ibid.* Sottise d'un Romain qui se croyoit savant, parce qu'il avoit des savants à ses gages, 197. Caractère des faux savants, 200. Surnommés *lettre-ferits* en Périgord; signification de ce mot, 201. Savants qui recherchent la vérité, comparés aux épis de blé, III, 129. S'ils peuvent prétendre à quelque recommandation par leurs écrits, IV, 52. Le principal savoir de notre siècle est de savoir entendre les savants, VI, 132. D'un savant homme qui aimoit à étudier au milieu d'un grand bruit, 160.

Sauvages de l'Amérique. Leur constance lorsqu'ils sont faits prisonniers, I, 352. Chanson guerrière d'un prisonnier sauvage, *ibid.* Chanson amoureuse d'un sauvage d'Amérique, 354. Du langage de ces sauvages, *ibid.* Sauvages venus en France: ce qu'ils jugerent de nos mœurs, *ibid.* Réponses qu'un de ces sauvages fit à Montaigne, 355. *Voy.* AMÉRIQUE.

SCÆVA, *centurion de l'armée de César.* Combien de coups il reçut sur son bouclier en soutenant une attaque, IV, 205.

SCANDERBERCH. Comment il fut apaisé par un soldat qui l'avoit irrité, I, 2. Ce qui suffisoit, selon lui, à un chef de guerre pour garantir sa réputation militaire, IV, 202.

Science. N'est utile qu'autant qu'elle nous devient propre, I, 198. Doit être accompagnée de jugement, 203. Est dangereuse pour qui n'en sait pas faire usage, 205 *et suiv.* Quelle est la plus difficile et la plus importante, 218. De quelle utilité est la science, 220. Si elle exempte l'homme des incommodités humaines, III, 100. Les sciences traitent les choses avec trop d'art, V, 115. Étrange abus qu'on fait de la science, 218. C'est un bien dont l'acquisition est dangereuse, VI, 72. Si, dans les maux de la vie, nous tirons de grands

passions, I, 68. Dans la conduite de la vie, le sage est déterminé par les apparences, III, 141.

Sagesse. Quelles en sont les marques, I, 243. Quel est son but, 244. Comment définie par Sénèque, II, 203. Son caractère, selon Montaigne, V, 53.

Sagesse et ignorance. Parviennent aux mêmes fins, II, 171.

SALONE. Succès étonnant que ses habitants, réduits à l'extrémité, eurent sur ceux qui les tenoient assiégés, IV, 206.

Satisfaction. Après la mort, de nul poids, I, 41.

SATURNINUS. Ce qu'il dit aux soldats qui l'avoient élu général, V, 347.

Savants. Méprisables, parce qu'ils sont mal appris, I, 195. Ne s'appliquent qu'à remplir la mémoire, 196 Ne songent qu'à faire une vaine montre de leur science, *ibid.* Sottise d'un Romain qui se croyoit savant, parce qu'il avoit des savants à ses gages, 197. Caractère des faux savants, 200. Surnommés *lettre-ferits* en Périgord; signification de ce mot, 201. Savants qui recherchent la vérité, comparés aux épis de blé, III, 129. S'ils peuvent prétendre à quelque recommandation par leurs écrits, IV, 52. Le principal savoir de notre siècle est de savoir entendre les savants, VI, 132. D'un savant homme qui aimoit à étudier au milieu d'un grand bruit, 160.

Sauvages de l'Amérique. Leur constance lorsqu'ils sont faits prisonniers, I, 352. Chanson guerrière d'un prisonnier sauvage, *ibid.* Chanson amoureuse d'un sauvage d'Amérique, 354. Du langage de ces sauvages, *ibid.* Sauvages venus en France: ce qu'ils jugerent de nos mœurs, *ibid.* Réponses qu'un de ces sauvages fit à Montaigne, 355. *Voy.* AMÉRIQUE.

... qui suffisoit,
... chef de guerre pour garantir sa
n militaire, IV, 202.
. N'est utile qu'autant qu'elle nous dev
re, I, 198. Doit être accompagnée de ju
, 203 Est dangereuse pour qui n'en sait
usage, 205 *et suiv.* Quelle est la plus
et la plus importante, 218. De quelle utili
science, 220. Si elle exempte l'homme
modités humaines, III, 100. Les scienc
nt les choses avec trop d'art, V, 115. Étran
qu'on fait de la science, 218. C'est un bie
l'acquisition est dangereuse, VI, 72. Si
es maux de la vie, nous tirons de grand
s des instructions de la science, 94.
gueule. Plaisamment tournée en ridicule,
.
Africain. Son intrépidité. I, 184. A vécu
moitié de sa vie de la gloire acquise en
sse. II. 199. Accusé devant le peuple,
fièrement de se justifier, 264.
une Ce qu'il répondit à un jeune homme
isoit montre d'un beau
...

combien de meurtres ils honoroient leurs rois morts, III, 47.

Sebonde (*Raymond de*). Apologie de sa *Théologie naturelle*, III, 1 Montaigne le traduisit de l'espagnol en françois, 4. Objection qu'on faisoit contre ce livre, et réponse, 5 *et suiv.* Autre objection contre la foiblesse de ses arguments, réfutée par Montaigne, 20.

Séchel (*George*). Avec quelle horrible férocité il fut traité après avoir été défait en bataille et pris par le vayvode de Transylvanie, IV, 129.

Séjan. Pourquoi sa fille fut forcée par le bourreau avant qu'il l'étranglât, IV, 312.

Séleucus, *roi.* Le peu de cas qu'il faisoit de la royauté, II, 89.

Sélim Ier. Ce qu'il pensoit des victoires gagnées en l'absence du maître, IV, 87.

Semence. Par quel moyen elle devient prolifique, III, 247 *et suiv.*

Sénèque. Conseil fort extraordinaire qu'il donne à un de ses amis, I, 361. Comparé avec Plutarque, II, 349. Sénèque prétend ne devoir sa vertu qu'à lui-même, III, 106. Comment il élève le sage au-dessus de Dieu, *ibid.* Pensée de Sénèque critiquée avec raison, 345. Sénèque comparé avec le cardinal de Lorraine, IV, 165. Portrait injuste que l'historien Dion a fait de ce philosophe, 166. Sénèque prêt à mourir par l'ordre de Néron : ce qu'il dit à ses amis et à sa femme, 215, 216. Preuve singulière de l'affection que Sénèque avoit pour sa femme, 219. Grands efforts qu'il fit pour se préparer contre la mort. VI, 74. Il s'accoutuma dans un an à ne rien manger qui fût en vie, 161.

Sens. Si l'expérience des sens peut mettre fin à l'in-

certitude philosophique, III, 215. Les sens sont le commencement et la fin de nos connoissances, 311. Il y a lieu de douter si l'homme est pourvu de tous les sens naturels, 313. Les sens ne trompent jamais, selon Épicure, 318. L'expérience démontre l'erreur de l'opération des sens, 321. Les sens imposent quelquefois à notre raison, 322. Ils sont altérés par les passions de l'âme, 328. Considération sur les sens des animaux brutes, 330. Différence extrême entre les effets de leurs sens et les effets des nôtres, 331. Combien le jugement de l'opération des sens est incertain, 334. On ne peut juger définitivement d'une chose par les apparences qu'on en reçoit par les sens, 338.

Senteurs étrangères. A bon droit suspectes, II, 175.

Sépulture des morts. Superstition cruelle et puérile des Arméniens à ce sujet, I, 24. Comment punie, 25.

SERTORIUS. Comment il délogea ses ennemis d'un poste inaccessible, III, 76.

SERVITUDE VOLONTAIRE. Titre d'un ouvrage de La Boëtie, l'ami de Montaigne, I, 234.

SERVIUS *le Grammairien.* Comment se délivra de la goutte, II, 234.

SÉVÉRUS CASSIUS. Parloit mieux sans être préparé, I, 55.

SEXTILIA, *dame romaine.* Pourquoi se donne la mort, II, 249.

Silence. Est d'un merveilleux usage aux grands, IV, 457.

Sincérité. Doit être inspirée de bonne heure aux enfants, I, 232.

Singes d'une grandeur extraordinaire qu'Alexandre

rencontra dans les Indes, comment ils furent attrapés, V, 118 *et suiv.*

Société. Ceux qui se dérobent aux offices communs de la société prennent le parti le plus commode, IV, 190.

Socrate. Ce que c'étoit que son *Démon*, I, 64. Comment il se joue d'un sophiste qui n'avoit rien gagné à Sparte, 210. Réflexions sur ce qu'il répondit à celui qui lui demanda d'où il étoit, 235. Son opinion sur ce que doivent faire les jeunes gens, les hommes faits et les vieillards, II, 17. Pourquoi il fut estimé le seul sage, 287. Comment s'essayoit à la vertu. 366. Pourquoi la vertu lui devint aisée, 367 *et suiv.* La gaîté qui accompagna sa mort la met au-dessus de celle de Caton, 371. Ce qui lui fit donner le nom de *Sage*, III, 125. Réponse de Socrate à ceux qui lui demandoient ce qu'il savoit, 130. Il ne faisoit cas que de la science des mœurs, 147. Pourquoi se comparoit aux sages-femmes, 148. Ses idées confuses de la Divinité, 160. Ce qu'il demandoit aux dieux, 288. Noble constance dont sa mort fut accompagnée. 354. Il étoit de beaucoup supérieur à Alexandre, IV, 333. Pourquoi il ne s'opposa que mollement au dessein que ses ennemis avoient de le faire mourir, 350. Avec quelle fierté il se retira après que l'armée où il combattoit eut été mise en déroute, V, 165. Ce qu'il dit en voyant quantité de joyaux et de meubles de prix, VI, 14. Comment il conseilloit qu'on se défendît contre l'amour, 26. Socrate est admirable par la simplicité de ses discours et de sa conduite, 68. Son caractère qui nous a été transmis par des témoins très-fidèles et très-éclairés, 70. Discours plein de simplicité qu'il fit à ses

juges, 101 *et suiv.* En quoi consiste la noblesse et l'excellence de ce discours, 105 *et suiv* Portrait abrégé de la noblesse et de la simplicité de l'âme de Socrate, 218.

Soi. Combien il importe de savoir être à soi, II, 16. C'est une chose louable que d'être juste estimateur de soi-même, 286. S'occuper de soi n'est pas se plaire en soi, 287. Que chacun doit se faire juge de soi-même, IV, 327 *et suiv.*

Soie (*habits de*). Quand les hommes commencèrent à en mépriser l'usage en France, II, 98.

Soldat. Venant à guérir d'une maladie qui lui rendoit la vie odieuse, perdit toute sa valeur, II, 206. Autre soldat qui n'est vaillant que pour regagner ce qu'il avoit perdu, *ibid et suiv.*

Soldats. Comment leur lâcheté doit être punie, I, 73 S'ils doivent être richement armés, II, 120. S'il leur faut permettre d'insulter l'ennemi, 121. La vie de soldat est très-agréable et très-noble, VI, 192.

Soleil. Son adoration, culte le plus excusable, III, 158 *et suivantes.*

Solitude. L'ambition nous en donne le goût, II, 8. But qu'on s'y propose, 9. Elle ne nous dégage point de nos vices, 10. En quoi consiste la vraie solitude, 12. A qui elle convient le mieux, 15. Quelle occupation il faut choisir à une telle vie, 20 Solitude recherchée par dévotion; ce qu'on en doit juger, 21 Le vrai usage de la solitude, 26 *et suiv.*, *et* V, 11. Voyez *Retraite.*

Solon. Réflexions sur le mot de ce philosophe, *que nul homme ne peut être dit heureux avant sa mort*, I, 18 *et* 89. Ce qu'il répondit à ceux qui l'exhortoient à ne pas répandre pour son fils mort des larmes inutiles et impuissantes, III, 299. Il

permit aux femmes de se prostituer pour gagner leur vie, V, 103 *et suiv.*

Sommeil. Ce n'est pas sans raison qu'on lui trouve de la ressemblance avec la mort, II, 271. Est une voie naturelle pour entrer dans le cabinet des dieux, III, 271.

Sophocle. Mourut de joie, I, 13. Censuré pour avoir loué un beau garçon, 327. Jugement en sa faveur; s'il étoit bien fondé, II, 212.

Sorciers. Raisons qui obligeoient Montaigne à ne rien décider sur le chapitre des sorciers, et à traiter de chimère la plupart des contes qu'on en fait, VI, 58 *et suiv.* Il est porté à croire que ceux qu'on traite de sorciers, ont l'imagination blessée, 62.

Sot. Il est impossible de traiter de bonne foi avec un sot, V, 216. Comment un sot dit quelquefois une chose sensée, 239. Ce qu'il y a de plus déplaisant dans le sot, c'est qu'il admire tout ce qu'il dit, 241.

Sottise. Ne pouvoir souffrir la sottise, est une maladie de l'esprit fort incommode, V, 211 *et* 222. L'extérieur grave et la fortune de celui qui parle, donnent souvent du poids aux sottises qu'il dit, 226.

Soumission. Adoucit un cœur irrité, I, 1.

Sourds naturels. Pourquoi ne parlent point, III, 42.

Spartiates. Pourquoi ils refusèrent le prix de la valeur à un de leurs citoyens qui s'étoit le plus distingué dans un combat, I, 380.

Spectacles publics. Combien utiles dans les grandes villes, I, 275. Légère description de ceux que les empereurs romains donnoient au peuple, V, 178.

Speusippus, *philosophe.* S'il perdit la vie étant surpris en adultère, I, 100. Il mit fin lui-même à sa

vie, II, 236. Son opinion sur la nature de Dieu, III, 160.

Spurina, *jeune homme doué d'une beauté singulière.* Pourquoi se défigure tout le visage, IV, 189. En quoi son action étoit digne de blâme, 190.

Statilius. Pourquoi refusa d'entrer dans la conspiration contre César, II, 158.

Stilpon, *philosophe.* Sa constance après l'embrasement de sa patrie, où il avoit tout perdu, II, 13. Comment il hâta sa mort, 226. Il devoit sa tempérance à ses soins, 379.

Stoïciens. Appellent *misérables* et *fous* tous les hommes, excepté leur sage, II, 235. Pourquoi le fou, selon eux, ne doit point renoncer à la vie, *ibid.*

Straton, *philosophe.* Ne reconnoissoit pour Dieu que le mécanisme d'une nature insensible, III, 161 *et* 190. Où il loge l'âme, 221.

Stratonice, *femme de Déjotarus.* Vertu de cette princesse, I, 353.

Subrius Flavius. Sa constance sur le point d'être mis à mort, V, 31.

Succès. N'est pas une preuve d'habileté, V, 231.

Suffolk (*duc de*). Périt victime de la mauvaise foi de Henri VII, roi d'Angleterre, I, 40.

Suicide. Sépulture ignominieuse ordonnée par les lois de Platon pour ceux qui s'étoient tués eux-mêmes, II, 238. Quelles sont les raisons les plus justes de se donner la mort, 240.

Sujets. S'il leur est permis de se rebeller et armer contre leur prince pour la défense de la religion, III, 11.

Supérieur. Ce qu'il doit surtout attendre de ses sujets, I, 80.

Surnoms illustres. Donnés mal à propos à des esprits médiocres, II, 164.

Sylla. Se montre inexorable à Pérouse, I, 6. Comment récompense et punit un esclave pour avoir trahi son maître, IV, 310.

Sylvius, *Médecin célèbre du temps de Montaigne.* Conseilloit de s'enivrer une fois tous les mois, II, 219.

T.

Table. Quelle étoit la place d'honneur à table chez les anciens Romains, II, 150. Plaisirs de la table, comment ménagés par les Grecs et par les Romains, VI, 199 *et suiv.*

Tacite. Son génie et son caractère, selon Montaigne, V, 246. Il a jugé de Pompée avec trop de sévérité, 247. S'il a bien jugé d'un mot de Tibère, écrivant au sénat, 248. Blâmé pour s'être excusé d'avoir parlé de soi dans son Histoire, 249. Tacite et tous les historiens sont louables de rapporter des faits extraordinaires et des bruits populaires, 250.

Tagès. Auteur de l'art de deviner parmi les Toscans, I, 61.

Talva. Meurt de joie, I, 13.

Tasso (*Torquato*), *excellent poète italien.* Il perdit l'esprit quelque temps avant sa mort, III, 111.

Taurea Jubellius. Sa mort généreuse, II, 251.

Temps. Incertitude de son compte par les années, VI, 46, *et suiv.*

Térence. S'il est l'auteur des comédies publiées sous son nom, II. 29. En quoi Montaigne le trouve admirable, 345. Pourquoi il doit être compté fort au-dessus de Plaute, *ibid.* Son éloge, 346.

Térès, *roi de Thrace.* Sa passion pour la guerre, *II, 61.*

TERNATE, *la principale île des Moluques.* On n'y entreprend jamais la guerre qu'après l'avoir déclarée d'une manière fort particulière, I, 32 *et suiv.*

Terreurs paniques. Ce qu'on entend par là, I, 86.

THALÈS. Ce qu'il fit pour répondre à ceux qui lui reprochoient de ne mépriser les richesses que parce qu'il ignoroit l'art de s'enrichir, I, 194 *et suiv.* Pourquoi ne vouloit pas se marier, II. 62. Mot de lui à ce sujet, 305. Son opinion sur la nature de Dieu, III, 159. Reproche que lui fit une Milésienne, et qui peut s'appliquer à quiconque se mêle de philosophie, 209. Ce qu'il disoit de la nature de notre âme, 217; et de la difficulté pour l'homme de se connoître, 249.

THALESTRIS, *reine des Amazones.* Pourquoi elle alla trouver Alexandre, V, 137.

THÉANO, *femme de Pythagore.* Ce qu'elle disoit d'une femme couchée avec son mari, I, 130.

THÉBAINS Adoncis par la fermeté d'Épaminondas, I, 4. Cruautés exercées contre eux par Alexandre, 7, 8.

THÉODORUS. Ce qu'il répondit à Lysimachus qui menaçoit de le tuer, II, 39. Ne vouloit pas que le sage se hasardât pour le bien de son pays, 158. Nioit ouvertement qu'il y eût des dieux, III, 162.

Théologie et Philosophie. Se mêlent de régler toutes les actions des hommes, I, 325. La théologie ne doit avoir rien à démêler avec les autres sciences, II, 189.

THÉON *le philosophe.* Se promenoit en songeant tout endormi, VI, 195.

THÉOPHILE, *empereur.* Forcé par un de ses chefs à se sauver par la fuite, après la déroute de son armée, I, 84.

Théophraste. Indéterminé dans ses opinions su la nature de Dieu, III, 161.
Théopompe, *roi de Sparte*. Refuse un éloge pour l donner à son peuple, II, 78.
Thons. Semblent avoir quelque teinture de mathé matiques, III, 85.
Thrace. Ses habitants tiroient des flèches contre l ciel quand il tonnoit, I, 30. En quoi les rois d Thrace se distinguoient de leur peuple, II, 84.
Thrasonides, *jeune homme grec*. Pourquoi refus de jouir de sa maîtresse, V, 130.
Thuriens. Ce que leur législateur ordonna contr ceux qui proposeroient ou l'abolition ou l'intro duction d'une nouvelle loi, I, 164.
Tibère. Refuse son consentement à un acte perfid qui auroit tourné à son avantage, IV, 293.
Tigellinus. Sa mort pleine de mollesse, I, 100, V, 330.
Tigre. Exemple de générosité de cet animal, III 86. Tigres attelés à un coche, V, 170.
Timoléon. Comment sauvé d'un assassinat, I, 36 Pourquoi il pleura son frère à qui il venoit d donner la mort, II, 7. A quelles conditions fut justifié de ce meurtre par le sénat de Corin the, IV, 314.
Timon, surnommé *le Misanthrope*. Juge moins mo dant que Diogène, II, 157.
Trahison utile. Préférée à l'honnêteté hasardeuse IV, 306. Combien la trahison est funeste à qui s charge de l'exécuter, 307. En quel cas la trahiso est excusable, 308. Trahisons punies par ceu qui les avoient commandées, *ibid*.
Traîtres. Tenus pour maudits par ceux même qu les récompensent, IV, 311.
Tristesse. Passion méprisable, I, 8. Ses effets, ç

Lorsqu'elle est extrême, ne se peut exprimer, 10. Exemple mémorable d'une mort subite occasionnée par la tristesse, 11. Autres effets de cette passion, 13.

Trivulce (*Théodore*). Mots remarquables qu'il dit au sujet de Barthélemi d'Alviane, I, 19.

Tullius Marcellinus, *jeune homme romain*. Avec quelle fermeté il se résout à mourir, III, 355 *et suiv.*

Turcs. Comment se nourrissent dans leurs armées, II, 140. Ont des aumônes et des hôpitaux pour les bêtes, 391. Fondement le plus commun de leur courage, IV, 145. Turcs fanatiques : se font honneur de ravaler leur propre nature, V, 125.

Turnebus (*Adrianus*). Son caractère, I, 202. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, IV, 61. Son éloge, *ibid.*

Tyran. Comment défini par Platon, II, 91. Tyrans ingénieux à prolonger les tourments de ceux qu'ils font mourir, IV, 127.

V.

Vaillance. A ses limites comme les autres vertus, I, 71. Est la première de toutes parmi les François, II, 293. Ce qui doit l'avoir mise en crédit parmi les hommes, 294. C'étoit une vertu populaire en France du temps de Montaigne, IV, 63, *et* V, 134.

Vaincus morts. Pleurés par leurs vainqueurs, II, 1 *et* 2.

Valachi, courriers du Grand-Seigneur. Ce qui fait qu'ils vont avec une extrême diligence, IV, 95.

Varron. Le plus subtil et le plus savant auteur latin, au jugement de Montaigne, III, 195.

Comment il excusoit les absurdités de la religion romaine, 201 *et suiv.* Quelles qualités il demande dans des convives pour rendre un festin agréable, VI, 210.

Vengeance. Celle qui nous porte jusqu'à tuer notre ennemi, devient par cela même inutile, IV, 113. Moyen de dissiper un violent désir de vengeance, V, 35.

Vérité. S'il est au pouvoir de l'homme de la trouver, III, 129 D'où nous vient sa connoissance, 128. Sa recherche, occupation très-agréable, 150.

Vertu. Comment la volupté en est le but et le fruit, I, 93. Le mépris de la mort est l'un de ses principaux bienfaits, 95. Est le but de sa sagesse, 244. Son vrai portrait, *ibid.* Comment doit être représentée aux jeunes gens, 245. Est facile à acquérir; est la source des vrais plaisirs, *ibid.* Son véritable emploi, 246. Si elle peut être recherchée avec trop d'ardeur, 322. Motifs vicieux détruisent son essence, 380. Se contente de soi, II, 14. Actions de vertu excessive, 18. Veut être recherchée uniquement pour elle-même, 210 *et suiv.* La vertu est supérieure à ce qu'on appelle bonté naturelle, 364. Doit être accompagnée de difficulté, *ibid.* Comment elle devient aisée dans les âmes nobles comme étoient celles de Socrate et de Caton, 368. La vertu a différens degrés, 373. Elle est désirable, indépendamment de la gloire qui peut l'accompagner, III, 376. Seroit une chose frivole, si elle tiroit sa recommandation de la gloire, 378. A son lustre indépendant de l'approbation des hommes, 380 *et suiv.* Une vertu naïve et sincère ne peut être employée à la conduite d'un état corrompu, V, 348.

Vêtements. De l'usage de se vêtir, I, 372.

Veuve. Qui se trouve grosse sans savoir à quelle occasion elle l'étoit devenue, II, 218. On doit laisser aux veuves de quoi maintenir leur état, 319.

Viandes. Farcies de drogues odoriférantes, II, 178.

Vibius Virius, *sénateur de Capoue.* Comment lui et vingt-sept sénateurs de Capoue se donnent la mort, II 250.

Vices. Prennent pied dès la plus tendre enfance, et devroient être corrigés au plus tôt, I, 146 *et suiv.* Ne sont pas tous également énormes, II, 214. Un vice n'entraîne pas tous les vices à sa suite, 379. Vices déguisés sous le nom de vertus, IV, 300. Douleur qui accompagne le vice, 326.

Victoire. N'étoit point acquise, chez les Grecs, à celui qui demandoit à l'ennemi un corps pour l'inhumer, I, 19. En quoi elle consiste réellement, 349. Est le but principal d'un capitaine et de chaque soldat, II, 105. Celle qui se gagne sans le maître n'est pas complète, IV, 87.

Vie. Le mépris qu'on en fait, fondement le plus assuré de notre religion, I, 112 *et suiv.* N'a qu'une entrée, et cent mille issues, II, 233. Mépris de la vie mal fondé, 239. Vie de l'homme, comparée avec raison à un songe, III, 330. Vie exquise est celle qui est réglée intérieurement et en son particulier, IV, 330. Par quels objets frivoles le désir de la vie est entretenu, V, 40. Quel est le vrai but de la vie, VI, 99.

Vieillard. Exemple d'un vieillard qui, voulant se faire craindre dans sa famille, y étoit méprisé, II, 311 *et suiv.* Vieillards trompés par leurs domestiques, 313. D'autres par leurs femmes, 314. Les vieillards ont besoin de s'égayer l'esprit, V, 45 *et suiv.* Doivent assister aux jeux et aux exer-

ces des jeunes gens, 47; et profiter de toutes les occasions de jouir de quelque plaisir, 48.

Vieilles gens. Ce que c'est que leur sagesse, IV, 349. Leurs défauts peints au naturel, *ibid. et suivantes.*

Vieillesse. Mourir de vieillesse, chose singulière et extraordinaire, II, 196. Quelle étude convient à la vieillesse, IV, 133. Si la vieillesse doit nous empêcher de voyager, V, 315.

Vierge. Ne pouvoit être mise à mort parmi les Romains, IV, 312.

Vin. Gelé et distribué par morceaux, I, 376. La délicatesse au vin est à fuir, et pourquoi, II, 220. Jusqu'à quel âge Platon le défendoit aux enfants, 225. Restrictions requises dans l'usage du vin, *ibid.* Vin pur contraire à la vieillesse, 226.

Virgile. Cas que Montaigne faisoit de ses *Géorgiques*, et du cinquième livre de *l'Énéide*, II, 344. Si l'on peut lui comparer Lucrèce ou l'Arioste, *ibid.*, 348. Ce qu'il doit à Homère, IV, 222.

Visions et enchantements. N'ont de crédit que par la puissance de l'imagination, I, 126.

Voix. Qualifiée par Zénon fleur de la beauté, III, 323. Comment il faut régler sa voix en conversant avec les hommes, VI, 172.

Volupté Sujette à plus d'incommodités et de traverses que la vertu, I, 94. Cherche à s'irriter par la douleur, III, 362. Volupté constante et universelle, seroit insupportable à l'homme, IV, 82. Volupté corporelle a son prix, quoiqu'elle soit inférieure à celle de l'esprit, VI, 227.

Voyages. De quelle utilité ils sont à un jeune homme, I, 226. A quel âge un jeune homme

devroit commencer ses voyages, 227. Si la vieillesse doit nous empêcher de voyager, V, 315.

Vue. Comment elle en impose à l'esprit, III, 325 *et suiv.*

W.

Witolde, *prince de Lithuanie.* Pourquoi ordonna que les criminels condamnés à la mort se défissent eux-mêmes de leurs propres mains, IV, 313.

X.

Xanthiens. Ne purent être détournés de courir volontairement à la mort, II, 43.

Xénocrate. Établit huit dieux, III, 160. Comment il maintint sa continence, IV, 179.

Xénophanes. Le seul philosophe théiste qui ait rejeté toute sorte de divinations, I, 63. Son opinion sur la nature de Dieu, III, 161. Quelle forme les animaux donnent à Dieu, selon ce philosophe, 197.

Xénophon. Pourquoi il a écrit sa propre histoire, II, 29. Opinion peu déterminée qu'il avoit sur la nature de Dieu, III, 160.

Xerxès. Fouette l'Hellespont, et envoie un cartel au mont Athos, I, 29. Pourquoi frappé d'un sentiment de joie et de tristesse à la vue de ses troupes, II, 5 *et suiv.* Ce prince proposa un prix pour qui inventeroit un nouveau plaisir, VI, 211.

Z.

Zaleucus. Lois qu'il fit pour corriger le luxe, II, 98 *et suiv.*

Zénobie. Rare exemple de continence conjugale, I, 326.
Zénon. Avoit deux sortes de disciples, d'un génie fort différent, I, 267. Ne reconnoissoit pour Dieu que la loi naturelle, III, 161. Comment il définissoit la nature, 202. Foiblesse de ses arguments, 223. N'eut communication avec aucune femme qu'une seule fois en sa vie, V, 124.
Zénon d'Élée. N'admettoit l'existence de rien, III, 184.
Zischa (*Jean*). Pourquoi ordonna qu'on fît un tambour de sa peau après sa mort, I, 20.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

SUITE DU LIVRE TR

CHAPITRE X. De mesnager sa v
CHAP. XI. Des boiteux.....
CHAP. XII. De la physionomie.
CHAP. XIII. De l'experience.....

LETTRES.

LETTRE Ire. A monsieur de Lansa
LETT. II. A monsieur de Mesmes.
LETT. III. A madamoiselle de Mo
ma femme.....
LETT. IV. A monseigneur de L'hos
LETT. V. A monseigneur de Montai
pere.....
LETT. VI. A madamoiselle Paumier
LETT. VII. A monseigneur de Mon
LETT. VIII. Advertissement
LETT. IX